

LAURIE PYREN

Contre coeurs



CONTRE COEURS

OceanofPDF.com

LAURIE PYREN

OceanofPDF.com

Copyright © 2023 Laurie Pyren. Tous droits réservés.

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute similarité avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, est une coïncidence et n'est pas délibérée par l'auteur.

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Toute copie, reproduction ou utilisation autre que personnelle constitue une contrefaçon et est susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur est illicite.

ISBN : 9782981963765

Éditeur : Laurie Pyren - Québec

Conception de la couverture : Angela Haddon Design

Crédits photo :

- Homme : Depositphotos - Gstockstudio
- Femme : IStock by Getty Images - Deagreez
- Chat : Depositphotos - Ferdiperdozniy
- Arrière-plan plage : IStock by Getty Images - NatuskaDPI
- Arrière-plan ville : Depositphotos - TsapenkoSveta

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

TABLE DES MATIÈRES

1. Océane
2. Océane
3. Lucas
4. Océane
5. Lucas
6. Océane
7. Lucas
8. Océane
9. Lucas
10. Océane
11. Lucas
12. Océane
13. Lucas
14. Océane
15. Lucas
16. Océane
17. Lucas
18. Océane
19. Lucas
20. Océane
21. Lucas
22. Océane
23. Océane
24. Lucas
25. Lucas
26. Océane
27. Lucas
28. Océane
29. Lucas
30. Océane
31. Lucas
32. Océane
33. Lucas
34. Océane
35. Lucas
36. Océane
37. Lucas
38. Océane - 3 mois plus tard
39. Lucas - 3 ans plus tard

40. [Tripode - 2 ans plus tard](#)

[Avant de nous quitter](#)

[À propos de l'auteur](#)

[Notes](#)

OceanofPDF.com

OCÉANE

Prologue

Je meuuurs de chaud.

Sous mon costume, la sueur dégouline dans mon dos et je transpire dans des endroits qui ne le devraient jamais. Les petits cheveux dans mon cou sont trempés. Je suffoque.

C'est la première fois de toute mon existence qu'il fait si chaud pour un début d'avril. Coup de bol pour moi, quoi.

On ne lâche rien. Jusqu'au bout !

Enfin, on entend le micro crachoter dans les énormes haut-parleurs, puis un larsen qui fait grincer des dents tous les spectateurs.

— Mesdames et Messieurs ! Bienvenue à cette finale de la grande chasse annuelle aux œufs de Pâques de Pinson-Les-Flots. Voici le moment que vous attendez tous avec impatience... La dernière épreuve !

Pause dramatique. La foule applaudit.

L'animateur bedonnant arbore une chemise dont les deux premiers boutons ouverts dévoilent un torse velu. Du genre, qui devrait prendre rendez-vous d'urgence chez l'esthéticienne. Ses cheveux plaqués en arrière, ses lunettes de soleil aviateur et son débit de parole rappellent les animateurs de camping sur le retour.

Allez, dépêchez de donner le départ. On meurt là-dessous.

Notre ami des années 90 récapitule les deux épreuves précédentes, balance deux ou trois répliques choc à la Koh-Lanta... "Ils étaient trente et ils ne sont plus que deux."

Chaque année, pour Pâques, la ville organise une grande chasse aux œufs qui n'a rien à voir avec une promenade familiale où les enfants hurleraient leur joie à coups de grands cris stridents à chaque œuf trouvé. Non, cette chasse-là, c'est les *Hunger Games* de Pâques. Pour adultes uniquement. Ici, c'est la guerre. Pas de pitié, pas de quartier, il faut écraser ses adversaires. D'une année sur l'autre, les épreuves varient. Tous les coups sont permis sur les deux premières, sauf faire couler le sang : croche-pattes, bousculade, etc... Seule la dernière épreuve rassemblant les deux finalistes doit être réglo. Une chance, parce que je commence à accumuler les bleus.

D'habitude, j'y participe en tant que spectatrice, mais cette fois, je veux gagner le prix.

J'ai besoin de le gagner.

— Et voici nos deux finalistes ! À ma gauche, Roger le lapin. À ma droite, Daffy le canard. Applaudissez nos deux adversaires courageux !

Ah oui, j'ai oublié de préciser : les participants sont costumés de la tête au pied pour garder l'anonymat. Ça contribue au mystère, paraît-il. Une idée du maire lors du lancement : personne ne doit connaître l'identité des concurrents, encore moins celle des gagnants. Ça alimente la légende selon lui.

Quand les applaudissements se tarissent, l'animateur reprend.

— Mesdames et Messieurs, cette année, le prix est un voyage pour deux en tout-inclus à Cancún, au Mexique.

Pause. Sifflements des spectateurs.

— Mais ce n'est pas tout : cette année, nos généreux sponsors offrent au gagnant une récompense exceptionnelle...

Le public retient son souffle.

— Un chèque de dix mille euros ! beugle l'animateur.

Des oh et ah de surprise retentissent.

Oui, c'était un secret bien gardé ; que j'ai découvert. Heureusement, sinon tous les gens des villes voisines se seraient inscrits et j'aurais vu mes chances de gagner s'envoler face à des concurrents bien plus forts que moi. Sans ce gros lot, jamais je n'aurais participé. Non seulement je ne suis pas sportive, mais je ne suis pas non plus maso. Me battre avec vingt-neuf autres personnes pour un voyage, non merci.

Sur un signe de l'animateur, Daffy et moi nous positionnons sur la ligne de départ.

— Je vais te mettre la raclée de ta vie, mon lapin, déclare le canard d'une voix grave.

Donc Daffy est un homme. Sa grande taille et sa carrure le laissaient présager mais maintenant, j'en ai confirmation.

Pour toute réponse, je me contente de lever mon majeur patte-de-lapin.

Mon cœur bat la chamade. Je visualise les obstacles en même temps que notre animateur de foule les énumère : le mur de cordes, la grimpe sur les bottes de foin, la corde à nœuds avec cloche, ramper dans la boue sous des rondins de bois et la poutre qu'il faut traverser, cuillère à la bouche avec un œuf dedans.

Aaaah... D'où la demande de découper le bas de notre masque pour ne laisser que la bouche apparaître...

— Le premier qui touche l'énorme œuf que vous voyez sur la table là-bas sera déclaré vainqueur ! s'exclame notre faux DJ.

Deux mois que je m'entraîne. Deux mois que je cours alors que je déteste ça, grimpe à des cordes, saute des obstacles. Allez, je peux y arriver !

— Prêts ?

Je fixe mon attention sur l'énorme œuf mauve et blanc, entouré d'un ruban jaune. Mon Graal.

Je t'aurai mon petit, je t'aurai.

La foule en délire scande des Roger et des Daffy. Nous avons notre fan club. J'envoie des baisers aux spectateurs, Daffy les salue.

— Trois... Deux... Un... GO !

Hyper concentrée, je fonce comme une malade vers le mur de cordes qui s'entrecroisent. L'animateur commente chaque geste avec un débit de parole aussi rapide que les chutes du Niagara. Je capte "coude à coude", ce qui signifie que Daffy suit le rythme.

Le mur passé, je saute à terre et me précipite vers les bottes de foin que j'escalade rapidement. Du coin de l'œil, je vois mon ennemi me dépasser, grâce à ses longues jambes qui l'avantagent. Je serre les dents, me reconcentre sur ma cible. Je dévale la dernière botte et arrive à la corde à nœuds. Je grimpe comme si ma vie en dépendait et fais tinter ma cloche quelques secondes avant la sienne.

C'est serré.

Nous rampons dans la boue à la force des bras. Il sort des rondins en premier et monte sur la poutre pour aussitôt se vautrer.

Hé hé.

— Tout va se jouer sur l'épreuve d'équilibre, crie notre animateur. Les concurrents doivent traverser la poutre une cuillère dans la bouche avec un œuf dedans. Bien entendu, l'œuf doit arriver intact de l'autre côté. S'il tombe, ils doivent recommencer. Une épreuve périlleuse... Qui remportera la victoire ?

La foule hurle nos noms. La tension est palpable.

J'attrape un œuf et le niche dans la cuillère à soupe calée dans ma bouche. À pas hésitants, j'avance sur la poutre, perds l'équilibre. Avec horreur et au ralenti, je vois l'œuf quitter son écrin d'acier et exploser à terre.

Merde !

Coup d'œil à mon adversaire. Sa poutre est entourée de trois œufs éclatés. Il n'a aucun équilibre, donc.

Pieds sur la poutre, je me stabilise et ferme les yeux pour me concentrer. Prends une grande inspiration pour me vider l'esprit, comme au yoga.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Ironique de la part de la fille déguisée en lapin. Mon masque aveugle ma vision périphérique, m'empêchant de voir où mon rival est rendu. Les encouragements de la foule indiquent qu'il doit en être au même point que moi, ce que finit par confirmer la voix off des années 90.

Avec précaution, je pose un pied devant l'autre, lentement.

Tête droite, respiration abdominale, équilibre.

Je me répète ce mantra jusqu'à ce qu'il occupe mon cerveau à 100%. J'entends au loin l'animateur crier que j'ai pris de l'avance, qu'il ne me reste que la moitié du chemin à parcourir.

Un pas. Un autre.

— Daffy choisit une autre technique : celle de passer la poutre le plus rapidement possible ! Il prend son sixième œuf et revient. Oh, oh, le voilà à la hauteur de Roger !

Je ferme mon esprit pour ne plus rien entendre et continue mon chemin. Enfin, mon pied se pose sur la terre ferme, de l'autre côté de la poutre. Cuillère et œuf valsent, et je cours aussi vite que mes jambes le permettent, mon Graal en ligne de mire.

La foule brame des encouragements.

Galvanisée, mes jambes filent à la vitesse du vent.

Mon Graal se rapproche. Plus que quelques centimètres.

Je tends la patte.
La pose sur l'œuf.
En même temps qu'une palme étrangère.
Le temps se fige.
C'est un cauchemar !

Mes yeux remontent la palme jaune jusqu'au masque de canard. Haletants, Daffy et moi, nous regardons, puis fixons nos pattes sur la coquille.

— Alors là, Mesdames et Messieurs, voilà un dénouement totalement inattendu ! commente l'animateur par-dessus le bruit de la foule en liesse.

— J'ai gagné, grogné-je sans lâcher mon trésor.
— Tu rêves, mon lapin, j'ai gagné.

Impossible de distinguer son regard à travers son masque mais son ton grinçant indique qu'il est aussi heureux que moi du résultat des courses.

— J'ai posé ma main en premier, mon canard.

La foule scande de nouveau nos noms. L'animateur tente de calmer tout le monde, puis abandonne. Il s'éloigne vers les juges. La discussion s'engage. Ni Canard ni moi ne bougeons, de peur de lâcher notre prix.

Notre ringard revient et brandit son micro.

Raclément de gorge très classe appelant au silence.

— Hum hum... Après consultation avec les juges, nous allons annoncer le gagnant.

Mon cœur manque un battement. C'est maintenant que ça se joue. Je ferme les yeux et adresse une prière au dieu des œufs de Pâques.

— Daffy et Roger sont déclarés ex aequo ! crie-t-il comme si c'était la meilleure nouvelle de la planète. Pour la première fois dans toute l'histoire de la chasse aux œufs de Pinson-Les-Flots, nous avons deux gagnants !

Les spectateurs applaudissent ; j'ai envie de hurler de frustration.

— Hors de question que je partage, grince Daffy.

Le canard me tape sur le système. J'ai besoin de cet argent.

— Je te laisse le voyage, tu me laisses le chèque, négocié-je.

Il ricane.

— Tu me prends pour un idiot ? Le voyage m'intéresse moins que l'argent. Tout comme toi, apparemment.

Je pose les pattes sur mes hanches et l'insulte mentalement en changeant une lettre de l'animal de son costume.

— Je vais voir les juges.

Et Mr. Ca(o)nard de s'éloigner. Je trotte derrière lui. Hors de question de le lâcher d'une semelle.

Nous tentons chacun de convaincre le maire et les sponsors, qui font office de juges. Au bout d'un moment, le visage de notre élu municipal rougit. D'abord le cou, puis les joues, jusqu'au front.

Oh. Oh. Il va exploser.

Je me tais, laissant Daffy continuer à plaider sa cause. Il n'a pas remarqué que notre élu était au bord de la crise alors, avec un peu de chance, je serai déclarée gagnante pour ma docilité ou parce que l'autre lui aura trop tapé sur les nerfs.

— ÇA SUFFIT ! tonne le maire. Ex aequo. À partir de cette seconde, le premier qui proteste perd sa moitié au profit de l'autre.

Au temps pour la docilité.

Daffy et moi en restons comme deux ronds de flan, aussi muets que des œufs dans leur coquille.

— Merci monsieur le Maire, dis-je d'un ton mielleux. Merci messieurs les juges. C'était un honneur de participer à cette édition et de la remporter avec Daffy.

À qui je donne un coup de coude dans les côtes.

Daffy marmonne un merci et nous nous dirigeons vers la tente réservée aux participants.

— Donc on partage, constate le canard d'un ton acerbe.

— Faut croire. Pour info, je ne lâcherai ni l'argent, ni le voyage.

Manquerait plus que je lui laisse ce qui me revient de droit. Quitte à devoir me le coltiner au Mexique. Avec un peu de chance, il a une copine et me laissera les plages paradisiaques pour éviter une crise de jalousie.

— Moi non plus.

Dommage.

— Donc on partage, constaté-je d'un ton fataliste en dézipant mon costume.

On va vivre ensemble pendant dix jours au Mexique donc l'anonymat n'est plus de mise. Et je meurs vraiment de chaud sous cet accoutrement.

Je rabats la capuche à oreilles et m'extirpe de mon costume. Il envoie valser le sien. Il porte un t-shirt et un short noirs. À première vue, il est plus mince que ce que sa tenue laissait présager. Et très grand. Mais ça, je l'avais deviné puisque le costume ne pouvait pas vraiment le cacher. Il doit mesurer au moins 1 mètre 90.

Face à face, nous posons la main sur notre masque. Moment solennel.
— Un... Deux ... Trois...
Les masques volent.
Mes yeux s'écarquillent.
Ma respiration se bloque.
Mon cerveau se déconnecte.
— VOUS ? ? ? ?

OceanofPDF.com

OCÉANE

3 mois plus tôt

Mais quelle journée pourrie !

En cette date fatidique, le soleil n'avait pas le droit de briller autant. Mais on est à Pinson-Les-Flots dans le Sud, et personne ne lui a passé le message. Laborde n'avait pas le droit de refuser mon projet. Les gens n'avaient pas le droit de sourire alors que mon cœur était lourd de chagrin et que les souvenirs de Clémence me transperçaient la poitrine comme autant de coups de couteau. Non, vraiment, une journée formidable !

Je lâche un soupir à écorner les bœufs en poussant la porte de chez moi après ma journée de travail. Tout en me déchaussant, je balance mon sac à l'aveuglette sur la console de l'entrée. Aussitôt, un miaulement de reproche retentit.

— Tu as failli assommer Tripode, constate Cat.

Coup d'œil vers notre chat qui a trouvé refuge sur le canapé, près de ma coloc, et qui se lèche les parties tout en me fixant d'un œil torve.

Bah, il me détestera juste un peu plus.

— Désolée, Tripode, j'avais pas vu que t'étais là, m'excusé-je en m'affalant sur le fauteuil en face de Cat.

Pour toute réponse, il s'attelle au nettoyage de son anus, sans me quitter des yeux. Cet animal me hait alors qu'il me doit tout : c'est moi qui l'ai recueilli mais sa véritable maîtresse, c'est Cat. Il la couvre de ronronnements quand je n'ai droit qu'à des regards suspicieux. Tout ça parce que la première fois que je l'ai vu, j'ai voulu le serrer dans mes bras

parce qu'il était trop mignon avec ses trois pattes. Il semble qu'il a interprété mon geste de tendresse comme une tentative d'étouffement.

Pfff... Aucune reconnaissance !

Mon amie me détaille pendant un instant et grimace en posant son livre. Le suppôt de Satan en profite aussitôt pour s'étaler sur ses genoux en me regardant avec mépris.

— Mauvaise journée, hein...

J'acquiesce. Cat et moi nous connaissons depuis un bail. Avec elle, je n'ai pas besoin de faire semblant que tout va bien. Elle sait ce que ce jour représente pour moi.

— Et toi ?

Catalina hausse les épaules.

— Bah, la routine. Une résidente m'a gerbé dessus pendant sa prise de médocs, une autre a perdu son dentier que j'ai retrouvé dans son tiroir de culottes et mon petit vieux préféré m'a demandé si ça me tentait d'aller me balader au fond des bois avec lui. Une journée comme les autres dans une maison de retraite.

Elle essaie de détendre l'atmosphère pour me faire penser à autre chose.

D'habitude, j'aurais éclaté de rire mais pas aujourd'hui. Je n'en ai pas la force.

Catalina adore son métier d'aide-soignante. Elle en parle avec humour et passion mais aussi tristesse, lorsqu'elle perd ses résidents. Un jour, je lui ai demandé comment elle faisait pour supporter le deuil de toutes ces personnes auxquelles elle s'était attachée.

— Je pense aux bons moments, a-t-elle répondu. C'est dur de les voir partir mais je me console en me disant que je me suis occupée d'eux du mieux que je le pouvais, que j'ai tenté de les faire sourire et de rendre leurs dernières années de vie meilleure.

Elle file dans la cuisine et revient avec deux mojitos.

— Tiens, bois et raconte-moi.

Ça fait limite "l'alcool va régler tous les problèmes." On sait tous qu'il ne les règle pas mais le lait non plus. Alors pourquoi pas ? Et puis, c'est l'heure de l'apéro.

Je prends une grande inspiration et me lance.

— Laborde a refusé le projet, arguant qu'un Office de Tourisme n'avait pas vocation commerciale.

Sur le canapé, Tripode s'étire. Je suis certaine que mes malheurs le réjouissent.

— C'est un con.

Je confirme et bois une gorgée de mon verre.

— Il manque complètement de vision, Cat. Et tu sais ce qu'il m'a sorti, juste après m'avoir rembarrée ? Il veut que je fasse des routes gourmandes pour : diabétiques, végétariens, allergiques au gluten et deux ou trois autres dont je ne me souviens plus.

Ses épaules tressautent et, n'y tenant plus, elle éclate de rire en secouant la tête.

Ses cheveux ne bougent pas d'un poil (mauvaise blague, je sais). Sa capillarité est fascinante : ses boucles brunes, qui lui arrivent au menton, ne se déplacent jamais, même quand elle secoue la tête dans tous les sens. Vraiment fascinant. Selon elle, c'est son métissage lointain espagnol/ivoirien qui lui confère ce don particulier.

— Il est vraiment trop con, assène-t-elle de nouveau.

— C'est le directeur et il attend sa retraite. En tout cas, ça a fini de m'achever. Je n'arrête pas d'être déçue parce que cela ne ressemble pas à ce que j'avais imaginé...

J'ai toujours cru que travailler à l'Office du Tourisme me permettrait de partager ma passion pour ma région natale. Pinson-Les-Flots est une petite ville d'Occitanie située en bord de mer et dont la population triple en période estivale. J'ai des dizaines d'anecdotes sur les divers monuments historiques qui émaillent la ville : l'abbaye, le château aujourd'hui transformé en casino, le phare, les ruines de la forteresse. Sans oublier les marais salants aux couleurs hallucinantes lorsque le soleil se reflète sur leur surface.

Malheureusement, je m'étais bercée d'illusions. Toutes mes idées sont refusées les unes après les autres, jugées trop avant-gardistes par Laborde. La seule que j'ai réussi à faire passer est celle du jeu d'énigmes pour découvrir les monuments parce qu'elle n'a pas coûté grand-chose et rapporte un max.

Je termine mon mojito et pose le verre sur la table basse. Cat me détaille de ses grands yeux noirs, tête penchée, attendant la suite.

— Ce projet de magasin de produits artisanaux, j'y tenais vraiment, Cat. Ça fait très longtemps que j'y pense... J'ai bossé dessus comme une dingue et tous les chiffres et études de marché démontrent que ça peut fonctionner.

Quand Laborde a rejeté mon idée, j'étais en colère mais aussi soulagée. Je crois que...

Je marque une pause dramatique et joue avec les perles de mon bracelet d'améthyste, vieux réflexe.

— Oui ? Tu vas ménager le suspense encore longtemps ? demande Catalina.

Miaulement de soutien de Tripode à sa maîtresse.

Ce chat me déteste.

— Ce projet, c'est mon rêve à moi depuis longtemps mais j'ai trop peur de me lancer et je pense que c'est pour ça que je l'ai proposé à Laborde. Pour prouver que j'avais raison d'y croire et parce que je n'ai pas la fibre entrepreneuriale.

Elle pose son verre vide sur la table et balaie mon discours de la main.

— C'est n'importe quoi, Océane. Tu as tous les atouts en main pour l'ouvrir toi-même, cette boutique. C'est quand même dingue à quel point tu ne crois pas en toi !

Ah ! Le point sensible.

Elle s'enfonce dans le divan et croise les bras, me dardant de son regard scrutateur. Le chat en profite pour imiter sa maîtresse. Pourquoi se priver ?

— Bon, ça suffit. Qu'est-ce qui t'empêche de le faire ?

— Je n'ai pas de local ?

— Ahaha ! J'ai une excellente nouvelle pour toi : Duclos va fermer dans six mois. Il prend sa retraite. C'est la voisine qui me l'a dit.

Quoi ? *Le Duclos* ? Situé dans la rue piétonne, c'est le magasin de souvenirs le mieux placé et le plus moche de toute la ville ! Du genre à vendre des sculptures de coquillages collés à la super glue et surmontés d'un dauphin *made in China*. Non mais sérieusement, qui peut bien acheter ces horreurs en se disant que c'est beau ?

— Ok, j'admets que ce serait un local parfait. Sauf que le bail doit coûter une fortune, qu'il faut rénover et que je n'en ai pas les moyens.

Elle lève les yeux au ciel devant ma mauvaise foi.

— Et les banques, c'est fait pour les chiens ? Doit aussi y avoir des aides à la création d'entreprise, j'en suis certaine. Et tes parents sont plein aux as.

Je me renfrogne aussitôt.

— Oui, je sais, Océane. Tu ne veux rien leur devoir mais c'est une solution à envisager quand même.

Voilà. Dix ans d'amitié et les gens se permettent de lire dans vos pensées.

Soupir. Clem me dirait que l'histoire du local Duclos, c'est un signe. Et j'ai la croyance indéfectible que mon projet est viable. La seule personne qui freine mes propres rêves, c'est moi. J'ai peur de me planter, d'engloutir mes économies et d'en entendre parler par mes parents pendant la prochaine décennie. Minimum.

— Je vais y réfléchir, d'accord ?

Cat hoche la tête. Le silence s'installe entre nous car nous savons toutes les deux ce qu'il va se passer dans les prochaines minutes. La vraie raison pour laquelle j'avais besoin d'un remontant.

Elle tire une enveloppe derrière le coussin et me la tend. Mes doigts tremblants s'en saisissent. Je l'avais confiée à Cat pour qu'elle me la donne à cette date précise, de peur de ne pas pouvoir m'empêcher de l'ouvrir avant.

Une journée pourrie, vraiment.

Je plaque un sourire factice sur mes lèvres. Le regard de Cat est triste, pas dupe pour deux sous.

— Je vais aller la lire dans le bureau.

Elle acquiesce en silence.

Je referme la porte derrière moi et m'assois dans le fauteuil élimé que ma tante affectionnait tant. Les murs sont tapissés d'étagères remplies de géodes de rechargement pour ses précieuses pierres et croulent sous les livres d'histoire, sa passion dont elle a fait son métier en devenant enseignante de cette discipline au collège. Le soir, avant de m'endormir, je me remémore souvent nos conversations. Les anecdotes sur Pinson-Les-Flots qu'elle racontait comme si elle les vivait, le séjour de Léonard de Vinci au château, la comtesse italienne et ses nombreux amants, la vie du premier gardien du phare.

Tu me manques tellement, Clem...

Je décachète l'enveloppe et déplie soigneusement le feuillet où les mots sont tracés d'une écriture incertaine.

Ma chère Océane,

Tu étais si triste et en colère lorsque tu me voyais m'éteindre, qu'aucun de mes mots n'arrivait plus à t'atteindre. Alors, j'ai eu l'idée de t'écrire

tout ce que j'aurais voulu que tu entendes, en me disant que dans un an, ta colère se serait un peu tarie.

Tu voulais que je me batte et j'ai lutté contre ce foutu cancer. Mais parfois, il y a des guerres que l'on ne gagne pas. Pas de débarquement de Normandie pour contrer l'ennemi et reprendre vie.

Tu me l'as dit à maintes reprises : je pars trop tôt. Mais sache que je pars heureuse.

Je n'ai pas eu d'enfant mais je t'ai eue, toi. Et tu as été la chose la plus merveilleuse qui me soit jamais arrivée. Je n'aurais jamais pu rêver mieux et tu as toujours été ma fille à mes yeux, même si ce n'est pas moi qui t'ai portée.

Je pars sans regret car ma vie a été riche de sens. Transmettre l'Histoire qui nous fonde en tant que peuple à mes élèves, t'accompagner pendant que tu devenais une femme, découvrir le monde.

C'est à ton tour de trouver un sens à tes pas. Et je sais que tu y arriveras, Océane, ma fille. Tu es forte, volontaire et tu es capable de déplacer des montagnes. Crois en toi. Moi, je crois en toi. Je crois que chaque personne qui aura croisé ton chemin aura eu énormément de chance parce que tu es une femme merveilleuse.

Quand je dis que je n'ai pas de regret, ce n'est pas vrai ; je n'en ai qu'un. Mais au fond de ce lit d'hôpital, la morphine coulant dans mes veines, je n'ai pas la force de recommencer cette lettre. J'aurais voulu avoir plus de temps pour guider tes pas. Et cette lettre, c'est ma façon à moi de te montrer le chemin. Alors, retiens bien ce qui va suivre.

Ouvre ton cœur. Pardonne les fautes de Calvin. Ne laisse pas passer la chance de trouver l'amour à cause des erreurs d'un autre. Oui, ça fait cul-cul, je sais. Je ne t'en ai jamais parlé mais j'ai laissé filer l'homme de ma vie parce qu'un autre m'avait blessée. Sois plus intelligente que moi.

Réalise tes rêves. Tous tes rêves. Libère-toi des conneries qu'on t'a enfoncées dans le crâne et que tu as prises pour des vérités. Cesse de te freiner sans cesse et de croire ce que les autres disent. Tu es seule maîtresse à bord de ton propre navire et tu peux choisir de le laisser à quai, de naviguer où le vent te porte ou de décider de la destination.

La route sera parfois lisse et parfois semée d'obstacles, dont toi-même. Mais je sais que tu y arriveras, je n'en doute pas un instant.

Ouvre ton cœur, réalise tes rêves.

Et où que je sois, sache que je t'aime de toute mon âme.

Clem

Ces mots me torturent autant qu'ils apaisent mon cœur. Mes larmes coulent à flots.

Réalise tes rêves. Ouvre ton cœur.

Les émotions se bousculent. La colère d'avoir perdu Clem, la tristesse de sa mort il y a un an aujourd'hui.

Je réfléchis à ses mots. Me confronte à mes propres peurs. Ce rêve qui me tenaille depuis longtemps murmure à mon oreille que je dois essayer, pour moi mais aussi pour Clem. Pour la rendre fière de moi, où qu'elle soit.

Les signes s'imposent comme autant d'évidences : le local Duclos, le refus de mon projet, les mots de Clémence.

Et son message : il est temps que le navire quitte le quai.

OceanofPDF.com

LUCAS

Je hais ce con de Malvernes. Ses costards sur-mesure dont il crie le prix à qui veut l'entendre, son Audi qui pue le fric, tout chez lui me débecte. Jusqu'à son sourire de faux-cul et sa face de con.

Je soupire et saisis le dossier qu'il me tend.

— C'est la fille Opheim.

Il attend une réaction qui ne vient pas. Je n'ai aucune foutue idée de qui est cette nana.

Il lève les yeux au ciel comme si j'étais le dernier des demeurés.

— Son père et son beau-frère ont tout un tas de logements Airbnb qui leur rapporte un max de fric et sa mère est Angelina de Vautreuil.

Ah, la haute bourgeoisie du coin. Manquait plus que ça. Soudain, je fais le lien avec ce qu'il vient de me dire.

— Vautreuil... Comme les pharmacies ?

Il applaudit, l'air goguenard. Vraiment, je ne peux pas le blairer.

— Exact. Donc, tu comprends que ses parents sont parmi nos plus gros clients. Son projet, c'est de la merde. Tu ne lui accordes pas un centime mais tu le lui dis gentiment. T'as compris ?

— Et pourquoi ce n'est pas toi qui t'en occupes si c'est si important ?

— Parce que j'ai un rendez-vous perso.

Tu vas voir ta maîtresse pendant que je me tape ton boulot. Tout le monde le sait, vieux porc.

Petit sourire perfide, tournage de talons.

Il me prend vraiment pour un con : je flaire l'embrouille à plein nez. Si ça tourne mal avec les parents, il pourra tout me mettre sur le dos.

Putain que je le hais, ce con !

Je lis le dossier de la gosse de riche, qui doit se pointer dans trente minutes.

Allez, plus que deux semaines à tenir et je réintègre mon poste.

Quand mon collègue plus haut gradé a voulu me faire placer sur un fonds dans lequel je n'avais pas confiance, j'ai refusé. Il a insisté. J'ai expliqué en quoi ce placement n'était pas une bonne idée. Il a encore insisté. Je l'ai traité de sombre idiot. Il a cafté.

Le boss s'en est mêlé et je me suis retrouvé dans son bureau pour une engueulade en bonne et due forme. Pendant son monologue, j'étudiais les croûtes trônant sur les murs en essayant de deviner ce qu'il avait pu trouver de si plaisant dans ces espèces de scènes de chasse peintes par des types voulant imiter le style Delacroix. Ça l'a gonflé que je ne l'écoute pas. Il a gueulé deux fois plus fort. Lorsqu'il a repris sa respiration, j'en ai profité pour attaquer. Je lui ai expliqué pourquoi c'était idiot de placer dans ce fonds. Il n'a pas pigé la moitié de ce que je lui ai dit, je l'ai vu dans son regard bovin.

— Le problème n'est pas là, Lucas. On n'insulte pas ses collègues, point.

— Mais il est quand même très con, celui-là, ai-je rétorqué.

Si je ne me suis pas fait virer, c'est uniquement parce que je suis le meilleur analyste financier de cette banque.

Pour cet affront, j'ai écopé de la pire punition qui soit : trois mois en agence à traiter des dossiers de merde. Le hic, c'est que je déteste les gens. Je suis pourri en interactions humaines et là, ils m'ont foutu à un poste de chargé de clientèle. Pour les micro-entrepreneurs. Autrement dit, je me coltine les coiffeuses, les toiletteuses de caniches, les fabricants de cuillères en bois et j'en passe.

Malvernes, lui, c'est la poule aux œufs d'or du coin, avec un portefeuille de clients pétés de thunes. Bref, j'étais tout en haut de la chaîne alimentaire et me voilà relégué temporairement au rang de mouche à merde. La gloire, quoi.

J'examine le dossier d'Océane Opheim. Elle veut ouvrir une boutique en centre-ville de produits artisanaux.

Putain, encore une bobo.

À tous les coups, elle est végétarienne et n'achète que du bio.

À mon grand étonnement, son projet possède un certain potentiel mais sa présentation et sa façon de manipuler les chiffres pour mettre en avant

ses atouts sont minables. Avec un dossier aussi mal ficelé, aucune banque n'accepterait de lui accorder un centime. Je fais un rapide calcul de la mise de fonds nécessaire, qui devrait être supérieure au montant qu'elle demande. Je vérifie quelques informations.

C'est bien ce que je pensais.

Avec son salaire, elle ne peut pas s'en sortir. La vérification dans le système me confirme ce que j'avais deviné : son compte en banque est abonné au rouge.

Manon passe la tête par la porte et me sourit. C'est la seule qui peut m'encadrer ici, grâce à notre ennemi commun : Malvernes. Les autres me trouvent hautain ; elle, elle me trouve marrant.

— Océane Opheim est arrivée, annonce-t-elle.

Elle jette un coup d'œil autour d'elle et ferme la porte un instant.

— Elle pense avoir rendez-vous avec Malvernes, chuchote-t-elle en m'adressant un clin d'œil.

Oh oh...

Voilà une belle occasion de mettre l'autre con dans la merde.

Un sourire machiavélique étire la commissure de mes lèvres.

— Parfait. Tu peux me l'envoyer.

Manon quitte la pièce et quelques secondes plus tard, deux coups retentissent à la porte, qui s'ouvre timidement.

Je déplie mon mètre 90 et étale sur mon visage un sourire avenant que j'ai travaillé devant mon miroir pendant des heures.

— Bonjour. Je suis André Malvernes, me présenté-je en tendant la main.

Elle la saisit en m'offrant un grand sourire. Mes narines détectent une subtile odeur de fraise, parfum qu'elle répand dans son sillage et qui lui sied à merveille.

— Océane Opheim. Je n'étais pas sûre d'être au bon endroit... Le bureau d'à côté avait une plaque à votre nom alors que celui-ci n'indiquait rien.

— Oui. Je suis en plein ménage de mes dossiers, alors il est quelque peu encombré. J'utilise celui-ci en attendant d'avoir terminé.

Ce qui me frappe en premier, c'est son visage poupin, encadré de cheveux ondulés couleur blond caramel : des joues rebondies, des yeux vert forêt immenses lui donnant l'air d'une biche émerveillée, un regard et un

sourire innocents. Celui des gens qui croient que le monde est peuplé de licornes et de paillettes et à qui la vie n'a jamais jeté sa merde au visage.

Même si Océane Opheim n'est pas mon genre, je dois avouer qu'elle a du charme. Elle dégage quelque chose de pétillant et d'attendrissant à la fois.

Elle s'installe sur le fauteuil en face de mon bureau sans cesser de sourire.

— Mademoiselle Opheim. J'ai lu votre dossier mais j'aimerais vous entendre parler de votre projet.

Faire semblant de s'intéresser pour amadouer.

— Euh... Alors, voilà. Je veux ouvrir une boutique en centre-ville pour y vendre des produits artisanaux : savons, cosmétiques naturels, bougies au soja, ce genre de choses... Tout est fabriqué localement. L'idée est de faire rayonner le savoir-faire de notre région et de lui donner une vitrine digne de ce nom. J'ai fait une étude marché qui s'est révélée favorable et je pense que le projet peut être porteur, d'autant plus que Pinson-Les-Flots est une ville très touristique.

Pendant tout son discours, elle se touche machinalement le poignet, caché sous sa veste noire.

— Et donc vous avez besoin de quinze mille euros.

Elle hoche énergiquement la tête. Je laisse planer un silence gênant. Son sourire se flétrit à peine.

Je sais, je suis un connard mais je ne peux pas encadrer les bobos.

En fait, je ne peux pas encadrer les gens en général. Mais encore plus les saletés de riches qui pensent que tout leur est dû.

Sur sa chaise, elle commence à remuer puis déboutonne sa veste pour se donner de l'air.

J'hallucine !

Sur fond de tee-shirt blanc apparaît une licorne avachie au sol, en étoile, sous laquelle est écrit *Do it tomorrow*¹.

À mon air effaré, elle baisse les yeux et passe la main sur son visage, affligée. Puis, se reprend aussitôt en étirant la commissure de ses lèvres, comme si cet épisode était tout à fait normal.

— J'avais oublié que j'avais mis ce tee-shirt. Je ne pensais pas ouvrir ma veste mais il fait chaud dans votre bureau et... bon, enfin, voilà. Aucune chance qu'on oublie ce détail si je remets ma veste ?

J'hésite entre rire et soupirer de désespoir.

— Aucune chance.

— Ah. Ça valait le coup de demander, déclare-t-elle.

Bel aplomb.

Ses doigts jouent avec les perles de son bracelet, geste qu'elle doit faire à chaque fois qu'elle est mal à l'aise. Sur sa peau est tatoué un bateau. Un galion, du genre qu'on voit dans *Pirate des Caraïbes*. L'encre semble récente. Sur l'autre poignet, c'est un arc-en-ciel qui étale ses couleurs.

Mais qui se fait tatouer un bateau et un arc-en-ciel sur le poignet ? Sans déconner...

Putain, cette fille vit sur une autre planète.

— Euh... Sinon, les quinze mille euros, c'est pour le fonds de commerce, l'achat des stocks et les taxes à payer. De quoi tenir quelques mois, le temps que l'été arrive et que les touristes affluent. Je vous ai aussi mis mes prévisions de vente pour cette année.

Confiante, elle soutient mon regard malgré le malaise que je m'évertue à instaurer. Je détache mes yeux des siens et fais semblant de farfouiller son dossier, afin d'y lire des trucs alors que je le connais par cœur.

— Quelles sont vos garanties, Mademoiselle Opheim ?

— J'ai cinq mille euros de côté.

On ne va pas aller pisser loin avec ça.

— Très bien, c'est un bon début. Vos parents peuvent-ils se porter garants pour vous ?

Son sourire s'étire mais ses doigts jouent furieusement avec les perles de son bracelet.

Intéressant.

Mademoiselle Opheim se cache derrière des sourires mais se trahit par ses mains.

— Euh... Je ne sais pas. Je ne leur ai pas demandé mais ils accepteraient sûrement...

— Mais vous n'en êtes pas sûre...

Son sourire se transforme en rictus. Elle se penche un peu vers moi et plisse les yeux, probablement pour se donner un air menaçant. Elle ressemble à un chaton mignon qui se prendrait pour un tigre. Je me retiens de me marrer.

— Par contre, je sais qu'ils sont parmi vos plus gros clients et ils connaissent bien le directeur de cette agence..., contre-t-elle d'une voix emplie de sous-entendus.

Ah. La licorne a des griffes sous son sourire angélique. Putain de gosse de riche qui se croit tout permis.

Une vague de satisfaction déferle en moi. Je tiens ma vengeance sur Malvernes. Si j'énerve la fan d'arc-en-ciel, elle ira se plaindre à papa et maman que Malvernes a été méchant et il se fera démonter. Il ne pourra pas dire que c'était moi qui traitais le dossier puisque ce serait reconnaître qu'il préfère aller voir sa maîtresse plutôt que de faire son boulot.

Le con est coincé comme un rat dans une boîte à chaussures.

J'étales un rictus ironique sur mes lèvres. J'ai envie d'éclater d'un rire machiavélique de méchant dans les films. Il est temps de me faire plaisir.

— Je comprends bien, Mademoiselle Opheim. Mais, être « le fils ou la fille de » ne vous donne pas de privilèges. Nous traitons chaque client de manière égale. À l'heure actuelle, vos garanties sont insuffisantes pour me permettre d'octroyer ce prêt. Vous comprenez que nous sommes une banque, pas un organisme de charité, n'est-ce pas ?

Alors là, je me suis lâché. Malvernes va prendre cher.

Elle recule sur son siège. Lèvres pincées et regard assassin, elle ressemble à un mignon chaton en colère. Zéro crédibilité. Le sourire a disparu, tiens.

— Et vous comprenez, Monsieur Malvernes, que je ne suis pas stupide et que vous n'avez pas besoin de me prendre de haut, n'est-ce pas ?

— Je ne vous prends pas de haut, je vous explique la réalité. Si vos parents se portent garants de votre projet, nous pourrions débloquer les fonds sans problème.

— Et si ce n'est pas le cas, combien vous pouvez me prêter ?

Tiens, tiens... Papa et maman ne veulent pas investir dans la boutique bobo ?

Je fais semblant de taper sur mon clavier pour calculer un chiffre imaginaire, histoire d'avoir l'air pro et de maintenir le suspense.

— Cinq mille. La somme exacte que vous êtes capable de rembourser, assené-je.

Finish her. Lucas wins.²

Ses yeux envoient des éclairs. Le chaton mignon arriverait presque à me faire de la peine.

— Écoutez, Mademoiselle Opheim, continué-je. Je préfère vous dire la vérité plutôt que de vous raconter des salades. Votre projet n'est pas viable. Non seulement, vous allez engloutir vos économies mais aussi le prêt que

nous pourrions vous octroyer. Vous n'arriverez jamais à rembourser. Vous cumulerez les dettes et il se peut même que vous finissiez interdit bancaire. Je ne cherche pas à vous mettre des bâtons dans les roues, je veux simplement vous ouvrir les yeux.

— Je n'ai pas besoin que vous m'ouvriez les yeux, Monsieur Malvernes. Je sais que ça peut marcher et j'ai juste besoin d'un coup de pouce de départ.

— Le marché du savon et de la bougie n'est pas très porteur...

Elle ouvre la bouche, la referme rapidement pour s'empêcher probablement de me défoncer verbalement.

— Très bien. Je vais aller voir la concurrence.

Je hausse les épaules.

— Ils ne vous prêteront pas un kopeck.

Elle inspire un grand coup. Elle fulmine. Elle aurait eu la classe avec son air colérique, s'il n'y avait pas eu le tee-shirt licorne pour tout gâcher.

— Pourriez-vous l'écrire quelque part dans mon dossier s'il vous plaît ? Je vais quand même aller voir si je peux trouver ailleurs et si jamais les réponses sont négatives, je reviendrai vers vous.

— Parfait. Prenez votre temps afin d'explorer toutes les pistes possibles.

Et surtout me foutre la paix jusqu'à ce que je me tire d'ici.

Elle se lève, signifiant la fin de l'entretien, récupère son sac et sa veste. Regarde un instant ma main tendue avec dédain, se détourne sans même la saisir et quitte mon bureau sans un mot.

Je me rassois et souris.

— Si avec ça, Malvernes ne prend pas cher... pensé-je à haute voix. Du savon... Tu parles d'un projet...

L'odeur de la fraise planant toujours dans mon bureau, j'attrape le dossier de mon prochain rendez-vous et l'ouvre.

Et merde ! Ma 150e coiffeuse !

OCÉANE

Voilà voilà... La torture dominico-mensuelle bat son plein. Oui, j'invente des mots et j'assume.

Le repas de famille du premier dimanche de chaque mois, le moment où se réunit la mafia Opheim au grand complet.

En bout de table, la Reine Mère, Angéline Opheim de Vautreuil. Blonde tirant sur le blanc, droite comme la justice et raide comme un piquet, c'est elle le cerveau de la famille et la maîtresse du monopole des pharmacies de Pinson-Les-Flots.

À sa droite, Yvan, mon père, son bras droit, le roi de l'Airbnb. Sous sa dégaine de comptable sympathique aux lunettes de bigleux, c'est un requin de l'immobilier.

Je tends la main vers le plat de frites.

— Tu es sûre que tu veux en reprendre ?

Celle qui vient d'envoyer cette remarque perfide, c'est ma sœur, Constance. Le bras gauche de la Reine Mère et son sosie. De dix ans mon aînée, elle est considérée à l'unanimité comme la fille prodigue. Celle qui a fait des études en pharmacie et qui gère les deux du centre-ville quand ma mère s'occupe de celles en périphérie.

Habituée depuis des années, je plaque un immense sourire sur mes lèvres, me sers généreusement et attrape la mayonnaise.

— Oui, j'en suis certaine, Constance. Merci de t'inquiéter pour moi.

Ses paupières se plissent légèrement, notant l'ironie de mon ton.

— Angelina, ce poulet était excellent, comme d'habitude, déclare Augustin le faux-cul.

Lui, c'est le mari de Constance. Il possède son entreprise de bâtiment et rénove les appartements que mon père achète. Une mafia, je vous dis.

— Je peux aller jouer dehors ? demande Arthur, mon neveu.

— Non, répondent les quatre mafieux dans un bel ensemble.

Le gamin me supplie du regard. Je me penche à son oreille.

— Bientôt, Crevette. Et je viendrai avec toi.

Tout se déroule comme à l'accoutumée : ils parlent business, domination du monde, démolition de concurrence, oppression de fournisseurs et tout le tralala. Ensuite, arrive le moment fatal où l'un d'entre eux se souvient de mon existence et me demande comment ça va au boulot. Et là, le cirque démarre : en dire juste assez, pour avoir l'air de délivrer de l'information mais sans en étaler trop pour ne fournir aucune munition et me faire tirer dessus.

Car oui, vous l'aurez deviné : si Constance est la fille prodigue, il faut bien quelqu'un dans le rôle du mouton noir.

Et le titre de Super Looseuse revient à... Océane ! On applaudit, Mesdames et Messieurs.

Ils n'ont jamais digéré mes études dans le tourisme, loin de la voie familiale, ni mon manque d'ambition.

Mais aujourd'hui, je vais leur en donner de l'ambition. Océane veut devenir chef d'entreprise ! J'ai préparé mon discours et l'ai répété cent fois. Je suis motivée à bloc ! D'accord, d'accord, il se peut que ce soit ici et maintenant que se joue ma dernière chance. Comme l'avait annoncé le con de banquier, personne n'a voulu me prêter un kopeck à moins que mes parents se portent garants ou qu'ils migrent d'institution bancaire. Mon nom de famille est parfois un vrai fardeau à porter.

— Et sinon, Océane, comment ça va à l'Office ? demande ma mère.

Clap de départ, sourire de façade et... Entrée en scène.

C'est parti !

La musique de *Mission Impossible* résonne dans mon crâne. Je suis au taquet.

Manœuvrer avec délicatesse.

— Super bien ! On prépare la saison estivale. Actuellement, je travaille sur des routes gourmandes conçues spécialement pour les différents profils allergènes.

Admirez cette dernière phrase : grande classe, n'est-ce pas ? Ça sonne mieux que : “je fais des itinéraires pour les diabétiques, les végétariens, les

végétaliens, les intolérants au gluten.” Notez que je n’ai rien contre ces gens, hein. Au contraire, je trouve l’idée excellente : ils sont trop souvent les oubliés de l’alimentation. Cependant, établir quinze routes gourmandes différentes, dont beaucoup s’entrecroisent, ça emmêle les pinceaux de tout le monde. Et bien évidemment, quand j’ai proposé d’en faire une seule mais avec des symboles pour les différents types d’alimentation, Laborde a refusé l’idée.

Focus, Océane. La boutique !

— D’ailleurs, enchaîné-je, j’ai un projet dont j’aimerais vous parler.

Je leur détaille l’idée de la boutique, leur parle du local Duclos, de l’étude de marché, des différents artisans que j’ai démarchés et qui sont prêts à embarquer dans le projet.

— Ah, c’est le truc dont Laborde m’a parlé l’autre jour quand je l’ai croisé ! s’exclame mon père en remontant ses lunettes sur son nez.

Le truc.

Laborde lui en a parlé ? Pas Malvernes le con de banquier ? Bizarre... Et vu le mépris de mon chef sur cette idée, il n’a pas dû en faire l’éloge. Pour me donner du courage, je frotte mon tout nouveau tatouage de galion, inspiré par Clémence, qui elle, m’aurait soutenue sans hésiter.

— Oui, c’est ce projet.

Ma mère se penche un peu en avant. Moment de vérité.

— Si je comprends bien, Océane... Tu veux ouvrir toi-même cette boutique en centre-ville, c’est ça ?

J’étire mon sourire, y insuffle toute la confiance dont je suis capable. Ma mère reste rigide, visage neutre dans l’attente de ma réponse.

— Exact. Je souhaite devenir mon propre chef. J’aspire à mieux que l’Office du Tourisme, vous voyez... J’ai juste besoin d’un coup de pouce pour démarrer.

Tiens, prenez votre dose d’ambition dans la poire ! Vous allez adorer, c’est sûr.

— De combien, le “coup de pouce” ?

Mais non, ce ton méprisant ne sent pas du tout le moisi. Ça va bien se passer.

— Environ quinze mille euros. Bien entendu, je mets aussi mes économies en jeu. En réalité, ce n’est pas de l’argent qu’il me faut. J’ai juste besoin que vous soyez garants et la banque pourra alors débloquer les fonds.

— Tu es allée voir notre banquier sans nous en parler ? hallucine Constance.

Euh... Alors, Concon, sache que je n'ai pas besoin de ton autorisation pour aller voir un banquier, hein.

— C'est marrant, Malvernes ne m'a rien dit, pense mon père à haute voix.

Je mets encore plus mes zygomatiques à contribution tout en expirant lentement. La moutarde me monte au nez mais je dois garder mon calme.

Je m'adresse à ma sœur d'une voix aigre-douce.

— Oui, Coco, je suis allée voir le banquier. J'avais besoin de tâter le terrain et de connaître mes options.

Voilà. Je parle comme une vraie femme d'affaires. Ma mère approuve en hochant la tête et au passage, j'ai casé le surnom que ma sœur déteste.

Mange ça, Concon.

Oui, dans ma tête, c'est le surnom que je lui donne. C'était d'ailleurs celui dont je l'avais affublée petite, sans connaître la signification de la double syllabe et bien entendu, le conseil parental a rejeté le sobriquet. Dommage, c'était si représentatif.

— Va quand même falloir en vendre du savon pour rentabiliser, lance Augustin en se marrant comme une baleine.

La ferme, la pièce rapportée !

Et les autres, de rire aux éclats. Ils se paient ma tête !

Je garde mon sourire intact et contre-attaque avec un aplomb que je suis loin de ressentir :

— J'ai aussi fait mes prévisions de vente, Augustin. Je peux vous les montrer. Si j'arrive à ouvrir avant la saison estivale, je pourrai rentabiliser en un an.

Mon père plie méticuleusement sa serviette et la pose sur la table.

— C'est quand même un engagement important, Océane. Si tu ne peux pas rembourser la banque, c'est nous qui devons le faire. Et quinze mille euros de trésorerie, c'est une somme non négligeable. Cependant, il y a une autre solution.

— Ah oui, laquelle ? demandé-je, pleine d'espoir.

— Tu vends la maison. Son emplacement, en plein centre et à deux pas du bord de mer, vaut une petite fortune. La vente te laissera largement de quoi prendre un appartement et ouvrir ta boutique.

Cling, cling cling. Le bruit de mon espoir de verre venant de se fracasser en mille morceaux.

Jamais je ne vendrai la maison de Clémence, qu'elle m'a léguée, à leur grand dam. Quelle bande de requins ! Ils sont incroyables !

— Et toi, maman, tu en penses quoi ? demande ma sœur.

Mais quelle fayotte, cette Concon !

Les doigts de la Reine Mère tapotent le bois de la table familiale quelques instants.

— Je suis obligée d'admettre qu'Augustin n'a pas tort...

Et l'autre idiot de se rengorger, si fier que des plumes lui sortiraient des fesses pour faire la roue.

— Notre créneau, c'est l'immobilier et les pharmacies. Pas les boutiques hippies qui vendent des objets ésotériques. De plus, je ne suis pas convaincue que tu rentabiliseras aussi facilement que tu le prétends. Nous avons prévu plusieurs investissements dans les prochains mois, notamment la rénovation de la pharmacie de la rue Marzet. J'approuve les démarches que tu as faites et le dossier que tu as monté mais nous ne pouvons pas nous porter garants pour un projet qui risque de pénaliser notre entreprise, ni te prêter la somme que tu demandes.

Amen.

J'ai envie de pleurer, de leur crier qu'ils n'ont même pas pris la peine d'étudier mon projet, que je ne demande jamais rien et que pour une fois, j'avais vraiment besoin qu'ils me soutiennent au lieu de me descendre. À la place, je continue de sourire et hausse les épaules.

— Bah, ça ne coûtait rien de demander. Je n'y tenais pas tant que ça de toute façon mais avec le local Duclos qui se libère, je me disais que c'était une belle occasion. On passe au dessert ?

Voilà. Plus vite on ingurgite ce fichu gâteau et plus vite je peux rentrer chez moi lécher mes plaies.

— Je peux sortir de table ? réitère Arthur.

— Oui, décrète ma mère. Tu as dix minutes.

— Tu viens jouer avec moi, Océane ?

Alléluia ! Merci, Arthur, de me donner l'opportunité de respirer loin de l'air vicié de cette pièce.

Dans le jardin, nous nous installons sur la balançoire. Le froid du début février est mordant mais l'air frais calme mes nerfs au bord de l'explosion.

— Moi, je peux te prêter de l'argent, propose Arthur.

— Oh, merci, c'est gentil, mais non. Tu l'as durement gagné en...

En faisant quoi d'ailleurs ? Comment un gamin de sept ans peut-il gagner de l'argent ?

— En perdant tes dents, improvisé-je.

Il hausse les épaules.

— D'accord. Je vais m'acheter des cartes Pokémon si tu le veux pas.

— Voilà, c'est une excellente idée, Crevette.

Nous nous balançons quelques instants, le silence entrecoupé par le grincement régulier des lourdes cordes.

— T'es triste ?

Déçue, triste, envie de m'improviser artificier, tout ça tout ça.

— Un peu, admets-je.

— Moi, je sais où tu peux trouver plein d'argent.

— Tu as fait un casse ou enterré la fortune familiale dans le sable de ton module de jeux ? À moins que tu connaisses un pirate qui a agonisé dans tes bras en te léguant une carte au trésor ?

Il lève les yeux au ciel en souriant.

— T'es bête ! J'ai entendu maman parler au téléphone avec Tata Ingrid.

Très bien mais je ne me sens pas plus avancée. Que vient faire la meilleure amie de ma sœur dans cette histoire ?

Maintenant, son visage affiche un air sérieux, signe qu'il a un truc super grave hyper important à dire. Enfin, selon ses critères d'enfant de sept ans. Comme la fois où il a déclaré hésiter à se marier avec Farid ou Nadège et qu'il n'arrivait pas à choisir. Un moment qui valait son pesant d'or.

Il descend de la balançoire et se penche à mon oreille.

— Je vais te dire un secret, murmure-t-il. Faut pas que tu le répètes, d'accord ?

— Croix de bois, croix de fer.

— Faut que t'attrapes un œuf et tu vas gagner dix euros.

Euh...

Il se gratte le crâne, en pleine réflexion.

— Non, pas dix. Dix mille. Oui, c'est dix mille euros. C'est beaucoup ! Tu vas pouvoir t'acheter plein de magasins et de cartes Pokémon.

Voilà, c'est décidé : je veux vivre dans le même monde que lui.

— Donc, répété-je lentement, faut que j'attrape un œuf et ensuite, j'aurai dix mille euros, c'est ça ?

— Oui.

Je réitère : son monde est vraiment plus cool que le mien.

— Et il ressemble à quoi ton œuf ? Je prends le premier dans le frigo et ça marche ?

Il soupire comme si j'étais idiote. Non, parce que sûrement que de son point de vue, les explications étaient claires et que le bug neuronal vient de mon côté.

— Tu comprends rien, Océane ! Tu fais la course avec des gens, tu attrapes l'œuf et t'as plein d'argent après !

Hein ? Mais de quoi il parle ? La course aux œufs de Pinson-Les-Flots ? D'habitude, le prix est un voyage. Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Il a sniffé quoi le mouflet ?

Pas de confrontation directe, il risquerait de se braquer, de me cataloguer trop bête pour comprendre et je n'en tirerais plus rien. Oui, les mômes sont impitoyables de nos jours.

— Et comment tu sais ça, toi ?

Il jette un coup d'œil autour de lui pour vérifier que personne ne nous écoute.

— Hier, maman parlait avec Ingrid au téléphone et elle a crié "Quoi ? Le gagnant de la course de Pâques va remporter dix mille euros ? Juste pour attraper un foutu œuf ?". Et après, elle a dit à Tata Ingrid qu'elle allait garder le secret, promis. Elle savait pas que j'écoutais.

Alors là, j'en suis baba. Bouche ouverte, je bugge, le temps que mon cerveau analyse l'information.

Ingrid... Le voilà le lien ! Tout s'éclaire. Je connais enfin cet instant de félicité qui illumine Sherlock Holmes lorsqu'il résout enfin son mystère. Le moment où toutes les pièces du puzzle s'emboîtent pour dessiner l'image du meurtrier. Enfin, dans mon cas, celle d'un œuf entouré de billets virevoltant autour de lui.

Ingrid n'est autre que l'adjointe au maire (la mafia, la mafia). Et c'est la mairie qui organise la course aux œufs chaque année. C'est énorme comme info !

J'ébouriffe les cheveux d'Arthur en évitant de faire une danse de la joie qui pourrait nous trahir.

— Merci, Crevette ! Je crois que tu viens de me sauver la mise.

Penser à lui acheter des cartes Pokémon.

Maintenant, il va juste falloir que je me mette au sport pour atteindre cet œuf !

OceanofPDF.com

LUCAS

La portière de ma voiture grince en se refermant. Sac de sport à l'épaule, je la fixe quelques secondes d'un air suspicieux, m'attendant à ce que mon tacot s'effondre sur lui-même.

Bon, ce n'est pas pour aujourd'hui apparemment.

Un pré-ado sort du porche d'un immeuble et fixe mon costard.

— Tu viens faire quoi, dans le coin, le bourge ?

J'éclate de rire en désignant ma vieille voiture.

— Tu trouves que ça ressemble à une bagnole de bourge ?

Il croise les bras, lève le menton d'un air bravache de caïd des bacs à sable.

— Non, mais le costard, oui. Et puis t'as quoi dans ton sac ? Du fric ?

Je soupire. Putain que je déteste ce coin avec ces immeubles aux façades écaillées, aux cages d'escaliers qui sentent la pisse, aux petites frappes qui se prennent pour les maîtres du monde.

— Mes affaires de sport. Allez, on arrête de jouer. Dis à Rams que Lucas Varennes lui passe le bonjour. Et tu devrais lui dire avant de commencer à démonter ma caisse. Parce que si tu y touches ne serait-ce qu'avec les yeux, il te démolira.

Le gamin tente de garder une posture de dur à cuire malgré le doute qui transparait dans ses traits.

Eh oui, je connais le boss.

Je le dépasse et m'engouffre dans l'immeuble, monte les trois étages à pied, l'ascenseur ayant rendu l'âme il y a plusieurs années, et frappe à la porte.

— Salut fiston.

— Salut papa.

Je hais ce taudis HLM. L'odeur de friture et de vieux assaille mes narines. Ce sera toujours l'odeur de la misère pour moi. La pièce principale fait office de cuisine, salon et salle à manger. Quelques photos de mon frère et moi ornent les murs au blanc défraîchi qui a viré au jaune avec les années. Je souris avec tendresse en voyant Pika et moi manger une glace, nos bouches colorées par le chocolat. Dans la seule chambre de l'appartement que je partageais avec lui, je suis certain que la déco n'a pas changé depuis des années : un poster de Mario du côté de mon frangin, celui de Mortal Kombat du mien. C'est maintenant celle de mon père, qui dormait sur le canapé-lit jusqu'à ce que nous quitions le nid.

Je pose mon sac près du divan et rejoins le vieux dans la cuisine, où il nous prépare un café. Il semble fatigué, les yeux injectés de sang. Une alarme retentit dans mon cerveau.

J'ouvre les placards un à un pendant qu'il s'assoit, me regardant faire d'un air triste.

— Tu ne trouveras aucune bouteille, fiston.

— Permits-moi de vérifier par moi-même, rétorqué-je froidement en sniffant la bouteille d'eau du frigo. Tu as une tête de déterré et les yeux d'un type qui vient de se manger une bombe au poivre.

— Je viens de prendre une douche, comme toujours après le boulot, et je me suis mis du savon dans les yeux.

Ma fouille se révélant stérile, je m'assois en face de lui.

— Tu vas toujours aux réunions ?

Il soupire, agacé par mon interrogatoire.

— Une fois par mois. Lucas, ça va faire presque sept ans que je suis sobre. Tu ne peux pas me lâcher un peu ? Tu te comportes comme un foutu agent de probation.

— Je sais.

C'est ma façon de prendre soin de toi.

Jamais plus je ne veux le voir au fond du trou. À l'époque, j'étais présent pour l'empêcher de se noyer dans son vomi mais aujourd'hui, il vit seul. Je tremble d'effroi à l'idée qu'il replonge un jour et que je ne sois pas présent pour éviter le pire. C'est idiot, il est sobre depuis longtemps, et pourtant, je n'arrive pas à lâcher le morceau.

Il secoue la tête, navré.

— Comment tu vas ? me demande-t-il pour dissiper la tension.

— Bien, tout roule. Et toi ?

Il me raconte qu'il a du boulot par-dessus la tête. Il travaille dans un atelier de réparation d'électroménagers et avec la tendance actuelle écolo associée à la baisse de pouvoir d'achat généralisée, les gens ne remplacent plus mais préfèrent changer les pièces. Ce qui est bon pour les affaires de l'entreprise.

— Tu as des nouvelles de ta mère ?

Je hausse les épaules.

— Pas depuis un moment. Mais Pika m'a dit que tout allait bien. Elle continue à vivre le parfait amour avec beau-papa, ironisé-je.

— Lucas... Ta mère n'a rien à voir avec toutes les merdes qui nous sont tombées dessus. On ne s'entendait plus et elle a demandé le divorce.

— Oui, et ensuite, ça a été le début des emmerdes. Peut-être que si elle avait été là, elle aurait pu te soutenir à la mort de Pierre et elle t'aurait empêché de devenir un poivrot.

Son visage se tord dans une expression bouleversée, qu'il tente aussitôt de cacher derrière un masque renfrogné. Je regrette aussitôt mes mots.

— Ce que tu peux être buté ! Ouvre les yeux, mon grand : j'ai fait des mauvais choix *après* notre divorce. Tu ne peux pas lui imputer mes erreurs.

Au fond, je sais qu'il a raison. Mais toute cette colère et cette acidité qui me rongent de l'intérieur, il leur faut un coupable, et à mes yeux, ils le sont tous les deux.

D'un côté, j'ai envie de protéger mon père de lui-même, comme je l'ai toujours fait, parce que je l'aime. De l'autre, je ne peux m'empêcher de lui rappeler à chaque occasion ses erreurs, que j'ai payées au prix fort en me sacrifiant pour la personne qui comptait le plus à mes yeux : mon frère. C'est aussi un rappel à moi-même : celui de ne jamais tomber aussi bas que lui, quoi que la vie me jette au visage. De toujours me battre pour me hisser plus haut, encore plus haut.

Tous les pys de la planète diraient que je dois pardonner et tourner la page pour apaiser les relations, mais je n'y arrive pas. Les choses s'améliorent un peu avec les années mais sous les braises couve une rage prête à ranimer l'incendie à chaque instant.

Nos regards s'accrochent. Je remarque que de plus en plus de rides marquent son visage fatigué. Il soutient le duel sans faiblir. Bien que rongé par le remords, il reste un homme fier et fort qui ne se laissera pas marcher dessus par son con de fils. Je détourne les yeux le premier.

— Et sinon, Pika est passé te voir ? Il m’a dit qu’il viendrait...

Il secoue la tête.

— Je lui dirai de passer.

Je termine mon café cul sec et récupère les courses qui attendent dans mon sac.

— Tiens, dis-je en posant mon butin sur la table. Comme je mange au resto souvent, ça va se périmer alors je te les ai ramenés.

Il prend les vivres en souriant avec tendresse, pas dupe de mon mensonge.

— Ce serait dommage que de si beaux légumes frais se perdent.

— Oui, ce serait dommage.

Ses bras m’enserrent dans une étreinte bourrue. Toujours un moment qui me rend mal à l’aise.

— Merci, fiston.

— De rien, papa. Je file, Noah m’attend.

Quinze minutes plus tard, je pousse la porte de la salle de boxe appartenant à Ralph, le père de Noah. Comme d’habitude, le maître des lieux hurle sur ses jeunes recrues, les haranguant pour les obliger à se dépasser. Noah me rejoint pendant que nous nous délectons du spectacle de ceux qui souffrent sur le ring. Après tout, on en a bien le droit : nous avons été à leur place il y a un bail.

J’observe un gamin chétif combattre une fille qui fait deux fois sa taille.

— Il va prendre cher, le blanc-bec, parié-je.

Noah passe la main sur son menton.

— Pas sûr : il est agile. Il me fait penser à toi, à tes débuts.

— Tu veux dire quand on a combattu pour la première fois et que tu m’as défoncé ?

Il éclate de rire.

— Le début de notre belle amitié ! J’avais de l’avance : je boxais depuis tout petit et j’étais toujours fourré ici.

Noah est mon exact opposé physique. D’un côté, je suis blanc comme la neige et sa peau est aussi noire que la nuit. De l’autre, je suis du genre asperge alors que lui ressemble à une montagne de muscles, tout comme son père.

Nous nous changeons dans le vestiaire et nous aidons mutuellement à enfiler nos gants.

Durant l'heure suivante, nous suons notre vie sous les aboiements de Ralph, qui ne peut s'empêcher de nous invectiver entre deux engueulades de recrues.

— Plus haut ta garde, Lucas ! Noah, bouge plus vite, anticipe !

Et ainsi de suite...

Lorsque je descends du ring, le roc m'étreint à me broyer les côtes.

— T'as pas perdu ton cardio, même si tu restes le cul vissé sur une chaise toute la journée, c'est bien !

— Je cours chaque jour, Ralph, me défends-je en ôtant mes gants.

— Tu devrais venir plus souvent, tu commences à perdre tes réflexes. Toi aussi, Noah.

Nous rions. C'est toujours la même rengaine. À l'écouter, nous devrions passer notre vie ici.

— Oh, je crois que c'est le moment de la bière, annonce Noah en reculant prudemment.

— Allez, dégagez !

Le bureau de Ralph est notre repère post-entraînement. Noah sort deux bouteilles du mini frigo et les décapsule.

— Comment va ton père ?

Il sait que je passe toujours chez mon vieux avant de venir.

— Bien. Il avait les yeux injectés de sang alors j'ai cru qu'il avait picolé. Il s'était juste mis du savon dans les yeux. J'ai quand même fouillé tout l'appartement, pour être sûr.

— Putain, Lucas, tu sais que tu es vraiment chiant ? Il a arrêté de boire. Lâche-le un peu.

J'avale une lampée sous son regard courroucé.

— C'est plus fort que moi. Je flippe qu'il rechute.

— Ben, arrête de flipper et fous-lui la paix. Allez, on trinque.

— À quoi ?

— La fin de ta punition !

— C'est dans une semaine, Noah.

Il hausse les épaules.

— On s'en fout, on trinque quand même. Aux cinq jours restants, à ma magnifique femme qui attend notre premier bébé, à ton père qui est sobre, à la raclée que je t'ai mise sur le ring et j'en ai encore plein en réserve !

Du Noah tout craché... Ce mec ne voit toujours que le positif dans la vie quand j'ai plutôt tendance au négativisme. Nous sommes l'exemple

parfait du dicton “ les opposés s’attirent”. Bon, il existe l’autre “qui se ressemble, s’assemble”, histoire de contenter tout le monde.

— *Je t’ai mis une raclée.* Faut dire que depuis qu’Amaya est enceinte, tu prends du bide toi aussi. Je suis sûr que tu nous fais une grossesse sympathique.

— Va te faire foutre, Lulu.

— M’appelle pas Lulu.

— Retire ce que tu as dit.

— Non, *Lulu*.

— Enfoiré.

Bataille de regards, puis nous éclatons de rire en même temps.

— À propos de ma punition... Elle aura au moins servi à quelque chose : j’ai appris une info intéressante mais tu dois garder le secret. Même pour Amaya.

— Ça c’est chaud, Lulu. Elle lit dans mes pensées.

— Alors, je ne te dis rien.

Noah est d’une curiosité malade ; il ne résistera pas. Il frotte son menton.

— Bon, ok, je ne dis rien à ma femme.

Je tends mon poing fermé. Seul mon petit doigt dépasse, levé. Il le crochète, notre geste pour sceller une promesse qui ne peut être rompue.

— Ce matin, j’avais besoin d’une agrafeuse pour un de mes dossiers mais comme ils m’ont foutu dans un bureau anonyme, je suis tout le temps obligé de piquer celle de Manon.

Haussement de sourcils interrogateurs.

— C’est elle qui est à l’accueil de l’agence.

— Ah ouais ! Je me souviens ! La seule qui t’aime bien, c’est ça ?

Je lève les yeux au ciel.

— Voilà. Au moment où j’arrive, elle se fait appeler par Malvernes et quitte son bureau sans verrouiller son ordi. Je passe derrière pour ouvrir le tiroir de l’agrafeuse et là, devine ce que je vois ? Un échange de mails avec le maire.

— C’était chaud ?

— Arrête de troller. Non, rien à voir avec du cul. Figure-toi que l’agence sponsorise la prochaine course aux œufs de Pinson-les-Flots et offrira un prix de dix mille euros au gagnant. Ils ne l’annonceront pas avant la course pour ne pas que toute la région vienne s’inscrire. Ce sera dévoilé

lorsque le gagnant remportera la mise. Une surprise coup de pub marketing. Ils veulent faire un gros coup médiatique pour ensuite pouvoir faire payer les inscriptions l'année suivante.

— Putain ! Dix mille euros pour attraper un œuf ?

— Ouais.

— Mais attends, les employés de la banque peuvent participer ? C'est pas interdit ? Côté éthique, tout ça...

Je termine ma bière et repose la bouteille sur le bureau dans un tintement cristallin.

— Si. Les employés seront mis au courant un mois avant la course, au moment des inscriptions, et ne pourront pas participer.

— Sauf qu'à ce moment-là, ta punition sera finie et tu auras réintégré le siège régional...

J'acquiesce.

— Et je ne serai pas sur le listing des employés. Par contre, si quelqu'un découvre que je le savais, je risque d'être disqualifié.

Noah tend son index, que j'accroche avec le mien. Notre serment de secret.

— Tu veux que je t'aide à t'entraîner ? propose-t-il.

— Oui. C'est un genre de parcours du combattant.

— Ça marche. Et si tu gagnes, tu vas faire quoi avec cette somme ? Rembourser le prêt étudiant pour ton école de commerce ?

Je laisse planer le silence quelques instants parce que je sais qu'il va désapprouver ma décision.

— Non. Je vais tenir une promesse faite il y a longtemps.

OCÉANE

— Allez, Océane ! Encore un effort, tu y es presque !

Il se fiche de moi ? Il reste au moins la moitié de la corde à grimper ! Mes bras sont en feu, mes cuisses anesthésiées, et une furieuse envie de lui faire avaler sa fichue corde me titille.

Je darde sur Hugo un regard noir qui ne le déstabilise pas pour un sou. Sous sa tignasse châtain, son regard noisette est teinté d’amusement en me voyant galérer.

— Je suis bien contente que ce soit notre dernier entraînement, espèce de tortionnaire.

Il s’esclaffe et grimpe à la corde d’à côté comme un singe. Arrivé à ma hauteur, il se penche vers moi.

— Tu veux que je te soutienne les fesses pour terminer ?

— Non ! Personne ne touche à mes fesses !

Grrr... Maudit Hugo !

Pauuuse !

Bon, là, tout le monde se demande d’où sort Hugo et ce qu’il fait là. Alors, on rembobine le film. Marche arrière toute et me voilà au travail, trois semaines avant la course.

Je suis dans mon bureau et le beau gosse brun aux yeux bleus assis dessus comme s’il était chez mémé, c’est Tristan, le community manager de l’Office qui fait aussi office de webmaster, de réparateur d’imprimante et s’occupe de tous les trucs informatiques. Oui, chez nous, la polyvalence est de mise. Sauf pour le gang des tricoteuses, qui frôle la retraite et à qui on évite de confier des tâches trop technologiques pour ne pas faire exploser

nos systèmes informatiques, et qui se réunissent deux soirs par semaine pour tricoter ensemble. Mais ça, c'est une autre histoire.

— Tu fais quoi ? demande Tristan en piquant un trombone sur mon bureau.

Ah, il s'ennuie.

— À ton avis ? Je bosse sur les routes gourmandes.

Coup d'œil moqueur tandis qu'il massacre le morceau de métal.

— Tu vas finir quand ? Je vais en avoir besoin pour le mettre en ligne. Et aussi pour faire la grande annonce sur les réseaux sociaux.

Il prend un air inspiré, nez au plafond et écarte ses bras pour mimer une banderole.

— “Pinson-Les-Flots, la ville qui pense à tous vos problèmes gastriques !” Ça va faire fureur !

J'éclate de rire.

— C'est naze.

Il passe la main dans ses cheveux gominés. Je déteste les cheveux gominés. Ça fait gras et macho italien sur le retour.

— Tout comme son histoire de routes gourmandes. Je manque totalement d'inspiration pour le concept. Laborde veut que pendant au moins un mois, je me focalise sur ça. Ton projet de boutique était beaucoup plus intéressant.

Tristan m'ayant aidé à le concevoir, il est le seul à connaître mon projet. Il a été embauché il y a un an et nous nous sommes tout de suite très bien entendus. C'est un bon ami. Cat, elle, aimerait vraiment avoir l'occasion de voir si c'est un bon amant. Je pense qu'elle a eu un petit coup de cœur sur lui lorsqu'elle est venue me voir à l'Office, la semaine dernière.

Aujourd'hui, je mets mon super plan machiavélique en marche. Depuis que je connais le prix à remporter de la course, je me suis entraînée mais force est de constater que j'ai du mal à le faire seule. Par exemple : je n'arrive toujours pas à grimper à une corde. Or, Tristan est un sportif. Outre sa gueule d'ange, il possède des muscles sculptés à la salle de sport. Avec Cat, on a monté tout un bobard pour qu'il me donne un coup de main sans révéler mon objectif de participer à la course et donc d'ouvrir moi-même cette boutique. Il ne reste plus qu'à croiser les doigts pour que ça fonctionne.

— Dis, j'aurais un service à te demander, Tristan.

Totalement absorbé par sa sculpture abstraite de trombone, il marmonne un “ouais ?” distrait.

— Avec Cat, on voudrait aller passer une semaine aux Baléares et...

— Cool ! Je peux venir ?

— Nooon ! Donc on voudrait aller passer une semaine aux Baléares dans environ un mois. Et je ne rentre plus dans mon maillot de bain. Alors, je me disais que tu pourrais me donner un coup de main pour m’aider à perdre du poids.

— Désolé, je ne fais pas dans la liposuccion.

— Rhaaa... Mais non, j’aimerais me mettre au sport. Un genre de truc intensif, tu vois.

— Viens à la salle avec moi.

— Non, je suis fauchée en ce moment. Et puis, je me connais : je sais que je vais m’ennuyer à soulever des haltères. J’aurais plutôt vu les parcours d’obstacles dans le parc Jean Moulin. Avec la corde, les rondins à sauter, tout ça. Plus mon genre, tu vois.

Il abandonne son trombone qui n’a plus aucune forme. Même avec une imagination débordante, personne n’arriverait à déterminer ce qu’il voulait représenter. Ses yeux se plissent et sa bouche se pince.

— Je n’ai pas du tout le temps en ce moment. Je bosse sur un projet perso. Par contre, je peux demander à Hugo.

— Ton frère ? Le mécano ?

— Oui. En plus, il est célibataire.

— Euh... Tristan... Je ne suis pas certaine que tu aies compris le concept... Je veux perdre du poids avant de partir une semaine aux Baléares avec Cat. En célibataires. Pas sûre que me mettre avec quelqu’un juste avant, soit la meilleure idée du monde.

Il hausse les épaules.

— Tu n’es pas obligée de te marier avec. Moi, je te donne juste une info. Au pire, tu peux aussi t’envoyer en l’air pour dépoussiérer les tuyaux.

Voilà. Tristan vient de suggérer que je me tape son frère que je ne connais même pas. Aucune idée de quoi en penser.

Je passe une main sur mon visage. Cet homme me fatigue.

— Mes tuyaux vont très bien et se font régulièrement nettoyer, merci. Et je veux seulement de l’aide pour me motiver, pas trouver un partenaire.

— Rabat-joie.

— Bon, TU VAS L’APPELER, OUI ?

Il ricane en sortant son téléphone.

— Trop facile. Salut frangin, j'ai un truc à te demander.

Il s'éloigne de quelques pas, explique le cas et raccroche sur un merci.

— Tu as rendez-vous avec lui au Parc Jean Moulin ce soir à 18h.

Je saute de ma chaise et étreins mon ami.

— Mes bourrelets te remercient, Tristan.

Et voilà comment Hugo est devenu mon tortionnaire. Depuis trois semaines, je grimpe des cordes, saute par-dessus des rondins et j'arrive même à courir cinq kilomètres sans avoir l'impression que je vais mourir. Si avec ça, je ne gagne pas cette fichue course aux œufs, je me coupe une main ! Non, je retire. Trop extrême.

Je termine mon ascension sous l'œil goguenard de Hugo et redescends à la vitesse de la lumière. On se tape dans la main pour se féliciter. Essoufflée par notre séance, je m'assois sur un banc et reprends ma respiration en buvant un peu d'eau. Hugo me rejoint. Il n'a pas transpiré une seule goutte. Normal, il est comme les profs de sport : il se contente de regarder en donnant des ordres pendant que les autres triment. Une technique éprouvée dès l'Égypte antique, lors de la construction des Pyramides. Avec bien plus de morts qu'une séance de sport...

— Alors, c'était vraiment le dernier ? demande-t-il.

Oui. La course a lieu après-demain.

— Oui, je crois que je peux me débrouiller seule. En tout cas, merci beaucoup. J'ai appris plein de choses grâce à toi.

Et je vais tous les rétamé ! Les canards, les poussins, les lapins. Bref, tous ! (rire machiavélique)

Il se tourne vers moi, l'air hésitant. Ses grands yeux noisette ourlés de longs cils s'accrochent aux miens. Il prend une grande inspiration et se lance :

— Ça te dirait d'aller prendre un café avec moi ?

Un rencard ? Panique ! Panique !

Hugo et moi, on n'a jamais eu ce genre de conversation avant. Je détaille ses cheveux châtain et courts, ses traits fins, ses grandes mains de mécanicien aux ongles toujours sales, ce que je trouve sexy. Il est mignon et drôle sauf que je n'ai jamais pensé à lui comme ça. Je ne savais même pas que je l'attirais.

— Euh...

Un sourire hésitant apparaît sur ses lèvres et il se frotte la joue impeccablement rasée, comme toujours.

Mais pourquoi je pense à ça, moi ?

— C'est pas grave, Océane. Ça m'a fait plaisir de t'aider.

Reprends-toi, Océane !

— Non, attends. Tu m'as juste pris au dépourvu. Je ne pensais pas que... Enfin, tu vois. J'ai actuellement plein de projets en cours et je ne cherche pas à me mettre avec quelqu'un et... Je pars aux Baléares avec Cat et on pensait y aller en célibataires et...

Tu t'enfonces. Genre Voyage au Centre de la Terre.

— Hey... C'est juste un café, réplique-t-il d'un ton doux. Je ne te demande pas de te marier avec moi ni de porter ma progéniture. Je veux juste passer un peu de temps avec toi pour apprendre à mieux te connaître, c'est tout.

— C'est tout ?

— Tu verrais ta tête, dit-il en riant. On dirait que je viens de t'enlever le poids du monde que tu portais sur les épaules. Oui, rien d'autre.

— Alors d'accord.

Après tout, pourquoi se priver ?

— Ce week-end ?

Je grimace. C'est justement là que se joue l'avenir de ma boutique imaginaire et que je dois mettre une raclée aux poussins, canards et autres animaux de la ferme.

— Pas possible, j'ai déjà quelque chose de prévu avec Cat. Mais vendredi prochain, ça irait ?

Il m'offre un sourire éblouissant, comme si je venais de lui annoncer qu'il était le gagnant du gros lot au Loto.

— Parfait.

Soudain, une pensée traverse mon esprit.

Merde ! Faut que je précise quand même.

— Tu sais, Hugo, quand je te disais qu'on comptait partir en célibataires avec Cat... Ça voulait pas dire que je compte me taper tous les mecs des Baléares, hein. C'était plutôt une question d'avoir l'esprit tranquille. Non, parce que je ne voudrais pas que tu croies que tout le monde m'est passé dessus sauf le train.

Voyage au Centre de la Terre... Le retour !

Je souris pour cacher ma gêne et reprends ma fausse confiance en moi que je projette habituellement aux autres, sauf lorsqu'ils me prennent au dépourvu.

— Voilà, quoi, tu comprends.

Il hoche la tête, moqueur.

— Je comprends.

Nous nous levons et je lui fais la bise.

— Parfait, à vendredi prochain, Hugo.

Une heure plus tard, je termine de me doucher lorsque Cat rentre chez nous après son service à la maison de retraite.

— Alors, ce dernier entraînement ?

— Je grimpe à la corde à la vitesse d'un chimpanzé et je saute les obstacles avec la grâce d'une gazelle.

— Tu vas tous les éclater ! s'exclame-t-elle en tapant dans ma main.

Tripode miaule de mécontentement. Il n'aime pas que je sois trop proche de Cat. Le chat est jaloux et pense qu'elle est sa propriété. Pourriture de félin.

— Et j'ai rencard avec Hugo vendredi prochain.

Je m'attelle à la préparation du repas, c'est mon tour ce soir. Elle ôte sa blouse de travail et s'assoit à la table de la cuisine. Aussitôt, le chat maléfique saute sur ses genoux et se met à ronronner tout en me regardant d'un air triomphant.

— Non ! ? Raconte.

Je m'exécute en coupant les tomates.

Bien entendu, elle est morte de rire lorsque j'évoque l'histoire du train.

— Donc tu lui as dit que tu voulais partir en célibataire...

Je grimace.

— Oui. Peu reluisant, j'admets. Mais je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il me propose un rencard alors j'ai pédalé dans la choucroute.

— Bah, au moins, il y a du mieux : tu as accepté un rencard.

Je pose le couteau et regarde mon amie, qui caresse le suppôt de Satan.

— Je vais gagner, Cat. On partira toutes les deux au Mexique, on boira des margaritas et des mojitos au bord de la plage et on reviendra toutes bronzées.

— Je suis déjà bronzée, rit-elle en désignant sa peau hâlée.

— Alors tu le seras encore plus. Mais bref, je voulais me concentrer sur mon objectif et ne pas me prendre la tête quand on sera au Mexique, c'est

tout. On verra après pour Hugo.

— Il te plaît au moins ?

Je réfléchis quelques instants à sa question.

— Je pense que oui. Au moins physiquement. Après, tu sais que je n'accorde pas ma confiance facilement depuis Calvin. J'ai besoin de temps.

— Tu as surtout la trouille de te planter en beauté encore une fois. Mais Hugo n'est pas Calvin.

— C'est d'ailleurs pour ça que je vais me laisser une chance avec lui.

Je brandis le couteau et termine le découpage de la tomate.

— Tu sais, Cat, j'y ai pas mal réfléchi et je crois que finalement, ce qu'il me faudrait, c'est un connard. Un mec avec qui je peux m'envoyer en l'air sans prise de tête, sans devoir jouer la parade nuptiale mais dont je ne pourrais jamais tomber amoureuse et vice-versa.

— Genre le con de banquier ?

— Genre.

Un échange de regards et nous éclatons de rire.

LUCAS

Ex aequo ! Putain... Gagnants ex aequo !

Depuis la finale de la course, je ne décolère pas. Et en plus, de toutes les personnes de la planète, il a fallu que Mon Lapin soit Océane Opheim ! Une gosse de riche élevée avec une cuillère en or dans la bouche me vole mes gains et le voyage que j'aurais dû faire avec Pika ou Noah. Elle a dû en avoir des dizaines, des séjours comme celui-ci ! Pour la thune, il suffit qu'elle la demande à ses parents et on n'en parle plus ! Merde !

Dans mon petit appartement qui ne paie pas de mine, je fulmine en faisant les cent pas.

Il me faut cet argent.

Les cinq mille ne suffiront pas. D'après mes calculs, j'ai besoin d'au moins huit mille. L'argent que Mon Lapin m'a pris. Et pour faire quoi en plus ? Ouvrir une boutique de bobo à la con !

Sur la table basse, le téléphone sonne.

Tiens, quand on parle du lapin...

Après la course, notre brève discussion a mené à deux constats : aucun de nous deux ne lâchera quoi que ce soit et il va falloir s'entendre sur une date. Nous avons donc échangé nos numéros de téléphone dans une ambiance polaire.

Je décroche avec un "allô" grincheux.

— Bonjour, c'est Océane.

— Oui, je sais, j'ai vu l'appelant.

— Ah, donc l'accueil grognon était spécialement pour moi. Je suis flattée.

J'entends le sourire dans sa voix, ce qui me gonfle encore un peu plus.

— Bon, vous voulez quoi ? demandé-je, abrupt.

Je connais exactement la raison de son appel mais lui en faire baver me fait du bien. Oui, je suis un connard.

— On peut se tutoyer, non ? On va passer dix merveilleux jours ensemble sur une plage de sable blanc à siroter des mojitos, ironise-t-elle.

— Hors de question.

— Ah, tu renonces au voyage, alors ? Quelle bonne nouvelle !

Je passe une main sur mon visage. Elle est en train de me faire sortir de mes gonds.

Lucas, calme-toi et n'entre pas dans son jeu.

— Je ne lâcherai pas ce voyage au Mexique et hors de question que vous me tutoyiez.

— Ah dommage, j'ai eu un instant d'espoir. Sinon, mon canard, tu as regardé quelles dates te conviendraient parmi celles que l'agence nous a proposées ?

Qu'est-ce qui n'était pas clair dans "ne pas me tutoyer" ?

S'ensuit une négociation serrée pendant laquelle j'ai le sentiment que mon lapin est en train de me faire payer notre face à face à la banque.

Finalement, nous nous accordons sur une date de départ.

— Parfait, on se voit à l'agence de voyage vendredi alors, dit-elle d'une voix guillerette. Et n'oublie pas ta crème solaire, mon canard. Le soleil tape fort près de l'équateur et ce serait dommage que tu finisses en canard rôti.

J'ouvre la bouche pour rétorquer mais elle a raccroché. C'est définitif, je ne peux pas l'encadrer.

Quelques coups frappés à la porte indiquent que Noah est arrivé pour notre soirée pizza.

— Oh merde ! On dirait que tu as envie de défoncer un mur, constate mon ami en s'installant sur le canapé.

— Je viens de parler à l'autre gagnant pour planifier les dates de voyage.

— Et vous partez quand ?

— Dans trois semaines. Maintenant, il faut que je négocie mes vacances avec le boss et même si j'ai fait pénitence en agence, je ne suis pas en odeur de sainteté. Mais j'ai un plan.

— Aïe. Tu vas lui sortir quoi ?

Je souris de l'air du chat qui va bouffer la souris.

— Que je me suis fiancé et que je veux partir en voyage. L'effet miroir, tu vois. Lui-même s'est fiancé il y a six mois et a amené sa dulcinée à Cuba dans la foulée.

— Et qui va jouer le rôle de la fiancée fantôme ?

— La gonzesse qui a gagné la course.

— Donc, c'est une fille...

Noah aurait dû assister à ma consécration mais Amaya ne se sentait pas très bien, alors il est resté auprès de sa femme. Nous avons simplement échangé quelques messages dans lesquels je l'ai informé que j'avais gagné à 50% et que je devais partager mes gains.

Je m'affale à côté de lui et me masse les tempes.

— Et pas n'importe quelle fille. C'est une gosse de riche qui met des t-shirts avec des licornes et qui vit dans le monde des Bisounours. Elle se comporte comme si tout lui était dû à cause de son statut social. Quand elle te parle, elle te prend de haut et te balance tout en souriant, comme si elle connaissait bien plus de choses sur la vie que toi. Je ne peux pas la blairer.

Noah bloque quelques secondes, l'air du gars dont le cerveau est en surchauffe. Je ne comprends pas ce qu'il ne comprend pas. Je m'entoure de gens intelligents ; les idiots sont trop lents d'esprit. Manquerait plus que mon meilleur pote commence à tomber dans cette catégorie !

— C'est une description plutôt détaillée pour quelqu'un que tu n'as vu que quelques secondes, dit-il enfin.

Ah oui, ce détail du rendez-vous à la banque que j'ai oublié de mentionner. Finalement, le bug dans son cerveau s'explique.

— C'est la fille Opheim.

En quelques mots, je lui résume le rendez-vous à la banque et lui détaille notre joute verbale.

Ses épaules et son torse tressautent pour finalement laisser libre cours à son hilarité.

— Donc... mon lapin est la fille que tu as mise en pièces à la banque en te faisant passer pour Malvernes ? Le karma, mon vieux, le karma.

— Oh ta gueule avec le karma, fulminé-je. Et elle m'a aussi démonté. "Mes parents sont parmi les plus gros clients de la banque". Non mais elle croit qu'on lui doit tout, elle ?

Noah déplie sa grande carcasse et récupère les pizzas sur le comptoir.

— En plus, elle représente tout ce que je déteste, continué-je. Elle me fait penser à tous ces gosses de riche de l'École de Commerce, qui pètent

plus haut que leur cul en se croyant tout permis.

— En gros, elle te fait penser à Marie-Edwige, renchérit Noah, l'air innocent, tout en se fourrant un morceau de pizza savoyarde dans la bouche.

— Ouais. Et à tous ces connards qui ont débarqué en troupeau pour fermer l'usine. Des conseillers en gestion, tu parles. Des conseillers en gestion de mon cul, oui !

Noah me tend un morceau que je m'empresse de dévorer.

— Voilà, pendant que tu manges, au moins, tu arrêtes d'en vouloir à la Terre entière.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Non, mais il va falloir te calmer un peu, Lucas. Tu vas passer dix jours avec elle.

— Tu peux pas savoir à quel point ça m'emmerde !

— Alors, laisse-lui le voyage.

— Hors de question. Je dois trouver un moyen de récupérer ses cinq mille. Tu n'aurais pas une idée par hasard ?

Il réfléchit tout en mâchant consciencieusement un autre morceau de pizza. Et soudain...

— J'ai une idée géniale !

Noah va encore une fois me sauver. Qu'est-ce que j'aime ce mec.

— Séduis-la. Tu es beau gosse. Un peu maigrichon mais bon, tout le monde ne peut pas avoir un corps d'Apollon comme le mien.

Ah non. Le sauvetage, c'est pas pour aujourd'hui.

— C'est une idée de merde. Je ne peux pas la voir en peinture et c'est réciproque. En plus, pas du tout mon genre.

Oh le mensonge. Elle est quand même mignonne avec ses airs de biche innocente et ses formes voluptueuses. Mais depuis quand j'utilise le mot "voluptueuses" ? Arrête de déconner, Lucas !

Les propos de Noah se frayent un chemin dans mon cerveau et une idée commence à germer. Un truc bien machiavélique.

Je souris de toutes mes dents ; Noah lève un sourcil suspicieux.

— Je ne vais pas la séduire mais je peux trouver ses failles. Elle doit être du genre à recueillir les chats errants et fondre devant les âmes en déroute. Il suffit que je trouve la corde sensible et que je tire dessus, réfléchis-je à voix haute. Merci Noah !

Il se redresse dans le canapé comme si une aiguille venait de lui piquer le cul.

— Mais t'es con ou quoi, Lucas ? Je plaisantais ! Tu as raté l'ironie de mon ton ?

— Totalement.

— Ne fais pas ça. Ça va juste mal finir.

Je hausse les épaules.

— J'ai besoin de ce pognon pour tenir la promesse que j'ai faite à Pika. Elle, elle aura juste à demander à ses parents de se porter garants pour obtenir son prêt. Je récupère l'argent, elle a son prêt et tout le monde est content. Je ne vois pas ce qui pourrait mal tourner.

Noah semble désespéré.

— C'est son argent, Lucas.

— Mais rien ne l'empêche de me le donner volontairement. Je ne volerai rien.

— Elle a beau être une garce hautaine - selon ce que tu m'as dit -, cela ne justifie en rien de la manipuler pour obtenir ses gains.

— Bien au contraire : la fin justifie les moyens.

OCÉANE

Tout va bien se passer. Garde ton calme. Souris. Un peu de sarcasme mais pas trop.

— Ça va ? demande Cat, derrière le volant.

— Oui, oui, je me concentre pour déterrer toutes les pensées positives que j'ai en stock afin de ne pas céder au cynisme.

Sans aucune considération pour ma situation misérable, elle éclate de rire.

— Quand même, je ne m'en remets pas : Mon Canard est Malvernes, le con de banquier. Ton karma est merdique.

Oui, je sais. Elle me répète ça en boucle depuis dimanche dernier, jour de la finale de la course.

La route défile, m'amenant vers l'agence de voyage où je vais revoir mon cauchemar. Je soupire avec la motivation du condamné qu'on emmène à la potence.

— Je suis dégoûtée et en colère, Cat. Ce voyage, on devait le faire toutes les deux et bam, pas possible ! Je me suis entraînée comme une dingue pour gagner et bam, l'autre s'incrute ! J'avais besoin de cet argent pour ma boutique et bam, il s'envole dans la poche du canard ! En même temps que mon projet de boutique puisque je n'ai plus la somme nécessaire pour démarrer ! Ce type est pire qu'une crise d'hémorroïdes !

L'hilarité de Cat redouble. Elle essuie même une larme au bord de son œil.

— Cat. Les amis, c'est fait pour se soutenir, pas pour se payer ta tête.

— Avoue que c'est assez génial comme situation.

Je souris, incapable de me retenir. Ne nous apitoyons pas trop non plus : il y a pire dans la vie que de devoir partager un voyage au Mexique et de l'argent.

— “Génial” n'est pas le mot que j'aurais employé pour décrire la fameuse situation. Il me faut cet argent. J'ai retourné toutes les idées possibles dans tous les sens mais je n'ai pas trouvé de solution. Je ne lâcherai rien mais je commence à douter d'arriver à concrétiser mon projet.

Cat se frotte le menton, signe d'intense réflexion. Ouvre de grands yeux.

— J'ai une idée ! Tu vas adorer ! On est trop bêtes de ne pas y avoir pensé avant alors que c'était évident !

C'est sûr : je vais détester. Cat a les pires idées de la planète. C'est une constante chez elle.

J'ouvre la bouche pour lui faire part de mes doutes mais elle se lance avant moi.

— Tu n'as qu'à séduire le con de banquier !

Mamma mia !

— Au Mexique, tu te mets en mode sirène, continue-t-elle. Tu agites devant lui tes fesses et tes nichons couverts d'un mini-bikini. Tu fais amitié en lui laissant miroiter qu'il pourra enlever ton bikini et explorer ta grotte et tu récupères tes cinq mille. Tu peux même le laisser explorer ta grotte pour de vrai pour dépoussiérer le tout. Là, ça serait carrément une pierre, deux coups.

Voilà voilà... Par où commencer ? Chaque mot de cette dernière tirade était... Non, je n'arrive pas à trouver les termes.

— Alors, elle est pas géniale, cette idée ?

Je hausse les sourcils si hauts qu'ils se confondent avec mes cheveux. Je me retiens de rire pour ne pas l'encourager dans son délire.

— J'aurais plutôt dit... farfelue. Mais je pensais “pourrie” en fait.

Elle m'adresse une moue de déception. C'est qu'elle y croyait en plus ! Je vis peut-être au pays des licornes mais elle, elle vit dans un pays très chelou où je ne voudrais pas aller me balader.

— Alors... Cat... Primo : si j'agite mes fesses et mes seins, j'agite aussi mon bourrelet ventral et ma cellulite et là, on tombe en mode sirène-baleine échouée. Deuxio : rien que de penser que je devrais séduire le con de banquier, j'ai envie de vomir. Tercio : depuis quand je séduis des gens pour obtenir de l'argent ? Jamais de la vie ! Quatrio... Ça existe ce mot ? Bon,

on s'en fiche : ma grotte se porte très bien et n'a pas besoin de touristes. Cinquio : il y a quand même Hugo dans le décor.

Elle balaie ma tirade d'un geste de la main, comme si elle chassait une mouche.

— Des excuses, tout ça. Tu n'es pas non plus obligée de sauter sur Hugo tout de suite. Tu apprends à le connaître, tu séduis le con de banquier en même temps. Tu récupères les cinq mille et à ton retour, tu te remets sur le dossier Hugo.

— Ben voyons...

Je ne n'arrive vraiment pas à comprendre comment elle a pu conclure que cette idée était géniale. Vraiment, ça me dépasse.

— Bon, d'accord, c'était un plan foireux. Mais n'empêche, penses-y : ça ne te ferait pas de mal d'attirer un explorateur. Il doit y avoir des toiles d'araignées là-dedans. Ça fait quand même trois ans que c'est fini avec *Prince Charmant* et depuis, c'est le désert. Tu voulais un connard pour ne pas en tomber amoureuse ? L'univers a entendu ton appel !

Je grimace au bilan de ma vie sentimentale. Le sobriquet de *Prince Charmant* est totalement ironique : en façade, il avait effectivement tout du prince charmant mais derrière le mur, Calvin était une belle ordure. Je croyais vivre un conte de fées et j'ai mangé une claque monumentale.

Du pouce, je caresse mon tatouage d'arc-en-ciel en évacuant les pensées négatives que la mention de Charmant a déterrées.

— Peut-être que sous son air d'homme des glaces se cache un amant torride. Du genre de celui qui susurre des mots cochons à l'oreille pendant l'acte. Ou qui...

— Stop, Cat ! C'est non.

Elle soupire en me traitant de rabat-joie.

— N'empêche, pour la grotte, tu devrais y penser.

Comment ne pas rire ? Impossible.

Dans le fond, elle a raison : ma grotte n'en peut plus et frétille de manque. Je rêve d'un explorateur talentueux qui la trouverait merveilleuse. J'ai tenté deux ou trois fois le coup d'un soir mais le bilan orgasmique a été nul.

Cat arrête la voiture devant l'agence de voyage et je descends avec soulagement en lui souhaitant de se faire vomir dessus par au moins deux résidents.

Lorsque je pénètre dans le local, Malvernes est déjà là, assis dans la salle d'attente. Dès qu'il m'avise, il regarde ostensiblement sa montre et me jette un regard sévère.

Oh ça va, juste cinq minutes de retard.

Je retire mon manteau et son regard descend sur mon tee-shirt. Il fronce les sourcils devant le chat tenant une tasse sous lequel est écrit *Coffee. Because murder is wrong*¹. Voilà, les bases sont posées.

Malvernes porte la même tenue que lors de notre première rencontre : costume et chemise noirs. Une dégainée de croque-mort très classe, assortie à l'aura de froideur qu'il dégage. Ses traits anguleux accentuent l'air sévère qui semble avoir élu domicile sur son visage fin. Ses joues sont rasées au millimètre, à l'encontre de la mode actuelle qui met le poil facial sur le devant de la scène, ses cheveux parfaitement coiffés, donnant envie d'y passer la main pour les ébouriffer.

J'affiche un immense sourire et prends place à côté de lui.

— Salut mon lapin, lance-t-il avec sarcasme, un rictus déformant le coin de ses lèvres fines.

— Salut mon canard.

C'est clair, ces sobriquets sont le symbole de notre animosité.

Quelques instants plus tard, une femme nous demande de la suivre. Malvernes déplie son grand corps longiligne dont je peine à emboîter le pas.

Nous nous installons et Nathalie (selon l'écriteau) commence à tapoter sur son clavier.

— Félicitations pour votre voyage ! lance-t-elle joyeusement.

Nous marmonnons un "merci" peu enthousiaste. Elle ne remarque rien et demande nos passeports.

— L'hôtel est un cinq étoiles, en chambre double.

Je m'étrangle.

— On ne peut pas avoir une chambre séparée ?

Le visage de Nathalie se décompose.

— Euh... Malheureusement, le forfait que vous avez gagné ne vous donne droit qu'à une seule chambre.

Et le con de banquier de ricaner.

— Alors, deux lits séparés ?

Les yeux de l'agente glissent de mon canard à moi. Ça turbine à fond dans son cerveau.

— On n'est pas ensemble, expliquons-nous en chœur.

— On est juste obligés de se supporter pendant ces dix jours, ajoute-t-il. Mon coude est pris soudain d'une envie brutale de rencontrer ses côtes.

Derrière son bureau, Nathalie se reprend et nous offre un sourire factice dans lequel se lit : “encore des tarés”.

— Je vais spécifier votre demande mais ce n'est pas garanti que vous puissiez obtenir des lits séparés : tout dépendra de l'occupation de l'hôtel. Maintenant, nous allons procéder aux réservations des vols. Je vais commencer par vous : Océane Opheim.

Après quelques minutes de tapotement de clavier, elle me rend mon passeport et ouvre celui du banquier.

— À votre tour, Lucas Varennes, déchiffre-t-elle.

Hein ? Quoi ? Mais c'est quoi ce bin's ?

Les théories farfelues défilent à la vitesse de la lumière. Une seule retient mon attention : le mec à côté de moi est un espion aux multiples identités. Par contre, aucune explication ne me vient concernant le fait qu'il a élu domicile à Pinson-Les-Flots, qui doit être moyennement attractif côté site stratégique et renseignements confidentiels.

Je me tourne vers l'homme à côté de moi censé s'appeler André Malvernes. Je bugge pendant que lui, il vit sa vie en continuant avec l'agente comme si de rien n'était.

Je me racle la gorge pour attirer leur attention.

— Excusez-moi... Je peux vous emprunter le passeport une seconde ?

Nathalie jette un coup d'œil au banquier, qui hoche la tête, et me tend le carnet. Mes yeux naviguent de la photo vers son visage. Aucun doute : le document indique bien Lucas Varennes.

— Un problème, mon lapin ? demande-t-il avec un immense sourire.

Sa fossette est trop craquante. Hein ? Depuis quand il a une fossette, lui ? Je ne l'avais pas remarquée avant.

Probablement parce que c'est son premier vrai sourire. À mon détriment, bien sûr. Sinon, ce ne serait pas drôle.

J'affiche un air détendu en réponse à sa tronche satisfaite.

— Aucun, mon canard.

Je rends le passeport à notre agente, qui a sensiblement accéléré sa vitesse de frappe pour se débarrasser de nous au plus vite.

À la sélection de siège, ça se corse : aucun de nous ne veut lâcher le hublot. Un rictus crispé a remplacé le sourire de Nathalie, qui doit être parti en vacances sur une île déserte, épuisé. Finalement, elle tranche et met

l'espion sur le hublot à l'aller et moi au retour. Dans la foulée, elle nous expédie vite fait et nous raccompagne dehors, non sans lâcher un soupir de soulagement.

— On va prendre un café en face ? proposé-je à mon ennemi.

Non, parce que là, il y a deux ou trois trucs à éclaircir, tout de même.

— Pas le temps.

J'accroche la manche de sa veste et le tire dans un coin tranquille. Il affiche le même air satisfait que Tripode lorsqu'il fait tomber volontairement un objet devant moi.

Garde le masque. Ne laisse rien paraître.

J'enfonce les mains dans les poches de mon jean et m'appuie contre le mur, l'air détaché. Intérieurement, je bouillonne.

— Alors comme ça, tu possèdes de multiples identités... CIA ? FBI ? KGB ? Renseignements français dont personne ne connaît l'acronyme, peut-être ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, mon lapin. Tiens, tu vois, j'ai décidé de faire un effort et de te tutoyer aussi.

— Et je dois t'appeler comment ?

— Lucas Varennes, dit-il en haussant les épaules, comme si c'était évident.

— Et André Malvernes dans tout ça ? Je sais qu'il existe vraiment puisque c'est le banquier de mes parents mais je ne comprends pas pourquoi tu t'es fait passer pour lui. Vraiment, c'est un mystère.

Il prend un air faussement surpris.

— Ah ça ? Il m'a demandé de te recevoir à sa place parce qu'il devait rejoindre sa maîtresse.

— Ah. Tout s'explique alors.

Mon sourire s'agrandit à la hauteur de mon envie de lui coller un coup de pied dans le tibia. Autant dire qu'il doit atteindre mes oreilles. Le sourire, pas le tibia. Bref, je me comprends.

— Donc tu étais quoi ? Le stagiaire ?

Il lève un doigt d'un air désinvolte.

— Pas tout à fait. Je suis analyste financier, au siège régional. Disons qu'on m'a envoyé donner un coup de main en agence... Mais si ça peut te rassurer, je suis le meilleur avec les chiffres et voir Malvernes n'aurait rien changé au fait que tu n'avais pas assez de garanties pour obtenir ce prêt.

C'est Malvernes qui m'a demandé de le couvrir donc je ne pouvais rien dire. C'était un peu mon boss quand même.

Je. Vais. Péter. Un. Plomb.

J'ai envie de lui hurler que suivre les ordres n'excuse en rien le fait de ne pas avoir joué franc jeu.

Je penche la tête, sans quitter ma façade de nonchalance alors que mes yeux lancent des éclairs. Le canard rôti va figurer au menu du trottoir à ce compte.

Pensées positives, Océane. Tu vas passer dix jours avec lui. Dans la même foutue chambre.

Je ferais mieux d'apaiser les tensions si je ne veux pas que ce séjour se transforme en effusions de sang.

Au prix d'un effort surhumain, je tends la main en signe de paix, qu'il saisit. Ses longs doigts fins recouvrent les miens. Il semble un peu surpris.

— Enchantée de te rencontrer, Lucas. Moi, c'est Océane, ça n'a pas changé. Allez, on se voit à l'aéroport.

Je me détourne, satisfaite de ma sortie tout en classe. Malgré mon envie de le trucider, j'ai conservé le masque en place. C'est dingue, quand même... Pendant des années, j'ai pratiqué le sourire et l'humour pour ne jamais rien dévoiler au reste du monde (merci la famille) mais lui, il arrive à me faire perdre mon sang-froid en moins de temps qu'il n'en faut à Flash Gordon pour courir un cent mètres.

Va falloir renforcer les murs.

Un coup d'œil à ma montre indique qu'il me reste trente minutes avant mon rencard avec Hugo. Je vais marcher un peu pour décanter.

Devant le café, le sentiment de culpabilité que je traîne depuis une semaine prend encore de l'ampleur. Ma petite voix intérieure n'arrête pas de me souffler que je vais aller à un rencard avec un homme génial, qui veut apprendre à me connaître, pendant que je me tire sur un autre hémisphère avec un mec que je connais à peine et dont je viens de découvrir la véritable identité.

Mais comment ai-je pu me fourrer dans une telle situation ?

LUCAS

Elle est encore à la bourre.

Quinze minutes que je poireaute comme un con derrière les barrières de la file d'attente, pendant que la planète entière défile derrière moi pour s'enregistrer. Le manque de ponctualité est un défaut qui me hérisse. Je prends tout retard comme un affront personnel. Comme si je n'étais pas assez important dans la vie des gens pour qu'ils se donnent la peine d'être à l'heure.

En prime, Noah m'a plongé dans une humeur massacrant sur le trajet de l'aéroport. Hier soir, Pika et lui sont venus manger chez moi. J'en ai profité pour annoncer à mon frère que je partais en voyage au Mexique.

— Tu viens de gagner au loto ou quoi ? a-t-il demandé.

— Non. J'ai gagné ce voyage grâce à mon entreprise : ils ont décidé de récompenser les dix employés les plus performants et je suis du lot. C'est un nouveau truc de reconnaissance qu'ils testent cette année.

— Et tu ne pouvais amener personne ?

J'ai ébouriffé ses cheveux avec tendresse. Il a râlé.

— Non. Et tant mieux ! Sinon j'aurais dû choisir entre Noah et toi, ai-je plaisanté.

— Amaya est enceinte. J'étais le choix évident !

Mon ami et lui se sont chamaillés pour déterminer lequel des deux aurait été la meilleure option pendant que je bouclais mes bagages.

Et ce matin, dans la voiture, j'ai eu droit à un sermon.

— Tu ne devrais pas mentir à ton frère, a reproché Noah.

J'ai soupiré, me sentant coupable. Je déteste cacher des choses à Pika.

— Je ne pouvais pas lui en parler. J’ai pesé le pour et le contre et ma décision était réfléchie. Par contre, je lui dirai plus tard.

— Pourquoi pas maintenant ?

J’ai passé la main dans mes cheveux, agacé.

— Parce que je suis coincé, Noah. Je ne peux pas dire à Pika que je voulais honorer ma promesse alors que j’en suis incapable : je n’ai pas la somme nécessaire. Il en aurait conclu que j’avais besoin d’argent et que les finances vont mal. Il aurait voulu m’aider alors que ça, c’est mon rôle de grand frère. Et comme c’est une pipelette, en moins de temps qu’un pet se dissout dans le vent, mon père, ma mère, son nouveau mari et le beau-fils auraient été au courant. Mon père aurait ensuite refusé l’aide que je lui apporte alors qu’il en a besoin. Et pour couronner le tout, j’ai travaillé dans l’agence bancaire qui a octroyé le prix au moment où ça s’est passé et si quelqu’un fait le lien, on peut me retirer mes gains parce que je suis vraiment borderline sur ce coup-là. Moins de gens sont au courant, mieux c’est.

Noah a freiné brusquement au feu rouge et s’est tourné vers moi.

— Je comprends ton raisonnement mais je ne cautionne pas. Je crois que la vérité est toujours préférable. Et je reste sur le fait que tu ne devrais pas tenter de récupérer cet argent en manipulant cette fille. Tu devrais lui expliquer pourquoi tu le veux.

J’ai imaginé la conversation et j’ai ricané.

— Elle ne comprendrait pas. Et ce sont mes affaires, Noah.

— Très bien, fais comme tu veux.

Il fulminait.

Soudain, une silhouette au loin attire mon attention, chassant les pensées que je ruminais en boucle. Océane se hâte de traverser le hall et arrive à ma hauteur, essoufflée.

— Désolée, désolée ! Il y avait des bouchons partout et des gens super lents sur la route. L’enfer !

— On a quasiment fait la même route et pourtant, je suis à l’heure, rétorqué-je froidement.

Elle m’offre un sourire sarcastique.

— L’avion est parti ?

— Euh... non.

— Alors, tout va bien. Allez, mon canard, arrête de râler, il faut qu’on aille s’enregistrer.

Et la voilà s'engouffrant dans la file d'attente tandis que je la suis comme un toutou. Nous déposons les bagages et arrivons à la sécurité. Je la laisse nous guider tout en observant attentivement le comportement des autres passagers. Elle semble totalement à son aise alors que je suis perdu. Elle sort un sac avec des liquides et enlève son sweat à capuche.

J'hallucine.

Son tee-shirt est orné d'une licorne obèse dotée d'ailes minuscules, bien trop petites pour son gabarit. *I believe I can fly*¹ est écrit juste au-dessous de l'animal optimiste.

— C'est un de mes préférés, déclare-t-elle.

Je lève les yeux au ciel, ce qui la fait rire.

La sonnerie du portique de sécurité retentit et une femme se fait fouiller. Mon stress commence à monter, même si je sais que je n'ai jamais manipulé d'explosif.

Océane se tourne vers moi et avise mon jean noir.

— N'oublie pas d'enlever ta ceinture.

Merde.

Je la balance dans un des bacs.

Nous récupérons nos affaires sans encombre et filons à notre porte d'embarquement. Elle navigue dans la foule et les couloirs comme si elle vivait ici, tandis que je m'imprègne de l'ambiance qui règne dans l'aéroport. C'est la première fois que je prends l'avion et j'oscille entre fascination et angoisse.

— Je déteste les aéroports, soupire-t-elle en s'asseyant. Il faut toujours attendre une éternité pour tout : enregistrer les bagages, embarquer, récupérer ses valises.

Un comble quand même pour une femme qui est maîtresse dans l'art de faire poireauter les autres.

— Arrête de râler, mon lapin. On va au Mexique...

Retour à l'envoyeur.

Ses lèvres s'étirent en un sourire en coin.

— Bien joué, mon canard.

Notre relation semble moins tendue. Je devrais engager la conversation pour commencer à mieux la cerner mais rien ne vient. Alors je reste comme un con, planté là, cogitant pour trouver quelque chose à dire. Vraiment, les humains, ce n'est pas mon truc.

Elle tire une liseuse de son sac à dos et me regarde avec des points d'interrogation dans les yeux.

— Tu attends quelque chose ?

— Non. Je pense que je vais aller faire un tour.

Bonne idée. Me dégourdir les jambes avant de me payer dix heures d'avion ne pourra pas faire de mal.

Lorsque je reviens, une foule s'est massée devant le comptoir d'embarquement tandis qu'Océane semble plongée dans sa lecture.

Je m'assois sur le siège à côté.

— On devrait...

Un index autoritaire apparaît devant moi.

— Pas maintenant, mon canard. Ils vont conclure.

— Qui va conclure ?

Elle quitte enfin sa liseuse pour me fusiller du regard.

— Jen et Aaron² !

C'est marrant mais ses goûts littéraires ne m'étonnent pas du tout.

— Harlequin ?

— Pfff... La romance ne se résume pas à Harlequin, canard ignare.

— Donc tu es une romantique...

— Ce n'est pas parce que je lis de la romance que je suis romantique et cul-cul. J'aime qu'on m'offre des fleurs ou du chocolat - avec priorité sur le chocolat quand même -, mais les grandes déclarations publiques enflammées, non.

L'hôtesse appelle la zone deux et la foule se meut en nouvelle vague vers le comptoir. Océane range sa liseuse et observe la masse.

— On ne devrait pas y aller aussi ? demandé-je.

Pendant un instant, elle me fixe puis un rictus sarcastique s'étire sur ses lèvres.

— Tu n'as jamais pris l'avion, n'est-ce pas ?

Comment a-t-elle deviné ?

— Non.

Avouer que je n'ai jamais voyagé me donne l'impression qu'elle prend l'ascendant sur moi.

Elle désigne le troupeau et chuchote :

— Alors, là, ils sont en train d'embarquer les familles et les business. Et tous les petits vieux qui se massent devant le comptoir comme des zombies vers de la chair fraîche, ils n'ont rien à faire là. Certains vont tenter de

passer et se faire refouler. Puis à un moment donné, l'hôtesse va lancer un message du genre : "si votre zone n'est pas appelée, dégagez le passage." Un grand classique.

Sa prédiction se réalise dans la minute suivante.

Notre tour arrive et nous voilà installés dans nos sièges. Pendant que l'appareil roule, j'écoute en détail les consignes de sécurité et les mémorise, des fois qu'un crash serait à l'ordre du jour. Océane, elle, est de nouveau plongée dans son bouquin. Elle doit connaître la procédure d'urgence par cœur. Me voyant m'agiter sur mon siège comme si j'avais des vers aux fesses, elle se tourne vers moi.

— Tu es tout pâle, mon canard. Si tu dois vomir, il y a un sac spécialement conçu pour ça dans le filet. Mais si tu pouvais éviter, ça m'arrangerait : je suis une vomisseuse sympathique.

Je vais donc éviter de dégobiller mon petit-déj.

L'avion prend de la vitesse, mes intestins jouent à Twister.

— Ferme les yeux, mon canard, et imagine que tu es sur un manège à sensations, dans un parc d'attraction.

J'acquiesce et suis son conseil.

Ça marche !

Soudain, mon estomac descend dans mes rotules et revient à sa place un instant plus tard. On a décollé.

— Tu peux ouvrir les yeux et profiter du paysage, lance ma compère.

Après le repas, arrosé d'un verre de vin, je plonge dans le sommeil, bercé par les vibrations de l'avion.

Une voix me réveille en sursaut.

— Ici, votre commandant de bord. Nous allons traverser une zone de turbulences. Veuillez attacher votre ceinture et redresser votre siège.

Derrière le hublot, des éclairs zèbrent le ciel voilé de nuages menaçants.

— C'est beau, murmure Océane.

Elle est dingue ou quoi ? C'est flippant, oui !

L'appareil fait un soubresaut, quelques cris effrayés résonnent.

Le personnel de bord défile à toute vitesse pour vérifier ceintures et tablettes, ajoutant à l'angoisse générale.

La main d'Océane se pose sur la mienne dans un geste rassurant.

— Je te propose un jeu, dit-elle d'une voix guillerette.

— Maintenant ?

— Je ne vois pas de meilleur moment ! rétorque-t-elle en observant mes jointures blanchies à force de serrer l'accoudoir comme si ma vie en dépendait. Je te pose plein de questions en rafale et tu y réponds du tac au tac. On va passer dix jours ensemble alors en plus, ça nous permettra d'en savoir un peu plus sur l'autre.

— Quel genre de questions ?

— Pas des trucs hyper personnels, ne t'en fais pas mon canard.

— Alors tu y réponds aussi.

Elle acquiesce.

— On y va : thé ou café ?

— Café.

— Les deux pour moi. Et aussi du chocolat chaud en hiver. Frères et sœurs ?

— Un petit frère et un beau-frère.

— Une sœur de dix ans mon aînée. Ton plat préféré ?

— Tournedos Rossini, pommes de terre sautées et cèpes.

Elle siffle à ma réponse.

— Monsieur a des goûts de luxe. Hachis parmentier pour moi. L'aliment que tu détestes le plus ?

— Les pâtes.

Sans hésiter.

Elle ouvre de grands yeux.

— Mais qui déteste les pâtes ? Ça ne peut même pas exister, quelqu'un qui n'aime pas les pâtes ! Mon canard, tu es trop bizarre !

J'en ai surtout trop mangé pendant trop longtemps.

Un nouveau soubresaut agite l'appareil et mes intestins avec. Elle serre ma main plus fort, son sourire rassurant toujours sur les lèvres.

— On continue : ville ou campagne ?

— Ville.

— Pareil pour moi. Célibataire ou en couple ?

— Célibataire. Je n'aurais pas partagé ma chambre avec une autre femme si j'avais été en couple. J'ai des limites. Je croyais qu'on avait dit pas de questions personnelles ?

— Ce n'est pas vraiment personnel, décrète-t-elle. Célibataire aussi. Chien ou chat ?

— Ni l'un ni l'autre mais je choisirais un chat probablement. Au moins, il fait sa vie tout seul sans besoin d'être materné. Et toi ?

— Chat. Avec Catalina, ma meilleure amie et coloc, nous avons récupéré un chat à trois pattes qu'on a appelé Tripode. Il l'adore mais il me déteste. Je suis certaine qu'il est l'antéchrist en personne. Dès que Cat a le dos tourné, il me mord et se jette dans mes jambes pour me faire tomber.

Tiens, qu'est-ce que je disais sur les chats errants ?

Elle tapote sa lèvre du doigt.

— Peut-être qu'il préfère Cat parce que ce diminutif veut dire chat. Hum... Non, je ne crois pas.

— Il est peut-être juste maléfique, proposé-je.

— Oui, ça doit être ça. Avec quelle personnalité décédée choisirais-tu de dîner ?

Un nom me vient immédiatement en tête, accompagné de souvenirs douloureux. Je renvoie ces pensées dans leur boîte et réponds :

— Si elle est morte, je ne peux pas dîner avec.

— Pfff. Quel manque d'imagination ! Allez, réponds !

Je réfléchis un instant.

— Olivier Levasseur.

— Jamais entendu parler. C'est qui ?

— Un pirate. Il a caché son trésor avant de se faire arrêter. Juste avant la pendaison, il a jeté la carte indiquant l'emplacement de son butin dans la foule. Sauf qu'elle était cryptée. À ce jour, personne n'a réussi à la décoder.

— Fascinant. Tu voudrais la décoder ?

— Non, je veux son trésor. Si je dîne avec, il pourrait m'en révéler l'emplacement. Et toi ?

Elle m'envoie un regard circonspect. Eh oui, je suis un homme terre à terre obsédé par l'argent.

— Il y a un an, j'aurais répondu Ghandi ou Mère Thérèse parce que les personnes aussi ancrées dans leur spiritualité me fascinent. Mais aujourd'hui, je dirais Clémence, ma tante. Je donnerais tout pour dîner une dernière fois avec elle.

Si tu savais comme je te comprends... Pierre me manque...

Une ombre furtive passe sur son visage mais elle se reprend si vite que je crois avoir rêvé.

— Comment déclencherai-tu l'apocalypse ?

— Celle-ci demande réflexion.

— Tu n'as pas de plan de conquête du monde préétabli ? ironise-t-elle.

— Si. Pour conquérir le monde, pas le détruire. Bah, allons-y pour le virus : on a vu que ça a bien foutu le bordel. Et toi, tu ferais comment ?

— *Mesdames et Messieurs, ici votre commandant de bord. Nous sommes sortis de la zone turbulence.*

Les signaux lumineux s'éteignent. Pris dans notre jeu et rassuré par son calme, je n'ai presque pas fait attention aux soubresauts de l'avion.

— Enfin ! souffle Océane. J'étais à court de questions.

— Tu n'as pas répondu à la dernière.

Elle réfléchit un instant.

— Je couperais l'approvisionnement mondial en papier toilette. Lors de la pandémie, c'est la première chose sur laquelle les gens se sont jetés. Naïvement, j'aurais pensé qu'ils auraient commencé par la farine, les pâtes et le riz. Mais non, c'est le PQ qui a gagné. Et si je voulais conquérir le monde, je créerais une banque mondiale du PQ pour obtenir le monopole et je le revendrais à prix d'or.

Impossible de m'empêcher de sourire devant une idée aussi pourrie.

— C'est l'idée la plus naze que j'ai jamais entendue, soupiré-je, faussement dépité.

Nous nous regardons un instant et nous éclatons de rire.

Tiens, c'est une première... Depuis quand elle m'amuse au lieu de m'énerver ?

— Au moins, ça t'a fait penser à autre chose, mon canard, rétorque-t-elle en baissant son siège. Je vais essayer de dormir un peu avant l'atterrissage.

Elle ferme les yeux.

— Océane ?

— Hmmm ?

— Merci.

Elle ouvre les paupières et me fixe. Puis, lentement, avec la délicatesse d'une fleur qui s'ouvre, un sourire lumineux s'épanouit sur son visage et, pour la première fois, atteint ses yeux.

— De rien, *Lucas*.

OCÉANE

Le lobby de l'hôtel, carrelé de marbre, s'ouvre sur une terrasse extérieure, derrière laquelle on aperçoit l'océan. Le vent chargé d'embruns balaie les mèches s'échappant de mon chignon qui ne ressemble plus à rien après dix heures de vol. Habitant à quelques centaines de mètres de la plage, je suis habituée aux odeurs de bord de mer. Pourtant, ici, tout est différent : l'air est plus lourd, plus chaud, chargé de fragrances tropicales. Les clients déambulent en short et maillot de bain, leur tenue tranchant avec le décor classieux, le lustre digne de demeures luxueuses et les immenses canapés parsemant le hall.

Lorsque notre tour au comptoir arrive, je me tourne vers mon coloc des dix prochains jours.

— Tu parles espagnol ?

Il secoue la tête.

— Je m'en occupe alors.

La réceptionniste nous remet nos clés, un plan du complexe et m'indique les principaux lieux d'intérêt.

— Tu peux lui demander le code du Wi-Fi s'il te plaît ?

Je lui tends le plan, avec le mot de passe inscrit dessus.

— Internet n'est disponible que dans le lobby et encore, à faible vitesse d'après ce qu'elle m'a dit. Si jamais tu veux mieux, il faut acheter des crédits.

Un rictus agacé déforme ses lèvres.

— Allons poser nos affaires, alors.

Je le suis à travers les couloirs de l'hôtel.

— Deux lits, déclare-t-il dès la porte ouverte.

Pfiou ! Quel soulagement !

La baie vitrée donne sur la partie jardin, aux allées bordées de hauts buissons d'hibiscus rouges.

Lorsque je me détourne du paysage, il a pris d'assaut le lit près de la fenêtre pour le revendiquer.

— Quelle galanterie, mon canard, raillé-je.

— Fallait pas bailler aux corneilles devant la fenêtre, mon lapin.

— On tire à pile ou face ? Parce que je me connais : je serais capable d'aller me coucher à neuf heures tous les soirs, juste pour avoir ce lit.

C'est faux mais il ne le saura jamais.

— Tu es vraiment casse-couilles, ronchonne-t-il. Allons-y pour le pile ou face. C'est moi qui lance.

La pièce s'envole dans les airs et atterrit sur sa main. Lorsqu'il relève l'autre pour dévoiler le résultat, il lâche un "merde" sonore tandis que je crie victoire.

— On fait cinq jours chacun ? propose-t-il dans une tentative désespérée.

— Hors de question que je dorme dans tes miasmes et tes peaux mortes. Ce lit est à moi, j'ai gagné.

— Tu fais chier.

Je sors les affaires de ma valise et installe la trousse de toilette dans la salle de bains.

— Tu veux faire quoi ? demandé-je.

— Moi, je vais manger un morceau. Toi, tu fais ce que tu veux.

Voilà, voilà... Moi qui pensais que nous avions conclu un cessez-le-feu suite au quiz-turbulences, je me suis royalement fourré le doigt dans l'œil jusqu'à la rotule.

Je hausse les épaules.

— Je vais à la plage, si jamais tu veux me rejoindre.

Il sort de la chambre. J'enfile mon deux-pièces et me regarde dans le miroir. Je rentre le ventre, positionne le maillot pour qu'il m'avantage le plus possible.

Verra-t-il mes défauts ? Euh... Pourquoi je me pose cette question ? Je m'en fiche de Lucas Varennes et de ce qu'il pense ! N'empêche, je me demande à quoi il ressemble en maillot. Si j'étais venue avec Cat, je ne me serais jamais posé ce genre de question et on serait déjà à la plage en train de siroter un cocktail en détaillant les mâles du coin.

Je me couvre d'un paréo, attrape ma serviette et mon sac.

Une heure plus tard, la haute silhouette de Lucas apparaît au loin, me laissant tout loisir de le détailler derrière mes lunettes de soleil et ma liseuse. Pas une once de gras ne couvre son corps mince. Sous la peau, ses abdos se dessinent de manière floue. Une toison clairsemée couvre ses pectoraux.

Juste la bonne dose de poils.

— Salut mon canard.

Il étend sa serviette sur le transat d'à côté et y pose son téléphone.

— Putain ! Il n'y a pas un seul transat disponible à la piscine. Et truc vraiment bizarre : il y a plus de serviettes sur les chaises longues que de gens dans l'eau.

— Ah bon ? Tu as compté ?

— Oui, répond-il le plus sérieusement du monde, sans noter mon ton sarcastique.

Pourquoi ne suis-je pas étonnée ?

— Ça tombe bien, tu as une piscine géante devant toi.

Au regard qu'il me coule, il a noté le sarcasme cette fois.

Il s'approche de l'eau.

J'hésite. Vraiment, j'hésite.

La perspective de l'entendre gémir de douleur la nuit me convainc de le héler. Il revient.

— Quoi ?

Du menton, je désigne son corps, dont la peau ferait pâlir d'envie les femmes du dix-huitième siècle par sa blancheur. Cet homme devait être enfermé dans une cage en sous-sol pendant les vingt-cinq dernières années sans occasion de voir le soleil.

Mais qui a eu l'idée folle de le libérer ?

— Tu devrais mettre de la crème. Le soleil tape fort ici.

— Oh, c'est trop mignon. Tu prends soin de moi, mon lapin ?

Je lève les yeux au ciel, geste inutile étant donné mes lunettes de soleil.

— Nan. Pas envie de t'entendre pleurnicher la nuit parce que tu es en train de cuire.

— Ah, j'ai eu un instant de panique : j'ai cru que tu t'attachais à moi.

— Même pas en rêve. Tiens.

Il ricane, prend le tube pour s'en tartiner et plonge dans l'eau tandis que je reprends l'histoire de Jen et Aaron. Il revient, se sèche, s'allonge. Remue

d'un côté, de l'autre, se redresse. Pénible.

Enfin, il s'étend sur le flanc, tête dans la main et me fixe. Je pose ma liseuse en soupirant.

— Quoi ?

— C'est bien, ce que tu lis ?

Oh oh.

Attends, je rêve. Il engage la conversation ? Un truc cloche. Mon cerveau turbine quand soudain...

— Tu t'ennuies ! Tu n'as pas amené de livre ?

— Je ne lis que des magazines d'économie et de sport sur mon téléphone mais là, sans internet, je suis coincé.

J'éclate de rire. Il grimace.

— Alors, soudain, tu t'es dit que je pouvais présenter de l'intérêt pour te divertir ? me moqué-je.

Haussement de son épaule libre.

— C'est à peu près ça. Et puis, il faut qu'on discute d'un ou deux trucs.

C'est ce qu'on appelle une main tendue dans un gant hérissé de clous.

Hum... Dois-je saisir sa perche d'épines (sans jeu de mots graveleux, hein) ou l'envoyer promener ?

— Je suis... attends, je ne trouve pas le mot. Flattée ?

Je range ma liseuse et imite sa position d'Adonis mangeant du raisin sur un transat. Son regard dévie vers mes seins, appréciateur.

Merde !

Avec la gravité, les petits farceurs menacent de se libérer du tissu. Changement de tactique : en tailleur, couverte par un paréo.

— De quoi tu voulais parler, mon canard ? demandé-je avec innocence, genre ni vu ni connu, non non, mes nichons n'ont pas failli se faire la malle.

— D'organisation.

Euh...

— Quoi ?

— Je suis passé me changer dans la chambre et c'est le bordel. J'aime les choses bien rangées.

Maniaque versus bordélique ! Qui va gagner ?

— D'accoooooord. Je vais mieux ranger et toi, tu vas essayer d'être moins maniaque. Ça te va ?

Ahahaha, comme si j'avais l'intention de le faire ! Qu'il se débrouille avec ses manies.

Il acquiesce, satisfait de sa fausse victoire.

— Chacun fait sa vie, continue-t-il. Noah m’a dit qu’à Cancún, ça regorge d’étudiantes américaines en chaleur et je compte bien en profiter. Je mettrai la pancarte “ne pas déranger” sur la porte pour te prévenir, bien sûr. Mais ne t’en fais pas, mon lapin, on va quand même passer du temps ensemble. En plus, ça évitera qu’elles ne deviennent trop collantes.

Ma mâchoire tombe à terre. Je suis sur le cul. Comment arrive-t-il à se montrer encore plus détestable que... que... Bon, bref.

Alors... Par où commencer ? Déjà, par garder mon calme et étaler un immense sourire sur mon visage.

— Qui est Noah ?

— Mon meilleur pote.

— Ah. Eh bien, je suis désolée de t’annoncer que Noah s’est planté : le Spring Break¹, c’est terminé depuis la semaine dernière. Regarde autour de toi. Tu vois quoi ?

Il examine les touristes, se redresse, tourne la tête de tous les côtés.

— Putain, mais elles sont où les étudiantes ? Il n’y a que des vieux !

J’éclate d’un rire démoniaque devant son air contrarié.

— Eh oui ! Quel dommage, n’est-ce pas ? Et puis, qui te dit que tu aurais conclu ? Vu comme tu es odieux, tu crois vraiment qu’elles te seraient toutes tombées dans les bras ou quoi ?

Et là, il m’offre un sourire éblouissant, qui creuse une fossette sur sa joue gauche.

Oh non ! Pas la fossette trop sexy ! Mayday mayday, c’est un piège !

— Je sais me montrer charmant lorsque nécessaire.

Donc pas avec moi. Mon ego s’en trouve froissé. Non pas que je l’apprécie et que je souffre de non-réciprocité, mais disons que je ne suis pas vraiment habituée à ce que les gens ne m’aiment pas. D’habitude, je suis la rêveuse un peu excentrique, la bonne copine que tout le monde aime bien, celle qui sourit tout le temps, bien que peu s’aperçoive que mes sourires cachent mes émotions.

— Et donc, tu t’es dit qu’on allait passer du temps ensemble pour te servir d’alibi...

— Oui, enfin, ça tombe à l’eau maintenant.

— Alors là, je suis...

— Flattée ? propose-t-il.

Je secoue la tête et range une mèche de cheveux derrière mes oreilles.

— Scotchée plutôt. Tu te rends compte que c'est limite insultant ?

Il réfléchit un instant. Le con de banquier n'avait pas réalisé qu'il était totalement à côté de la plaque ! Il sort de quelle planète ce mec ? Probablement d'une où il vivait seul, car il est vraiment pourri en interactions sociales.

— On ne va pas se mentir : tous les deux, on ne peut pas s'encadrer, c'est un fait. Et on est coincés ici ensemble. Enfin, il y a pire comme situation... Mais bon, on va bien devoir arriver à se supporter.

Voilà, creuse encore un peu plus profond, mon canard.

J'ouvre la bouche pour protester sur... sur quoi au juste ?

— Arrête, mon lapin, on sait tous les deux que je dis vrai.

Tête penchée, je l'observe avec sérieux. C'est le moment de poser la question qui me brûle les lèvres depuis un moment.

— Pourquoi tu me détestes, Lucas ?

Son regard se fait grave. Machinalement, son pouce caresse la paume de sa main.

— Parce que je connais les gens comme toi, Océane.

— Comme moi ?

— Les riches. Ceux dont l'argent leur octroie le pouvoir de dévaster la vie des autres comme on écrase une mouche. Qui te prennent de haut parce que tu n'appartiens pas à leur monde de merde et que tu n'es rien pour eux. Ceux pour qui, tout tombe tout cuit dans la bouche pendant que les autres se battent chaque jour.

J'hallucine !

Alors là, c'est le truc le plus débile que j'ai entendu depuis une éternité. Il n'est pas sérieux, quand même. Il ne peut pas y croire...

Soudain, j'éclate de rire, incapable de me retenir. Comme il se renfrogne et me jette un regard meurtrier, je me rends compte que j'ai fait une bourde.

— Mais c'est complètement stupide comme raisonnement ! Tu as bien vu l'état de mon compte bancaire, non ? Et puis, c'est comme dire que tous les gens riches sont méchants, ça n'a pas de sens !

— L'expérience, mon lapin. On n'a rien en commun, de toute façon.

— Tu te permets de me juger alors que tu ne me connais même pas !

— *Mes parents sont parmi vos plus gros clients et ils connaissent bien le directeur de cette agence.* Cette pitoyable tentative d'intimidation te dit quelque chose ?

Oh merde !

J'avais totalement oublié ce moment où j'ai légèrement tenté de faire pression.

— Non ! protesté-je mains levées en signe de paix. D'accord, j'avoue que j'ai tenté de mettre la pression en énonçant simplement un fait et en me disant que ça allait peut-être jouer en ma faveur, c'est tout ! Et puis, tu as été odieux alors j'ai riposté. Je ne voulais pas menacer ton poste, ou quoi que ce soit dans ce goût-là, je te le promets ! Je suis vraiment désolée, Lucas.

Il me fixe, méfiant.

— C'est vrai ?

— Je te le jure sur la tête de Clémence.

— Je te crois, dit-il en haussant les épaules.

Pfiou...

— Comme tu l'as dit, on n'a rien en commun, on ne peut pas s'encadrer mais on est coincés ensemble. Peut-être qu'on devrait...

Mon cerveau turbine à la recherche du mot juste.

— Être amis ? complète-t-il, l'air ahuri.

— Euh... Non, on n'est pas à Lourdes, non plus. Je pensais plutôt à un pacte de non-agression.

Il s'allonge, bras derrière la nuque.

— Tu me rassures, mon lapin. Un instant, j'ai cru que tu te faisais des films.

Voilà, c'est décidé : ce soir, je l'étrangle dans son sommeil.

Il tend le bras, poing serré, sauf le petit doigt levé.

— Je suis censée faire quoi, là ?

— Crocheter le petit doigt pour sceller le pacte, dit-il comme si c'était évident.

Je m'exécute.

— Tu es vraiment un type bizarre.

LUCAS

— Mais qu'est-ce que tu fiches ?

— Ah, tu es réveillée.

Enfin, c'est un bien grand mot. Elle s'est hissée de quelques centimètres pour mieux voir, une paupière fermée et l'autre à moitié ouverte, les cheveux en bataille. Son air de biche innocente ressemble plutôt à un air de biche sous LSD.

— Il est quelle heure ? marmonne-t-elle.

— Six heures. Je vais courir.

La bretelle de son débardeur tombe sur son épaule laissant apparaître la naissance de sa poitrine dont j'ai eu un bel aperçu hier. Elle la replace et replonge sous le drap en soupirant.

— Tu sais que tu es vraiment un grand malade ? On est en vacances, Lucas.

— Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, tout ça tout ça. Il va falloir t'habituer : je cours tous les matins.

— Je te déteste.

— Attention : tu es en train de violer le pacte de non-agression...

— Je n'aurais jamais dû conclure un pacte sans connaître toutes les conditions. Ma naïveté me perdra, grommelle-t-elle.

Je finis de lacer mes chaussures, attrape une serviette et deux grosses pinces en forme de flamant rose qu'elle a amenées dans ses bagages.

— En signe de bonne volonté, je vais même faire un détour pour nous réserver des transats à la piscine.

— On peut pas. Y'a un panneau qui l'interdit.

— Ouais. Eh bien, les vieux s'en foutent royalement. Tout à l'heure, je suis allé me balader, vu que j'étais réveillé à cause du décalage horaire, et il y avait déjà plein de chaises longues réservées avec des serviettes. Les viocs se lèvent aux aurores pour se prendre une place. Ça explique mon constat d'hier.

— Les fourbes.

— Bon, j'y vais. Je repasse te prendre dans une heure pour le petit-déj ? À moins que tu veuilles venir courir avec moi...

— Ça va pas la tête ? Je déteste le sport ! J'aime juste le yoga.

— Le yoga n'est pas du sport.

— Je transpire au yoga, donc c'est du sport, affirme-t-elle.

— Non, c'est plutôt comme transpirer au soleil à quarante degrés en étant immobile.

Un coussin vole dans ma direction, me ratant d'un mètre. J'ai envie de rire, me retiens.

— Grrr ! Va courir et laisse-moi dormir !

— Tes désirs sont des ordres.

Après un passage par la piscine, je file vers la plage. À cette heure-ci, aucun touriste. Seuls les employés s'activent à ramasser les algues rejetées par l'océan et à replacer les transats.

Je m'étire un peu, marche de plus en plus vite dans le sable, puis agrandis mes foulées. Courir a toujours stimulé mon cerveau. Un problème au boulot ? Je trouve la solution pendant mon footing. Besoin d'une idée géniale ? Elle apparaît comme par magie pendant ma séance matinale.

Aujourd'hui, Océane occupe toutes mes pensées. Je ne l'aime pas et pourtant, nos joutes verbales me stimulent et même, parfois, m'amuse. Une part de moi me susurre que nous n'avons rien en commun, que nous ne venons pas du même monde et que le sien est peuplé de pourritures dont elle en fait partie, chose que je ne dois pas perdre de vue pour atteindre mon objectif. Tandis que l'autre part murmure de lui laisser une chance, qu'elle n'est peut-être pas comme tous ces gens que j'ai côtoyés qui ont fini par me planter un couteau dans le dos, ou comme ceux qui ont provoqué la mort de Pierre et la chute de mon père.

Mains sur les genoux, je reprends mon souffle. Mes pensées tourbillonnantes, ma colère et mon indécision ont sécrété tant d'adrénaline que j'ai trop forcé sur le rythme.

Avec la grâce d'un sac de pommes de terre, je me laisse tomber dans le sable, face à l'océan. Je ne peux pas apprécier Océane, même si je la trouve pas mal, un point c'est tout. Il me faut sa part pour tenir la promesse faite à Pika et ma carrière est en plein essor ; je n'ai pas le temps de m'encombrer d'une romantique qui lit des histoires d'amour et qui doit croire au prince charmant. Que je ne suis pas, de toute façon.

Mon souffle repris, je rejoins mon problème au petit-déjeuner. Sous ses yeux ahuris, je dévore une quantité gargantuesque de nourriture.

— Mais où tu mets tout ça ? demande-t-elle, ahurie. Tu dois avoir un ténia...

Je hausse les épaules et continue à m'empiffrer.

Elle a terminé depuis longtemps lorsque j'ingurgite la dernière bouchée de mon omelette.

— Je vais donner quelques nouvelles à Cat et lire mes mails dans le lobby. Tu repasses par la chambre ? (J'acquiesce.) Tu pourras descendre ma serviette et le sac de plage s'il te plaît ?

Je monte, me change et la rejoins sur l'un des canapés, assez loin pour que chacun conserve son intimité avec son téléphone.

Pendant que je passe en revue les actualités financières, je l'entends rire et, du coin de l'œil, la vois taper frénétiquement sur son clavier. La discussion avec Cat doit être édifiante.

Est-ce qu'elle parle de moi ? Est-ce que je pourrais arrêter d'avoir les pensées d'une pompom girl de 15 ans ?

Je réponds au message de Noah qui me demande comment ça se passe.

Lucas : [Moins énervante que ce que je pensais. Tout roule.]

— On y va, mon lapin ?

Elle range son téléphone et se lève.

— Je nous ai pris une place à l'ombre, l'informé-je en arrivant à la piscine.

Main en casquette, elle scrute les transats, dont les seuls disponibles se situent en plein soleil.

— Euh... on est où ?

Je fulmine. À notre place, se trouve un couple de vieux bikers sur le retour. Lui, arbore une barbe et des tatouages partout, un bandana sur la tête ; elle, ressemble à un shar-peï ayant passé trop de temps à se faire bronzer, étant donné la couleur improbable de sa peau, entre le brun et l'orangé, tranchant avec le platine artificiel de ses cheveux.

— On était censés être là, réponds-je en désignant le duo.

Je m'approche à grandes enjambées, Océane sur les talons. Le biker lève à peine le nez de son magazine de moto.

— Tu as besoin de quelque chose ? demande le vieux.

— Ouais, de ma place.

Mémère se penche et me tend la serviette avec les pinces flamants roses.

— Ah, c'était à vous ?

Je lui arrache nos affaires des mains.

— Oui, et nous avions réservé.

Le biker bedonnant tend le doigt vers la pancarte d'interdiction, sans quitter des yeux son magazine.

— Y'avait personne dessus, alors on l'a pris.

— Vous vous foutez de ma gueule ? On était là, vous dégagez.

Le vieux pose lentement sa revue, déplie sa carcasse d'un air aussi menaçant qu'un parrain de mafia sur le point d'expliquer à son poulain que c'était une mauvaise idée de le voler. Manque de bol, allongé, il n'a pas bien calculé ma taille et le voilà à lever le menton pour rencontrer mon regard. De suite, ça tue l'effet Corleone.

Soudain, un bras me saisit pour m'obliger à me retourner.

— Allez, viens, on s'en fiche, on va en prendre d'autres.

Non. Personne ne me marche sur les pieds.

Elle a dû entendre ma pensée car elle murmure :

— S'il te plaît, Lucas.

Je sonde son regard anxieux et abdique.

Avant que je ne change d'avis, sa main se glisse dans la mienne et m'entraîne vers la plage. Ce simple contact, pourtant si intime, me fait bizarre. Depuis quand n'ai-je pas tenu la main d'une femme ?

Depuis Marie-Edwige.

— Viens, mon canard. On va écouter le bruit des vagues et calmer toutes ces mauvaises ondes que tu dégages. Si tu veux, je te prête mon bracelet d'améthyste, ça apaise.

— C'est pas un foutu bracelet qui va me calmer, maugréé-je. Si ça ne te dérange pas de te faire marcher dessus, ce n'est pas mon cas.

Elle s'arrête brusquement et lâche ma main. Un grand sourire s'étale sur son visage.

— Et réagir avec impulsivité est idiot. En pesant le pour et le contre, j'ai simplement estimé qu'un transat ne valait pas la peine de s'attirer des

ennuis. Je veux simplement profiter de mes vacances, sans me prendre la tête. M'engager dans des hostilités avec un couple de vieux bikers ne fait pas partie de mes plans de profitage.

— Ce mot n'existe pas.

— Je viens de l'inventer, répond-elle en haussant les épaules.

Nous nous installons sous une pagode et nous tartinons de crème solaire sans desserrer les dents. Je fonce nager pour me défouler pendant qu'elle s'installe pour lire.

— Ça va mieux ? demande-t-elle alors que je m'étends.

— Ouais, un peu mais je suis encore furax.

— Moi aussi, ça me gave que des gens se comportent comme ça mais au fond, ce n'est pas grave.

— C'est une question de principe.

— Je comprends. Tiens, tant qu'à parler des sujets qui fâchent, regarde ça.

Elle brandit son téléphone sous mes yeux. La photo qui occupe l'écran représente une belle jeune femme tenant un chat noir et montrant un chèque de cinq mille euros.

— On a reçu notre argent apparemment.

— Regarde de plus près, ordonne-t-elle. Il n'y a pas un truc qui te paraît bizarre ?

Je prends l'appareil pour étudier la photo en détail.

— Cat est vraiment jolie ? Le chat te foudroie du regard ? Tu as raison, il semble vraiment te détester.

Sans faire exprès, je reviens en arrière et tombe dans son WhatsApp, en plein sur une conversation avec Cat.

— Cat : Comment ça se passe avec le con de banquier ? Océane : Il s'appelle Lucas ou mon canard. Impossible de continuer à l'appeler con de banquier, il est devenu humain. Enfin, pas trop. Toujours imbuvable. On a conclu une trêve. Cat : Waouh ! À cette vitesse, vous allez bientôt copuler comme des Bonobos¹ en période de chaleurs ! Océane : Ah ah ah. Smiley qui vomit.

Une main vive attrape le téléphone. Pas de sourire de façade, ses émotions transparaissent sur son visage : bouche crispée, narines frémissantes, elle est furieuse.

— Merci, mon lapin, pour le con de banquier. Et si ça peut te rassurer, j'ai à peu près le même sentiment à l'idée de coucher avec toi.

Nos regards se verrouillent un instant, le mensonge planant entre nous. J'ai vu comment elle me matait derrière ses lunettes. Elle a vu comme je matais ses seins. Un sourire goguenard fleurit sur ses lèvres.

— Nous voilà au moins d'accord sur quelque chose. Pour en revenir à la photo, regarde l'émetteur du chèque.

Merde !

Mentalement, je prends une grande inspiration et affiche mon air le plus innocent. Celui de l'agneau qui vient de naître, du bébé découvrant le monde, du benêt qui ne comprend pas du tout où elle veut en venir.

— Tu serais nul en théâtre, mon canard. Ton petit air angélique, je n'y crois pas une seconde. C'est la banque pour laquelle tu travailles qui finançait le prix de la course. Et ça m'étonnerait beaucoup que les employés aient pu s'y inscrire tout en sachant cela : éthiquement parlant, ça craint. En prime, depuis que je te côtoie, je suis convaincue que tu n'es pas du genre à participer à ce genre de course, tu dois même mépriser le concept... Donc, tu connaissais l'existence du prix avant la course.

Remerde !

Sous mon crâne, mon cerveau pédale à toute vitesse pour trouver une justification adéquate. Quand, soudain...

J'éclate d'un rire machiavélique.

— Attends un peu... Toi non plus, tu n'es pas du genre à participer à ce genre de conneries. Ce sont des épreuves sportives et justement, tu détestes le sport. Alors pourquoi aller se flageller dans une course pareille ?

Nos regards s'engagent dans un duel. Au premier qui cèdera. Elle sait que je sais. Et je sais qu'elle sait.

— On peut se faire disqualifier et perdre nos gains, assène-t-elle dans un soupir vaincu.

— Donc, on garde le secret. De mon côté, seul Noah est au courant. Et toi ?

— Cat. Tu n'as rien dit à ton frère ?

— Non. Par contre, je n'aime pas lui mentir et je finirai par lui dire à un moment ou un autre.

Elle tend son petit doigt.

— Si on en parle à quelqu'un, on n'a pas le droit de révéler l'identité de l'autre. Et bien entendu, on évite de le crier sur tous les toits. Le moins de monde informé, le moins de risque.

Je crochète mon doigt au sien.

— Marché conclu. Nous voilà partenaires de crime.

OceanofPDF.com

OCÉANE

Avec acharnement, j'écrase les feuilles de menthe de mon virgin mojito comme si les torturer pouvait faire jaillir une idée géniale. Assise sur la terrasse adjacente au lobby, la brise tropicale joue dans mes cheveux, anime les feuilles des palmiers en vagues ondulantes, les rendant presque vivantes. En fond sonore, le reflux de l'océan et les cris des mouettes n'arrivent pas à apaiser mes pensées.

Il faut que je règle ce problème.

Depuis quelques jours, la cohabitation avec Lucas est moins compliquée, bien qu'on se chamaille toujours comme des chiffonniers dès qu'on passe plus de cinq minutes ensemble. D'agaçant, c'est devenu drôle... Il est doté de répartie, est vif d'esprit et physiquement, il se défend bien avec sa maudite fossette. Je pense que je lui fais aussi un certain effet, si j'en crois les regards furtifs vers mes seins, qu'il fixe régulièrement.

Seule ombre au tableau : les bikers. Ils ont recommencé leur petit manège et mon coloc de vacances est sur le point de péter un plomb. Personnellement, je m'en fiche comme de l'an quarante mais le connaissant un peu mieux, je comprends sa réaction disproportionnée. Tout son discours sonne comme si la vie était une immense arène dans laquelle il faut livrer sans cesse combat pour sortir vainqueur. Et les deux vieux en représentent un dans lequel je lui interdis de s'engager.

Je soupire devant le carnage dans mon verre et pose mon arme, le bâtonnet de plastique, sur la table.

— Je peux prendre votre chaise ?

J'acquiesce et la dame s'empresse de la récupérer pour s'installer avec son groupe d'amies.

Cat me manque...

Une mamie de 70 ans vient de prendre la seule autre chaise de ma table pour aller s'éclater avec ses copines.

Non, non, je ne me sens pas du tout looseuse, pour changer.

Lucas et moi avons réussi à trouver un équilibre. Nous ne sommes pas tout le temps fourrés ensemble, laissant l'autre respirer. Mais, lorsqu'il est absent, je me sens toujours un peu comme une pauvre fille déambulant seule parmi les couples ou les clans de retraités en vacances. Parfois, j'ai même droit à des regards de compassion. La loose, je vous dis.

Mes pensées dévient vers l'homme avec qui je partage ma chambre, et que j'ai bien des difficultés à cerner. Sa maniaquerie et sa façon de penser indiquent qu'il est un dingue du contrôle. Pourtant, son impulsivité et le fait qu'il ne cache rien de ses émotions contrebalancent totalement ces deux aspects de sa personnalité.

Je ricane seule.

On est vraiment les exacts opposés.

J'étudie tout, soupèse, cache mes émotions, tout en étant naïve. Souvent, je me demande ce qui l'a rendu comme ça et découvre que j'ai envie d'en apprendre plus sur lui. Idée que je rejette aussitôt bien au fond de ma poubelle mentale. Et puis, on n'a pas ce genre de conversation, lui et moi.

Toujours est-il que cette histoire de bikers tourne à l'obsession. Ma Furie est à deux doigts d'aller se mettre en planque pour leur sauter dessus à la nuit tombée et les étrangler. Il a même déjà repéré quelques buissons d'hibiscus derrière lesquels planquer les corps. Et les deux autres d'ajouter de l'huile sur le feu en nous faisant des petits coucous quand on les croise. La première fois, j'ai éclaté de rire, sous le regard noir de Lucas. Genre : "si tu n'es pas dans mon camp, toi aussi tu meurs." Ce mec aurait fait un mafieux parfait avec sa mine sombre, sa silhouette dégingandée et son charisme bourru. Ou tueur à gages. Son manque total d'empathie et de foi en l'humanité sont parfaits pour ce job. Ou...

Une jeune employée de l'hôtel me tire de mes plans de carrière pour Lucas en me tendant une feuille de papier. Je la remercie et lis le tract.

La voilà, la solution !

Détour par la piscine avant de rejoindre mon canard à la plage. Allongé sur son transat, il se tape une petite sieste, bouche pincée et sourcils froncés.

Même quand il dort, il a l'air contrarié.

Comment je le réveille, moi ? Ma première idée est de lui crier dans les oreilles mais par réflexe, il pourrait abîmer mon nez avec son coude. En douceur ? Ahaha. Certainement pas. Il me faut quelque chose de dérangeant, pour me venger de tous les matins où monsieur remue dans la chambre avant d'aller courir.

— Tu vas rester plantée là longtemps à me mater ?

Amère déception. Fracassage du plan de réveil. Prise la main dans le sac.

Moi, reluquer ? Môme non...

— J'ai trouvé une solution pour les bikers, annoncé-je fièrement.

La nouvelle doit valoir son pesant de cacahuètes car il se redresse, attentif. Je lui tends le papier, qu'il parcourt rapidement.

— Qu'est-ce que les vieux cons ont à voir avec un tournoi de fléchettes ?

Seins en avant, menton levé, la fierté gagne tout mon corps. Il n'est pas prêt pour un être aussi génial que moi.

— Si on les bat, ils nous fichent la paix.

— On serait arrivés au même résultat avec le meurtre, lance-t-il, sérieux.

Parfois, cet homme me fait vraiment flipper.

— La prison mexicaine ne me tente pas des masses. N'importe quelle prison tout court, d'ailleurs. Tu m'as dit que tu jouais souvent avec Noah dans la salle de boxe. Et je me défends bien aussi.

— Donc tu les as défiés ?

— Exact !

— Putain, impossible de reculer, maintenant. Je suis incapable de résister au challenge.

Bon à savoir.

Il se lève, décidé.

— Je vais m'entraîner. Et tu devrais aussi. Je déteste perdre.

— Ouais ouais. Vas-y, je te rejoins.

Ou pas.



Le soir, gonflés à bloc, nous nous rendons au lobby où plusieurs cibles ont été installées sur des murs de liège amovibles. Le brouhaha des conversations résonne dans le grand espace où les clients de l'hôtel se réunissent. Pour l'occasion, j'ai sorti mon tee-shirt *Be a flamingo in a flock of pigeons*¹, celui qui proclame qu'on va les démonter ! Lucas, lui, arbore une tenue noire, comme d'habitude. Tous ses vêtements sont de cette couleur. Déprimant.

Il parcourt la feuille des équipes.

— C'est laquelle, la nôtre ? Et la leur ?

Je les pointe du doigt. Il passe la main sur son visage, dépit.

— Dis-moi que les Hell's Devils c'est nous et qu'ils sont les Licornes Sanguinaires...

Je lui offre mon plus beau sourire angélique et secoue la tête.

— Tu es une calamité, mon lapin.

— Au début, j'avais pensé à Licornes Flamboyantes mais cela ne reflétait pas vraiment notre duo. Le côté "Licornes" pour moi, le côté "Sanguinaires" pour toi. L'équilibre parfait ! Et puis, les noms de prédateurs genre tigre, panthère ou jaguar, ça manquait d'originalité.

Une moue de doute se peint sur ses traits.

— Toujours mieux que les Licornes Sanguinaires, marmonne-t-il dans sa barbe.

Façon de parler car il est toujours rasé de prêt.

— Alors, les licornes ? Prêtes à manger une raclette ?

Nous nous retournons pour faire face à nos persécuteurs. La femme porte une robe d'un blanc virginal qui fait ressortir le côté carotte de son bronzage tandis que lui, arbore un tee-shirt noir et un short avec une chaîne, le tout rehaussé de son éternel bandana.

Lucas affiche un air sauvage et envoie des éclairs avec ses yeux. Je souris.

— On va vous démonter les faux Hell's Angels, crâné-je. On va vous mettre une telle honte qu'à chaque fois que vous verrez une cible, vous vous mettrez à pleurer en repensant à ce moment.

C'est moi qui ai dit ça ? D'habitude, je me serai contentée d'un "on verra bien" très neutre mais là, je déclare carrément la guerre ! Avoir la certitude de ne jamais les revoir après notre séjour me donne des ailes. Ou donne des ailes à mon cerveau qui les a utilisées pour s'envoler très loin.

Ou... L'influence de Lucas commence à se faire sentir. C'est tout à fait le genre de truc qu'il aurait pu dire. J'avoue : c'est libérateur.

D'ailleurs, mon équipier me darde un regard ahuri.

Le biker éclate de rire et me tend la main.

— Je m'appelle Garrett et voici Betty.

— Océane et Lucas.

À contrecœur, ce dernier les salue.

Avant le concours, j'ai expliqué le défi à l'organisateur, qui s'est arrangé pour que nous puissions affronter nos problèmes dès le premier tour.

— Mesdames et Messieurs, le tournoi de fléchettes du Gran Bahia va commencer. Je rappelle que le prix est un repas de langoustines, qui vous sera servi demain soir. Rappel des règles : nous jouerons au 501 double out, en une seule manche. Chaque équipe part avec un capital de 501 points. Chaque joueur ne peut tirer que 2 fléchettes et laisse ensuite la place à son partenaire. Le premier qui atteint 0, a gagné. Attention : lors de la dernière volée, vous devez obligatoirement terminer par un double. Si vous dépassez le 0, vous recommencez la volée depuis le début, après que votre adversaire a joué. Prenez une pièce et tirez à pile ou face.

Le peso nous désigne vainqueurs.

— Viens par ici, ordonne Lucas.

Nous nous éloignons de quelques pas.

— Je vais m'occuper de la stratégie et des calculs, souffle-t-il. Au début, tu vises les plus gros points. Au fur et à mesure, je te dirai quoi faire, ok ?

— Et si je veux proposer autre chose ou que je ne suis pas d'accord ?

Un rictus agacé prend place sur ses lèvres.

— Je suis analyste financier et le meilleur dans mon domaine. Les chiffres, les calculs, c'est ma passion. Je ne vois pas comment tu pourrais penser à une meilleure stratégie.

Un instant, je l'étudie, partagée entre l'envie de lui planter par mégarde ma première fléchette dans l'œil et la voix de la raison qui me susurre qu'il n'a pas tort.

— J'admire ta modestie, mon canard. Par contre, il va falloir y aller mollo sur le côté insultant. Sous-entendre que je suis moins intelligente que toi ne me met pas dans les meilleures dispositions, vois-tu...

Une expression de franche surprise se peint sur son visage. Quand je disais que cet homme avait vécu seul sur une planète inconnue sans interactions sociales, je ne plaisantais pas.

Il balaie ma remarque de la main.

— Ce n’était pas mon intention. Pour être honnête, sur ce terrain, je reste le meilleur de nous deux. C’est un fait.

La fléchette. Avec un petit tour de poignet, je peux arriver à un tir courbé, comme Angelina Jolie dans *Wanted*, et l’envoyer directement dans son œil. Risqué, mais jouable.

— Youhou les Licornes ? On aimerait commencer avant demain matin !

— On arrive ! répond Lucas. Deux secondes !

Soudain, ses mains attrapent les miennes comme par réflexe. Le contact de nos peaux l’une contre l’autre m’électrise. Plus de Hell’s Devils, plus de tournoi. Ne restent plus que les licornes aux yeux ahuris.

— Il faut qu’on les batte, mon lapin. On va y arriver.

Ah, c’était son pep talk.

Je me positionne derrière la ligne et ouvre le bal.

Lorsque le tour de Garrett et Betty arrive, on voit tout de suite que nous n’avons pas à faire à des amateurs. Plus nous avançons, plus la partie devient serrée. Nous sommes au coude à coude.

Betty arrose copieusement son homme de “Allez, bébé !” qui font lever les yeux au ciel de mon équipier. Pour me venger de l’insulte à mon intelligence, j’imite ma concurrente et encourage mon canard comme une groupie en délire en l’appelant par son petit nom, ce qui me vaut systématiquement un regard noir auquel j’oppose un air innocent.

De temps en temps, il me prend à parti pour me prodiguer ordres et conseils. N’empêche que je dois reconnaître que sa stratégie est excellente, prenant même en compte le fait que statistiquement, je plante 50% de fois plus à droite de la cible qu’à gauche, ce que je n’avais jamais remarqué.

— Dernière volée, les Diablotins, annonce mon partenaire en se léchant les babines.

Il me fait penser à Tripode. Sûr qu’ils doivent avoir un ancêtre commun.

Ma première fléchette atteint son objectif, la seconde, non. Je me tourne vers Lucas d’un air désolé qu’il ignore, concentré sur la cible. Son cerveau turbine. Avec un peu d’imagination, je peux voir au-dessus de sa tête les chiffres danser en équations compliquées, comme dans Sherlock Holmes (la version avec Benedict machin au nom imprononçable).

Il s'avance lentement, lève son bras et lance.

Merde ! Il faut qu'il fasse un double 3. C'est chaud.

Parce que le petit coquin est situé dans la toute petite minuscule zone verte du milieu.

— Allez, mon canard ! raille Betty.

Grrr... elle vient de retourner ma vengeance contre nous.

Imperturbable, il répète le geste de son tir. La tension est palpable. Garrett, Betty et moi retenons notre souffle, pas pour les mêmes raisons. Tout se joue sur ce geste : notre avenir à la piscine, celui de nos bikers.

La fléchette s'élance vers la cible. Au ralenti, je la vois s'approcher.

Trop haut, trop haut !

Puis soudain, elle amorce une descente et se fiche en plein dans la zone verte visée.

Incrédule, je regarde Lucas, puis la cible, puis Lucas, admiratif devant son tir.

— On a gagné ?

Il se tourne vers moi, avec un sourire éblouissant digne d'un gamin le matin de Noël. Retour de la fossette, qui ne semble apparaître par magie que dans ses vrais instants de joie.

— Oui, mon lapin, on a gagné.

Sans réfléchir, je me jette sur lui. Il me réceptionne juste à temps et me rend mon immense câlin de licorne surexcitée, un peu raide. Son parfum boisé envahit mes narines, odeur qui flotte partout autour de lui et même dans la chambre lorsqu'il est absent. Nous restons plantés là, comme deux emmanchés. Je lève la tête pour découvrir une expression grave sur ses traits. Nos visages n'ont jamais été aussi proches, uniquement séparés de quelques centimètres. Nos regards se verrouillent. Exit le brouhaha du lobby, les Diablotins et tout le reste. Je tombe tête la première dans la noirceur de ses yeux qui me détaillent. Il prend une inspiration profonde, ses pupilles légèrement dilatées étincellent de...

Désir ? Surprise ?

Il se passe un truc. Mon cœur s'emballe. De peur, de surprise, d'anticipation, je ne sais pas. Et je ne veux pas savoir. Lucas et moi, c'est tout simplement la pire idée au monde.

Je recule d'un pas, l'air revient dans mes poumons, mon palpitant se calme un peu.

— On se fait une petite danse de la joie ? proposé-je pour dissiper le malaise.

— On ne va pas pousser non plus.

— Rabat-joie.

— Bravo ! nous interrompt Garrett.

Beaux joueurs, nous nous serrons la main. Garrett pousse même jusqu'à une tape sur l'épaule de Lucas, en mode paternaliste, le félicitant pour son dernier tir.

Notre animateur annonce notre victoire.

— Et maintenant, les Licornes Sanguinaires vont affronter les Québec en Folie !

LUCAS

— La victoire revient aux Tigres qui remportent le repas langoustines ! Applaudissez nos vainqueurs ! Et félicitations à nos demi-finalistes : les Licornes Sanguinaires !

— Tu vois, on aurait dû prendre un nom de prédateur, chuchoté-je à Océane.

— Licornes Sanguinaires, c'est hyper prédateur. Ça implique que sous ses airs tout mignons dont personne ne se méfie, elle déchire impitoyablement la gorge de ses adversaires à coups de crocs avant de les embrocher avec sa corne.

C'est officiel : cette fille a un grain dans les rouages de son cerveau.

Malgré ma frustration, je retiens le rire qui monte et qui pourrait lui donner raison quant au choix de notre nom d'équipe.

— Le spectacle de ce soir commence dans dix minutes. Rendez-vous au théâtre ! annonce notre animateur.

La foule qui occupait le lobby se disperse. De parfaits inconnus nous félicitent pour notre prestation. Je grommelle quelques *mercis* avec autant d'enthousiasme qu'un prisonnier sibérien.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon canard ? Tu as l'air tout contrarié.

— Je déteste perdre.

Elle éclate de rire.

— Alors, toi, tu es incroyable ! On a gagné ! Pas la langoustine, certes, mais on a eu notre revanche sur les bikers boomers. On devrait fêter ça, pas tirer la tronche !

— Fêter notre défaite ?

— Si tu veux. Moi, je célèbre notre victoire pendant que toi, tu noies ton chagrin, le tout autour de plusieurs mojitos. L'alcool fonctionne dans les deux cas.

Sans attendre ma réponse, elle détale vers le bar et revient avec une carafe de mojito et deux verres de plastique.

— Suis-moi, mon canard.

Nous descendons sur la plage, déserte à cette heure tardive, et nous nous installons sur deux transats. La demi-lune éclaire l'océan de son faisceau blanchâtre.

Une vraie scène romantique.

Océane me tend un verre et lève le sien.

— À notre victoire ! lance-t-elle.

— On a perdu.

— Mets de côté ton esprit de compétition deux minutes et profite. Elle est pas belle, la vie ? On est sur une plage, un mojito à la main, le vent souffle dans les branches des cocotiers, la lune se reflète sur l'océan.

Je finis par entrechoquer mon verre contre le sien en souriant dans l'obscurité. Sa faculté à ne voir que le positif m'étonne toujours. Parfois, j'aimerais vivre dans son monde de licornes et de paillettes. Ce doit être reposant.

Nous prenons une gorgée de nos verres. Je laisse l'alcool brûler mon œsophage, rafraîchi aussitôt par la menthe.

— Ouh la la, il est corsé celui-ci ! Je vais être cuite en moins de deux !

Aucun doute, le rhum est bien présent. Nos têtes tournées vers l'océan, nous contemplons le paysage, dans un silence confortable.

— Merci, Océane.

Elle se fige, tourne lentement sa tête vers moi, en une parfaite imitation de l'Exorciste, si ce n'est sa bouche béante comme celle d'une carpe.

— Aïe !

Elle vient de me pincer.

— Je vérifiais, c'est tout, se justifie-t-elle. Tu viens de me remercier spontanément alors, j'ai cru que je m'étais endormie et que je rêvais.

— C'est ton bras que tu aurais dû pincer, pas le mien.

Haussement d'épaules tout en terminant son verre.

— Je ne suis pas fan de l'automutilation.

Elle jette un coup d'œil réprobateur à mon mojito que je termine cul sec pour qu'elle remplisse nos verres.

- Et pourquoi tu me remercies au juste ?
- Pour avoir réglé le problème des bikers boomers.
- Elle sourit.
- Avoue que je suis géniale.
- Je n’irais pas jusque-là quand même.
- Allez...
- Non.
- Même si je fais la tête du Chat Potté ?
- Non plus.

Au sourire involontaire qui s’affiche sur ses lèvres, je dirais qu’elle est un peu éméchée. De mon côté, je sens aussi que l’alcool commence à faire effet.

- Ta stratégie était excellente.
- Je ne suis pas analyste financier pour rien. Je t’avais dit que j’étais le meilleur dans mon domaine.
- Sans oublier le plus modeste, rétorque-t-elle en enfilant la moitié de son verre.

Impossible de contenir mon hilarité. Et j’en suis le premier surpris.

Un silence apaisant plane quelques instants, uniquement troublé par le ressac des vagues.

- Ça fait quoi un analyste financier ?
- Je gère des fonds, place l’argent de mes clients, ce genre de choses. On parle de gros clients, souvent des entreprises.

Elle grimace. Mon métier ne semble pas la passionner.

— Et comment tu en es venu à faire ça ? Parce que, quand tu demandes à des enfants ce qu’ils veulent faire quand ils seront grands, y’en a jamais aucun qui répond “Je veux être analyste financier !”.

— Non, moi, mon rêve, c’était d’être riche. C’est toujours mon objectif.

Perplexe, elle se gratte la tête en buvant une autre lampée de mojito pendant que je termine mon deuxième verre.

— Attends... Tu détestes les riches mais tu veux être riche ? Je ne comprends rien.

— Personne ne veut être pauvre.

— Pas faux. Mais ça veut dire quoi “être riche” ? Parce que y’a riche comme les sultans du Qatar ou riche comme Brad Pitt ou encore riche comme quelqu’un qui possède une grosse voiture et une grosse maison mais pas de yacht.

Ne plus jamais avoir faim.

Du haut de ses 15 ans, Pika me regarde déballer les courses.

— Encore des pâtes ?

— Ils n’avaient rien d’autre au supermarché.

C’est surtout tout ce que j’ai pu récupérer au Secours Populaire.

Je brandis la boîte de sauce tomate et le steak haché. Le seul steak, celui que je lui laisserai en entier en prétextant ne pas avoir faim alors que mon estomac crie famine.

— Regarde ! Je vais te faire des spaghettis bolognaises dont tu me diras des nouvelles.

Sa moue déçue me brise le cœur mais je ne laisse rien paraître tandis que je range le reste des produits qui devront nous tenir la semaine.

— Papa ne mange pas avec nous ? demande-t-il en jetant un coup d’œil à la forme humanoïde écroulée sur le canapé.

— Non, il est fatigué.

Il est surtout ivre mort.

— Oh oh... On embarque sur des sujets personnels ? plaisanté-je pour chasser mes sombres souvenirs.

Ses bras s’écartent pour englober le paysage.

— L’ambiance s’y prête : la mer, la lune, la brise, les cocotiers, tout ça tout ça. Et puis, tu m’intrigues, Lucas Varennes. Mais n’aie crainte, mon canard, je ne te demanderai pas la taille de ton pénis. Oh merde ! J’ai dit ça à voix haute ?

— Oui, réponds-je en éclatant de rire.

Elle a ce don : celui de me faire oublier que le monde est d’une laideur triste à pleurer.

— La faute du mojito. Quand je bois, mon filtre débloque. Alors ? Riche comment ?

La discussion prend une tournure intime. Je devrais ruer et reculer et pourtant, je me sens à l’aise.

C’est l’occasion de mieux la connaître, soufflent en même temps mon angelot et mon diabolotin, pas pour les mêmes raisons.

Jusqu'à présent, nous sommes toujours restés en terrain neutre. Souvent, je me suis montré odieux avec Océane, ou, au mieux, neutre. Incapable d'aller vers elle, comme ma mission me le commande. Je ne savais pas comment l'aborder, comment ne pas être moi. Et au fur et à mesure de nos joutes, je me rends compte que je l'apprécie. Peut-être est-ce pour cette raison que je veux l'éloigner ? Tout s'emmêle dans mon cerveau.

Et si j'arrêtais de vouloir tout contrôler ? Et si, pour une fois, je baissais la garde et me laissais aller ?

— Je ne sais pas, réponds-je avec sincérité. Déjà, je veux une promotion, diriger mon propre service. Et avoir une grosse maison et une belle voiture. Le reste, on verra. Et toi, tu as toujours rêvé de travailler à l'Office du Tourisme ?

— Plus ou moins. Clémence était prof d'histoire. Elle me racontait tout le temps plein d'anecdotes sur les monuments de Pinson et des alentours. Je voulais faire découvrir la richesse de notre patrimoine aux gens, leur montrer à quel point notre coin de pays est merveilleux.

— Mais ?

Derrière son sourire se cache une certaine désillusion, qui me donne envie de la serrer dans mes bras.

Hein ? D'où ça sort, ça ? Putain de mojito.

— Mon chef se planque en attendant sa retraite. Il refuse toutes mes idées et j'ai l'impression de ne pas servir à grand-chose. Le projet de boutique, je lui ai proposé en premier. Et quand il l'a refusé, je me suis sentie soulagée. C'est là que j'ai compris qu'en fait, c'était mon rêve à moi. Promouvoir l'artisanat local, parler avec des clients de passage. Et prouver au monde que je ne suis pas une looseuse et que je peux réussir à ma manière.

Un air pensif s'installe sur son visage.

— Au monde ?

Elle soupire et se ressert un verre, terminant la carafe. Elle boit une grande gorgée et le repose. Son pouce droit caresse son tatouage de navire, comme pour se donner du courage.

— À ma famille surtout. Ils ont tous une ambition démesurée alors que moi, non. Ma mère et ma sœur ont toujours su qu'elles voulaient devenir pharmaciennes et Constance a brillamment suivi les traces de maman pendant que je continuais à me chercher. Et là, je me suis trouvée. J'ai la conviction que cette boutique est mon avenir et que c'est ce que je dois

faire. Tous les signes de l'univers convergent : le local, la dernière lettre de Clémence et même le refus de mon chef. (Elle marque une pause.) Je ne sais même pas pourquoi je te raconte ça...

— La faute du mojito ? tenté-je pour la tirer de ses pensées moroses.

Elle redresse ses épaules dans une attitude de guerrière, ses lèvres s'étirent, ses yeux toujours rivés sur l'océan. Océane a remis son armure en place.

— En fait, si. Je crois que ça m'embête que tu me détestes à cause de la fortune des miens et que tu penses que je suis comme eux ou comme les gens riches que tu as côtoyés et qui t'ont laissé une mauvaise impression. Parce que derrière tes airs grognons, moi, je t'aime bien. Tu me fais rire malgré toi. Bon, tu m'agaces souvent aussi, hein. Tu me donnes envie de te montrer que la vie n'est pas aussi moche que tu peux le croire.

Dans cette ambiance tranquille, les mots quittent ma bouche avant que je m'en aperçoive :

— Tu n'es pas une looseuse, Océane. Et je ne te déteste pas, soufflé-je.

Je crois même que je t'aime bien.

Elle se tourne vers moi, abasourdie. Ses yeux sondent mon visage à la recherche d'une entourloupe.

— Tu ne me détestes pas, répète-t-elle en chuchotant.

Je secoue la tête.

Nos regards s'accrochent, se verrouillent. Le temps s'arrête, suspendu entre nos deux corps qui ne sont séparés que par une minuscule table entre nos transats.

Mes yeux dévient vers ses lèvres pleines. Les siens se fixent un instant sur les miennes. Mus par une impulsion commune, nos corps se penchent l'un vers l'autre. Nos bouches se rapprochent lentement, laissant à l'autre le temps de se rétracter. Aucun de nous ne recule, grignotant peu à peu chaque centimètre de vide qui nous sépare. Son parfum de fraise m'enveloppe, nos lèvres se frôlent, comme pour faire connaissance. Ma main caresse sa mâchoire pour l'encourager. J'en veux plus. Je veux goûter Océane. Sa bouche appuie un peu plus sur la mienne en réponse à mes pensées. Puis soudain :

— Hic !

Elle recule, main sur la bouche, les yeux écarquillés d'effroi. Un nouveau hoquet la surprend. Un tremblement monte dans ma poitrine et je finis par éclater de rire.

— Je vais te chercher de l'eau, mon lapin.

Sur le chemin du lobby, je tente d'analyser ce qu'il vient de se passer.

De ce qui a failli se passer.

Quelle idée de merde ! La connerie n'était pas loin.

Rien en commun, tu te souviens ? Et tu dois récupérer ses cinq mille.

Ton frère ou Océane ? Parce que tu ne pourras pas obtenir les deux. Voilà, tu y vois clair maintenant ?

Je profite de mon passage devant le barbecue ouvert tard pour récupérer un hamburger et des frites. Lorsque je reviens, ses yeux se posent sur mon assiette avec la voracité du rapace sur le mouton. Sa main se tend vers mes frites ; je saisis son poignet.

— Océane.

Son attention dévie vers moi, un air de franche incompréhension sur son visage.

— Ne touche jamais à ma nourriture sans me demander avant, grogné-je en la relâchant. Jamais.

Elle lève la tête vers les cocotiers.

— Une frite et tout bascule. Une malheureuse frite, marmonne-t-elle comme si elle s'adressait à l'Univers.

Encore ce don. Celui de me faire sourire et oublier ce qui pourrait venir tout gâcher.

— Je suis très triste, tu sais, assène-t-elle avec un air de chaton contrarié. Vraiment très triste. Hé ! Si tu le dis vite, ça fait Tétris ! Toum toumtoumtoum toumtoumtoum toum toum toumtoum toum¹.

Et de fredonner l'air célèbre du jeu vidéo.

— Mon lapin ? l'appelé-je pour la sortir de son délire alcoolisé.

Je tends mon assiette vers elle.

— Si je te donne une ou deux frites, tu arrêtes de chanter ?

OCÉANE

Qui a collé mes paupières ensemble ? Qui a greffé ma langue sur mon palais ? Si je l'attrape, je... Aïeeeeuh ma tête !

Lentement, histoire de ménager mon crâne, je déplace mon corps pour me positionner sur le dos. L'image d'un gobelet tapissé de feuilles de menthe et au goût prononcé de rhum traverse mes pensées. Bonne nouvelle : j'ai encore un cerveau. Mauvaise nouvelle : quelqu'un l'a passé à tabac.

— La faute du mojito ? susurre la voix de Lucas dans ma tête.

Avec difficulté, mes neurones se mobilisent pour retracer le chemin des souvenirs de la veille. Les bikers, l'image d'une plage sous le clair de lune... Et tout me revient d'un coup.

Océane la looseuse, je t'aime bien, le presque baiser, la frite qui tue. Je prends le paquet et le retourne dans tous les sens sans trop savoir qu'en faire. Les deux derniers de la liste me chiffonnent particulièrement.

On a failli s'embrasser !

Dois-je mettre le sujet sur la table ? Faire comme s'il ne s'était rien passé ? Suis-je attirée par Lucas ? Est-ce que je veux vivre une grande histoire d'amour et lui donner plein de bébés ?

Waouh ! On se calme ! C'est n'importe quoi !

Voilà. Mon cerveau est en roue libre et a décidé de régresser à la période adolescente. Je ricane intérieurement rien qu'à l'idée d'aborder cette discussion avec lui. Je le vois déjà me narguer d'un "mon lapin, c'était juste un moment d'égarement, ne t'imagines pas que je t'apprécie". Auquel je répondrais par : "mon canard, c'est toi qui t'es penché vers moi en premier pour m'embrasser, alors arrête de jouer les hommes de glace et assume."

Lucas m'attire, c'est un fait. Quand on mate un mec torse nu aussi souvent que je le fais, c'est qu'on le trouve attirant. Mais de là à fricoter, je ne l'imaginais pas du tout.

Je tue mon dilemme en décidant que je n'en parlerai pas et qu'on verra bien ce qui arrive.

Quant à la frite, ça, c'est mystérieux. Quelque chose se cache là-dessous. Comme son histoire débile de gens riches d'ailleurs. Voilà voilà. La curiosité me harponne, me tance d'en apprendre plus sur lui pour élucider l'énigme du pauvre morceau de patate.

À côté de moi, j'entends Lucas remuer sur le matelas.

Il n'est pas en train de courir ?

— Il est quelle heure ? marmonné-je en m'y reprenant à trois fois.

— Bonjour mon lapin, répond une voix fraîche et parfaitement réveillée. Il est 9h.

Hein ?

J'ouvre les yeux d'un coup pour le trouver adossé à la tête de lit, les cheveux en bataille.

— Pourquoi tu es frais, toi, alors que j'ai l'impression qu'un rouleau compresseur m'est passé dessus ?

— Parce que je tiens mieux l'alcool ?

— Et pourquoi tu es encore là ?

— Parce que c'est aussi ma chambre ?

Air angélique qui ne trompe personne. Il m'énerve ! J'ai failli l'embrasser et...

Hé ho ! Les neurones ! S'il vous plaît, pourrait-on se remettre à fonctionner normalement ? Merci.

— Argh. Je voulais dire : tu n'es pas allé courir ?

— Non. Je me suis réveillé il y a une heure et je voulais te laisser dormir.

Oh trop mignooooon.

Claque mentale.

Là, dans ses mains, il tient ma liseuse. Je me redresse en fronçant les sourcils et la désigne du menton.

— Personne ne touche à ma liseuse. C'est ma frite à moi.

Il lève les mains en signe d'innocence et libère la fossette.

Noooooon pas la fossette. Ahhhh elle est trop craquante.

Nouvelle claque mentale. Hey, la groupie, on va se calmer. C'est dingue comme ce presque baiser a flingué mon cerveau. À moins que ce ne soit l'excès de mojito.

Son regard dévie vers ma poitrine. Je suis le même chemin que ses yeux pour me rendre compte que la bretelle de mon débardeur a glissé et qu'il n'est pas loin d'obtenir un spectacle topless. Je la remets en place.

— Tu dormais, il fallait bien que je m'occupe. Je suis tombé sur un bouquin fascinant. Je pensais que c'était un thriller mais c'est une romance.

— Laquelle ?

— *Obsession*. On est loin du cul-cul.

Un air de triomphe prend place sur mon visage en même temps que claironnent les trompettes de la victoire dans ma tête.

Ouais, la romance, c'est cool !

— Ne me spoile pas, je ne l'ai pas encore lu. Et rends-moi ma liseuse.

— Tiens. Je m'habille et t'attends dans le lobby.

— Je préfère rester dans le lit à comater.

— Et gâcher l'une des dernières journées qu'il nous reste ? Allez, mon lapin, on se bouge. La piscine nous attend !

Et d'appuyer ses propos en bondissant hors du lit et en frappant dans ses mains comme l'animateur d'aquagym que je soupçonne de carburer au Redbull.

Une fois seule, je me rends compte que Lucas s'est comporté comme d'habitude. Donc, soit il a oublié le presque-baiser, soit il a décidé qu'il n'avait pas d'importance. Une partie de moi s'en trouve soulagée quand l'autre est déçue.

Euh... Tu t'attendais à quoi, Océane ? À ce qu'il se blottisse contre toi en t'annonçant qu'il était allé chercher le petit-déj ? Pfff... Il a raison, je vis vraiment dans un monde de licornes.

Au moins, notre réveil donne le ton de la suite : on agit comme d'habitude et on oublie le presque-baiser. Voilà. Un excellent plan.

Un coup de brosse à cheveux et un ravalement de façade plus tard, j'arrive dans le lobby. Assis sur un canapé, à l'écart du monde, il est absorbé par son téléphone. J'en profite pour envoyer un message à Cat, tout en gardant pour moi le presque-baiser, sinon elle va me harceler de questions et d'émojis d'aubergines. Je lui dirai plus tard. Lucas se rend compte de ma présence et me rejoins.

— J'ai réservé nos transats et j'ai croisé Garrett et Betty.

— Tu les as assassinés ?

— Pfff... Non. Un salut de la main, c'est tout.

— Tu maîtrises tes pulsions, je suis fière de toi, mon canard.

Est-ce qu'il avait ce regard-là avant ? Il semble plus doux. Ses prunelles semblent moins agitées par l'agacement habituel que je provoque chez lui. Peut-être que c'était le cas depuis un moment mais que je ne m'en étais pas rendu compte, persuadée qu'il ne pouvait pas m'encadrer.

Aaaaaah ! Ce presque-baiser va me rendre dingue !

Pendant notre petit-déjeuner, tout se passe comme d'habitude : Lucas avale l'équivalent de deux fois son poids et la conversation est truffée de piques. Pour autant, quelque chose a changé, comme une complicité nouvelle qui s'est installée entre nous, à défaut d'un meilleur mot. Aucun de nous n'aborde le sujet qui plane dans l'air. La déception le dispute au soulagement, malgré mes bonnes résolutions. Et comme je m'agace moi-même, je décide de m'adonner à une parfaite activité post-cuite : le comatage sur transat. Au moins, à la piscine, pas de sable pour se glisser sous vos fesses ou dans des endroits où il ne devrait pas y en avoir.

Aussitôt arrivés, Lucas plonge dans l'eau et nage quelques longueurs. Derrière mes lunettes de soleil et mon livre que je ne lis pas, je mate.

— Allez, mon lapin, viens ! Elle est super bonne.

— Nan. Veux dormir.

Mes paupières lourdes se ferment, mon esprit dérive vers le pays des songes, bercé par la chaleur de cette matinée tropicale et le clapotis de l'eau.

Soudain, des gouttes atterrissent sur ma peau et me tirent de ma torpeur.

— Lucas ! Va t'essuyer ailleurs ! T'es chiant !

— Quelques mojitos et elle se transforme en lapin grincheux...

— Tu veux qu'on parle des frites ? lâché-je avec hargne.

Son demi-sourire disparaît en une fraction de seconde. Aussitôt, je regrette ma sortie.

— Je suis désolée, Lucas. Je n'aurais jamais dû dire ça.

Il s'assoit sur sa chaise longue, les cheveux en bataille après essuyage, le visage grave. Son pouce frotte machinalement l'intérieur de sa main sur la longue estafilade qui barre sa paume.

Cette cicatrice représente quelque chose d'important pour lui. Mais quoi ?

— Je n'ai pas toujours mangé à ma faim, lâche-t-il abruptement en se raidissant.

Alors celle-là, je ne m'y attendais pas !

Son appétit d'ogre prend une nouvelle signification : celle d'une personne qui engrange un maximum de nourriture par peur du lendemain.

Un silence s'installe entre nous. Ses prunelles sombres me défient de le prendre en pitié. Alors, j'enfouis très profondément mon envie de l'enlacer pour le réconforter et enlève lentement mes lunettes pour qu'il voit mes yeux dépourvus de tout sentiment qui le rendrait mal à l'aise. J'étire mes lèvres en un demi-sourire habituel.

— C'est noté. Demander avant de piquer dans ton assiette.

Ses épaules se détendent aussitôt tandis que je tire ma liseuse du sac et la lui tends.

— Tiens, mon canard, continue ton livre comme ça tu me laisseras dormir tranquille.

Ma façon de te remercier pour cette confiance.

— Oh oh... Canon en approche, chuchoté-je.

Dans son dos, une magnifique brune au carré plongeant se dirige d'un pas décidé vers nous. La démarche féline, le corps de rêve qui me fait passer pour un lapin grassouillet et pataud. Mon colocataire se retourne et tout son corps se tend comme un arc.

— Bonjour, lance-t-elle d'un air incertain. Lucas... Je n'étais pas sûre que c'était toi et...

— Salut Marie-Edwige. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Sa voix glaciale trahit son mécontentement de voir la créature de magazine nous envahir.

Oh oh... Voilà qui promet d'être intéressant. Quelqu'un peut-il m'apporter du pop-corn ?

Elle désigne un groupe de femmes à l'autre bout de la piscine.

— Je suis arrivée il y a deux jours avec quelques amies pour fêter... hum... mon enterrement de vie de jeune fille. Je vais épouser Maxence.

— Félicitations.

Plus froid, tu meurs.

— On réside dans l'autre hôtel du complexe et on voulait essayer la piscine de celui-ci ce matin.

— Quelle chance pour moi !

Plus ironique, tu meurs. Pop-corn quelqu'un ? Siouplaaaaâit ?

Pauvre femme qui se heurte à un iceberg. Je ne l'ai jamais vu aussi polaire, même avec moi. Pour dire ! Elle balance son poids d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, quand son regard se pose sur moi, la parfaite diversion. Elle ouvre la bouche mais Lucas l'interrompt.

— Je te présente Océane, ma fiancée.

Ah non ! Il n'a pas le droit de me mêler à ses règlements de compte avec son ex !

Parce que pour provoquer une réaction comme celle-ci, cela ne peut être qu'une femme qui lui a brisé le cœur. Ou quelqu'un qui l'a trahi. Ou juste une personne qu'il ne peut pas voir en peinture. Il déteste l'humanité tout entière alors, allez savoir.

J'abandonne mon pop-corn mental et lui tends la main en souriant de toutes mes dents sous le regard colérique de Lucas qui promet mille tortures pour avoir sympathisé avec l'ennemi. Oui, j'ai pitié de cette femme.

— Enchantée de te rencontrer. Et félicitations !

— Euh... merci, répond-elle avec un sourire incertain. Félicitations à vous aussi. Alors, qu'est-ce que tu deviens ?

— Je suis analyste financier dans une banque.

— Ah. Bravo, je suis contente de voir que tu as atteint tes objectifs. Moi, je gère tout le département de communications de l'entreprise de mes parents.

— Je m'en tape, Marie-Edwige. On s'est dit bonjour, alors maintenant, tu peux aller rejoindre ta clique.

Ouch ! Finish her... Lucas wins.

— En fait, j'aurais bien aimé te parler... (coup d'œil vers moi) En privé. Est-ce que ça te dérange, Océane ?

— Pas du tout !

— Je n'ai rien à te dire, balance Lucas.

Vous connaissez ce jeu où, chaque fois qu'une taupe sort de son trou, il faut lui donner un grand coup de maillet pour la faire rentrer ? Eh bien, je suis en train de vivre ce jeu grandeur nature avec Lucas dans le rôle du marteau. Totalement fascinant.

Elle déglutit, hésite, puis abdique.

— D'accord. Je te souhaite une bonne continuation. Océane, enchantée de t'avoir rencontrée.

Mon canard pitbull la suit du regard rejoindre sa bande d'amies, se lève et rassemble nos affaires.

— Viens, on se casse à la plage. Décidément, cette piscine est maudite !
Ou tout le monde a décidé de me faire chier !

Des dizaines de questions me brûlent les lèvres mais j'opte pour un silence monacal. Mon petit doigt me dit que ce n'est pas le moment.

D'un geste sec, il balance ses affaires sur la chaise longue et fonce dans l'eau pour se défouler à la nage tandis que je pique une sieste.

De nouveau, des gouttes d'eau me tirent de ma somnolence mais avant de râler contre Lucas, mon instinct de conservation prend le relais et m'intime d'éviter.

— Ça va mieux ? demandé-je prudemment.

— Ouais.

Ou pas, si l'on en croit son ton sec.

— On peut en parler ou je vais manger un *finish her* ?

— Tu connais Mortal Kombat ?

Je balaie sa remarque d'un geste de la main.

— Tout le monde s'est entraîné un jour aux combinaisons de mises à mort sanglantes. Alors, c'est ton ex, c'est ça ?

— Ouais.

— Et ça s'est mal terminé...

Il passe la main dans ses cheveux, frotte sa paume.

— Ouais.

— Et on est fiancés...

— Hein ? Quoi ? Non !

— C'était juste un test pour voir si tu allais répondre "ouais" machinalement, lancé-je derrière mon sourire. À ta réaction, elle devait beaucoup compter pour toi...

— Ouais. C'est la femme que je comptais épouser.

Et ma mâchoire de se décrocher.

LUCAS

Lucas, 23 ans

Le flic qui nous a chopés en train de fumer un joint, Valentin et moi, nous conduit jusqu'au bureau d'un homme moustachu, au regard sévère.

— Lieutenant Dornaison, c'est pour vous. Possession de drogue.

Le policier acquiesce et fait signe à son collègue de partir. Le claquement de la porte derrière moi envoie une secousse dans tout mon corps. Tant bien que mal, j'essaie de ne pas paniquer. À côté de moi, Valentin affiche un air crâneur, comme s'il était intouchable. Ce mec est un connard dans lequel je n'ai aucune confiance. D'habitude, je refuse toujours de lui vendre quoi que ce soit, arguant que je ne touche pas à ça mais dans ma situation, je ne pouvais pas me permettre de cracher sur un client.

— Asseyez-vous.

L'ordre claque dans la pièce, nous nous exécutons.

— Papiers d'identité.

Nous posons nos cartes sur la table. Il tape sur son clavier, puis son regard froid revient vers nous.

— Très bien. Passons aux choses sérieuses. Qui est votre dealer ?

Aussitôt, Valentin se redresse et me désigne. Le connard. Sans perdre une seconde, je l'imité.

— Je vois, marmonne le lieutenant.

Mon cerveau turbine, évalue la situation sous tous les angles. Je ne deale que quelques grammes pour éviter de me faire épingler avec une quantité suffisante de cannabis qui me vaudrait un procès et un dossier criminel. La sueur coule le long de mon dos, mes jambes tremblent en

imaginant les pires scénarios, même si je sais que je ne risque pas grand-chose. Mes pensées dévient vers mon père, Pika, et mon avenir qui pourrait s'écrouler.

Dornaison repose plusieurs fois sa question. Nos réponses restent invariables. Il finit par abandonner et nous coller une amende de 450 euros chacun.

— Vous pouvez payer ?

— Oui.

— Non.

Valentin en a les moyens. En prime, sa mère est juge, ce que le lieutenant n'a pas dû manquer lors de la validation des identités.

Dornaison décroche son téléphone, demande à un de ses collègues de ramasser mon complice pour qu'il s'acquitte de son dû.

Me voilà seul dans le bureau avec lui.

— Lucas Varennes... Tu es le filleul de Pierre Stradinsky, c'est ça ?

— Euh... Oui, comment vous savez ?

Un léger sourire fait bouger la moustache.

— C'était mon cousin. Il me parlait souvent de toi et de ton frère. Comment va ton père ?

Quelque chose me dit que cet homme est loin d'être un idiot et qu'il vaut mieux que je joue franc-jeu. Au mieux, je lui inspirerai de la pitié, ce qui pourra jouer en ma faveur. Au diable la fierté !

— En désintox.

Il acquiesce, compatissant. Son torse se penche au-dessus du bureau pour s'approcher de moi.

— Tu sais ce que je crois ? Que tu vis une période difficile et que tu as besoin d'argent. Entre ton école et la cure de ton père... Je sais aussi que c'est toi qui deales. J'ai assez vu ce genre de situation dans ma carrière pour repérer qui ment. Alors en mémoire de Pierre, qui m'a toujours parlé de toi comme d'un gamin droit, je vais passer l'éponge et considérer que tu t'es momentanément égaré. Tu vas t'en sortir avec une amende, sans dossier criminel, et continuer ta route.

Putain. De. Miracle.

— Merci, Monsieur.

— Attends, je n'ai pas terminé. Tu vas arrêter immédiatement tes conneries, parce qu'il n'y aura pas de seconde chance. Tu m'as bien compris ?

Je déglutis.

— Oui, Monsieur.

Je quitte le bureau sous escorte et appelle la seule personne capable de m'aider.

Marie-Edwige débarque au poste et s'acquitte de la facture, sans un mot. Dans la voiture, elle explose. Je lui fais croire qu'on s'est fait pincer en train de fumer un joint, rien de plus. Je ne veux pas lui avouer que je deale parce que je n'arrive plus à m'en sortir entre les études, mon boulot de serveur six jours sur sept et la cure de mon père que je dois en partie payer. Je veux qu'elle me voie comme un homme fort et rassurant, celui qui va intégrer sa vie pour toujours. Hors de question de tomber du piédestal sur lequel elle m'a hissé.

Mais le lendemain, tout éclate. Ce connard de Valentin a tout balancé à Maxence, son meilleur pote. Qui s'avère être aussi le mec qui a toujours eu des vues sur Marie-Edwige. Et il s'est empressé d'aller tout lui répéter.

— Tu deales, Lucas ? Dis-moi la vérité ! hurle-t-elle.

Mon cœur se fend, parce que je sais que tout est terminé. Alors, je lui explique que je fais ça depuis deux mois seulement, lui détaille la merde dans laquelle je patauge et qui m'a amené à franchir la ligne que je m'étais juré de ne jamais dépasser, surtout après avoir engueulé Pika pour quasiment les mêmes raisons. Son regard se ternit, se voile de larmes. Quand j'ai fini, le silence pèse une tonne entre nous. Son visage, sur lequel son maquillage a coulé, se ferme. Je la connais par cœur : elle est en train de prendre la décision qui va nous briser.

— Je ne peux pas, Lucas. C'est trop pour moi. La drogue. La désintox. Tous tes problèmes. Je ne peux pas. Je ne veux pas de ce monde-là.

Elle secoue la tête, comme sous le choc.

— C'est fini, je ne veux plus de toi dans ma vie.

La main d'Océane sur mon bras me tire de mes pensées. La mienne a envie de la rejoindre et de mêler mes doigts aux siens. Elle et moi, ça ne peut pas arriver alors je m'abstiens, malgré mon besoin de réconfort.

Quand elle constate que je suis revenu sur Terre, elle libère ma peau en s'autorisant une caresse délicate.

Bouche bée, elle retire ses lunettes de soleil.

— Tu comptais l'épouser. Waouh. Je suis...

— Flattée ? proposé-je pour faire diversion.

— Euh... Non, celle-là, elle ne marche pas à tous les coups, mon canard. Je suis sciée, il existe donc une femme sur cette planète qui a trouvé grâce à tes yeux. Alors tu possèdes un cœur, Lucas Varennes. Je pensais qu'il s'agissait d'un mythe que les troubadours se transmettaient via des chansons à la guitare le soir au coin du feu...

Grâce à son sourire éblouissant et son aptitude à tout tourner en dérision, elle chasse mes souvenirs obscurs. Juste comme ça, parce qu'elle a ce don.

Je la remercie mentalement d'alléger l'atmosphère et d'ôter ce poids de mes épaules.

— C'est grâce à moi qu'Ed Sheeran a lancé sa carrière. Je lui inspire toutes ses chansons d'amour.

— Ah ! Ce petit côté modeste que j'affectionne tant est de retour !

J'éclate de rire et ses yeux se fixent sur ma fossette. Celle qui les fait toutes craquer.

— Et ça s'est fini comment ? demande-t-elle. Si tu ne veux pas me le dire, tu en as le droit mais je me dois de poser la question parce que ma curiosité est en train de me ronger de l'intérieur comme de l'acide coulant des veines d'un Alien.

— Bah, le truc classique : on n'appartient pas au même monde, blablabla. Disons que je viens d'un milieu peu reluisant à ses yeux et que ses parents sont les fondateurs d'une grande entreprise de cosmétiques : Biocosm. Pas vraiment le même standing.

— Oh ! J'adore cette marque ! Euh... Non, je la déteste.

— Belle tentative de rattrapage, mon lapin.

Une expression angélique se peint sur ses traits.

— Je te préviens, mon canard : si je la recroise, je ne joue pas la fausse fiancée. On n'est pas dans une romance, hein...

— Rhaaa... Tu n'es pas marrante.

— Je n'aime pas mentir.

— Parfois, la fin justifie les moyens.

— Belle philosophie. Ça t'arrive souvent ?

— Quand c'est nécessaire. Mais pas aux personnes que j'aime. Et ne me dis pas que tu ne mens jamais : la course, le voyage... Seule Cat est au courant. Ce qui implique que tu as menti à ton entourage quant à ce séjour.

Elle grimace.

— Je n'en suis pas fière. Ça me met mal à l'aise.
Je hausse les épaules.

— Tu vois, la fin justifie les moyens. Bon, si tu n'utilises pas ta liseuse, je continuerais bien mon bouquin, moi.

OceanofPDF.com

OCÉANE

Faut que je raconte ça à Cat. Elle va halluciner !

Le lendemain, installée dans un des canapés du lobby pour mon rendez-vous quotidien avec Cat, j'attends que mon amie se connecte sur WhatsApp. Trois petits points dansent, puis arrive son message.

[Cat : Tu me manques ! Et je crois aussi que tu manques à Tripode. Quoi de neuf ?]

Apparaît une photo du chat maléfique, patte en gros plan tentant de balayer le téléphone.

[Océane : Truc de dingue ! Hier, on est tombé sur l'ex de Lucas ! Il devait l'épouser. Maintenant, il la déteste.]

[Cat : Ce mec déteste tout le monde.]

Est-ce qu'il serait capable de m'embrasser alors qu'il me déteste ?

Une petite voix au fond de moi souffle que non. Il me l'a dit : c'est ce que je représente qui lui pose problème et son passé n'aide pas à éliminer ses préjugés.

Avec force détails, je raconte à Cat la rencontre d'hier.

[Cat : Alors, la ME, du coup, on l'aime ou on l'aime pas ?]

[Océane : Chais pas. Il faut avoir les deux versions de l'histoire pour se faire une idée et Lucas aurait très bien pu ne dire que ce qui l'arrange.]

[Cat : La confiance règne...]

[Océane : On a failli s'embrasser]

Rien. Nada. Silence. Cat a dû faire une syncope. Peut-être que je devrais appeler les secours français. Peut-être que j'aurais dû attendre mon retour pour lui dire.

[Océane : On était bourrés. Surtout moi.]

[Cat : Pourquoi failli ?]

[Océane : J'ai eu le hoquet au moment où.]

Trois émojis de bonhomme pleurant de rire s'approprient l'écran.

[Cat : Il te plaît ?]

[Océane : Je ne sais pas. Je crois que oui. Je ne me pose pas trop de questions.]

[Cat : Bah, fais-toi plaiz. Tu le reverras pas.]

Bam ! Gif de spéléologue dans une grotte, suivi de petites aubergines accompagnées de gouttes.

Qu'est-ce que je disais sur sa passion maraîchère ?

La conversation terminée, j'éteins mon téléphone et rejoins Lucas à la plage. Allongé sur son transat, il est si absorbé par son/mon livre que j'hésite à lui reprendre mon bien.

Je déteste partager ma liseuse.

— Je vais me balader, tu veux venir ?

— Non, peux pas. Hyper prenant, marmonne-t-il sans même lever la tête.

Au temps pour ma tentative de récupération.

Il ne me reste donc plus qu'à aller arpenter le bord de mer comme une âme en peine.

Un pas après l'autre, mes pensées dérivent vers ma conversation avec Cat. Après tout, pourquoi pas coucher avec Lucas puisqu'on ne se reverra plus jamais. Je ne l'imagine pas en amant doux. Plutôt le genre de type fougueux, donnant des ordres, murmurant des mots salaces à mon oreille.

— Océane ?

Merde !

Marie-Edwige, sublime dans son maillot de bain deux pièces, les cheveux mouillés façon sirène, se tient devant moi. J'enfouis les pensées que je viens d'avoir sur son ex et étale mon plus beau sourire de façade.

— Salut, Marie-Edwige. Quelle coïncidence...

— J'étais dans l'eau et je t'ai vue marcher alors je suis venue te voir. Pas vraiment une coïncidence, en fait.

C'est bizarre mais je n'arrive pas à la détester.

Du menton, elle désigne deux chaises longues à l'écart des autres.

— Est-ce que... tu aurais quelques minutes pour discuter ?

Et glaner des informations ? Mais certainement !

Nous nous asseyons l'une en face de l'autre. Son pied joue dans le sable, elle est gênée.

— Je sais que c'est bizarre parce que tu es la fiancée de Lucas, commence-t-elle.

Dois-je la détromper ? Quelle hypocrite je fais... J'ai jugé Lucas sur les histoires de mensonge et je m'apprête à laisser croire à cette fille que je suis sa fiancée pour lui soutirer des infos.

Ma curiosité, qui s'est alliée avec mon diabolotin, gagne.

— Que puis-je faire pour toi, Marie-Edwige ? demandé-je d'une voix douce tout en pensant qu'elle a vraiment un prénom très bizarre.

— Je suppose que Lucas t'a parlé de moi ?

— Oui.

— Est-ce qu'il t'a dit comment ça s'était fini ?

— Pas dans les détails. Juste que tu l'avais largué parce qu'il n'était pas assez bien pour toi, que vous n'apparteniez pas à la même classe.

— Alors c'est ce qu'il a retenu..., dit-elle en grimaçant. Ça explique sa réaction.

Son regard se perd dans l'océan.

— Qu'est-ce que tu veux exactement, Marie-Edwige ?

— Lui parler. Après notre rupture, il n'a plus jamais répondu à mes messages. Je sais que c'est bizarre... (elle prend une grande inspiration et se lance...) Est-ce que tu pourrais m'aider à arranger les choses avec lui ?

Je penche la tête sur le côté pour évaluer sa demande. Elle se méprend et lève les mains en signe d'innocence, les joues rouges.

— Pas pour me remettre avec ! Juste parce qu'il y a des choses qu'il a mal comprises et que je voudrais régler.

Bon, la mascarade de la fausse fiancée a assez duré.

— Écoute Marie-Edwige... Lucas et moi, on n'est pas du tout fiancés. On ne sort même pas ensemble. On est juste amis, rien de plus.

Amis ? Ahaha. Je me marre intérieurement. Comment ça, je détourne la vérité ? Meuh non. Curiosité s'est alliée à diabolotin pour la rendre élastique.

Quelle hypocrite je suis quand même.

D'un autre côté, je me vois mal lui raconter l'histoire de la course aux œufs qui nous a mis dans cette situation.

Ses grands yeux de biche s'écarquillent. La pauvre n'y comprend rien.

— Lucas déteste perdre, dis-je en haussant les épaules. Et quand tu lui as dit être fiancée, il a prétendu la même chose pour rester à égalité.

— Ça lui ressemble. Est-ce que tu vas m'aider ?

Je joue avec les perles de mon bracelet d'améthyste, mal à l'aise. Il est clair que Marie-Edwige a lacéré le cœur de Lucas. Et si cette discussion le laissait encore plus en lambeaux ? Mon canard est un mec détestable et pourtant, je me suis attachée à lui. Sinon, comment expliquer cet instinct protecteur ?

— Je ne sais pas. Avant de te dire oui, je veux savoir dans quoi je m'embarque. Votre rupture lui a fait du mal, c'est évident, et je n'ai pas envie que tu l'enfonces encore plus.

— Tu tiens à lui.

— Évidemment, on est amis.

— Tu dois être spéciale... Il ne laisse personne l'approcher.

Je suis surtout la fille qui a gagné la course et qu'il doit supporter durant ce séjour. Mais bon, passons...

Elle réfléchit quelques instants, puis fixe sur moi un regard décidé.

— On s'est rencontrés en première année d'école de commerce. Un coup de foudre. Une relation passionnée pendant trois ans. Et puis un soir...

L'appel de Lucas. Le poste de police. L'amende à payer. Deal de drogue. La désintox de son père, son boulot de serveur en plus de ses études.

À plusieurs reprises, je dois rappeler à mon visage de rester neutre alors que toute l'information se bouscule dans mon petit cerveau surchargé, qui ne s'attendait pas du tout à ça. La réprobation le dispute à la compréhension et dans mon esprit, j'entends la voix de Lucas déclarer que la fin justifie les moyens. Quand on se retrouve submergé par les problèmes, il ne reste parfois que les pires solutions.

— Je savais qu'il ne venait pas du même milieu que moi et ça m'était égal. On est restés trois ans ensemble. Trois ans pendant lesquels il ne m'a jamais parlé de sa famille ni de ses problèmes. Quand Valentin m'a dit que Lucas dealait, j'ai pété un plomb. La veille, j'étais allée le chercher au poste pour possession de drogue, pas autre chose. Lucas m'a tout raconté et j'ai pris peur. La tonne de problèmes auxquels il faisait face, son arrestation... Tout ça, c'était trop pour moi. Tout ce que je croyais savoir sur cet homme s'écroulait. J'ai pris peur et au lieu de lui tendre la main, j'ai reculé. Je ne me sentais pas de taille à affronter cette montagne, même si je l'aimais. La semaine d'examens finaux a eu lieu, les jours ont passé et j'ai eu des remords. J'aurais dû l'aider au lieu de fuir. Mais il était trop tard. Il ne

répondait plus à mes messages ni au téléphone. Ça va faire cinq ans et je m'en veux toujours. Je lui dois au moins une explication.

— Alors, ça n'avait rien à voir avec une histoire de condition sociale, murmuré-je.

Elle secoue la tête en signe de dénégation, les larmes aux yeux.

Comment aurais-je réagi à sa place ? Qu'aurais-je fait si mon monde de licornes et de paillettes entrait soudain en collision avec un monde de ténèbres, sans y être préparée ?

Je prends sa main dans la mienne et la serre un peu pour lui apporter du réconfort.

— Je vais t'aider.



Sur le chemin du retour, le hamster dans mon cerveau est à deux doigts de mourir d'une crise cardiaque tellement il cavale, tandis que mon archiviste interne court partout, échevelée, ne sachant ni où, ni comment classer les informations.

Comment aborder le sujet avec Lucas ?

Douceur et compassion ? Nan, un coup à me retrouver la tête dans le sable. Littéralement.

Confrontation directe ? Même résultat que précédemment.

La désinvolture. Voilà. La technique habituelle, donc. Montrer que tout va bien dans le pays des licornes et des arcs-en-ciel.

Toujours absorbé par mon/son livre, il remarque à peine ma présence.

— Tu ne devineras jamais qui j'ai croisé ! Marie-Edwige.

Il lève la tête et plisse les paupières. Avec le soleil dans mon dos, mes mains sur les hanches, ma tunique flottant dans la brise, je dois ressembler à une super-héroïne dans le contre-jour. Délicatement, je lui retire des mains la liseuse, qu'il a du mal à lâcher. Il cède, je la pose sur la table et m'assois sur l'autre transat, en tailleur.

— Elle va encore me faire chier longtemps, celle-là ? grommelle-t-il dans sa barbe inexistante. Vous avez parlé de quoi ?

Moment délicat...

J'adopte un air dégagé, genre tout va bien dans mon pays merveilleux, en réfrénant mon envie de tripoter mon bracelet. Lucas n'aime pas ses

semblables mais il est intelligent : il a remarqué que j'adoptais ce réflexe lorsque j'étais mal à l'aise. Mes mains se positionnent donc derrière moi, dans une attitude détendue. Je hausse les épaules.

— Plein de trucs. Le poste de police, Valentin la balance et quelques infos familiales, tout ça tout ça.

Aussitôt, son corps se raidit, son visage se ferme dans une expression de fureur contenue.

— Putain ! Je vais me la faire !

Pas si contenue, finalement.

— Ah oui ! Je lui ai aussi dit que nous n'étions pas fiancés.

— Pourquoi elle t'a raconté ma vie, putain ? ! Ça ne regarde personne !

J'ôte mes lunettes de soleil, replie les branches et les pose à côté de la liseuse.

Son regard me sonde, cherchant je ne sais quelle vérité. Il ne trouvera rien d'autre que la neutralité grâce à mon entraînement intensif. Merci le pensionnat suisse. Merci papa maman.

— Elle m'a demandé de l'aide pour te convaincre d'accepter de lui parler. Et bam ! Me voilà impliquée au milieu de vos histoires sans avoir rien demandé. Je sais qu'elle a compté pour toi et qu'elle t'a brisé le cœur. Je ne voulais pas que cette future conversation te fasse plus de mal que de bien alors j'ai posé une condition : elle me racontait tout et je décidais ensuite. Voilà.

Il ricane. Et pas de joie. Mon canard est si furieux qu'il va se carboniser de l'intérieur.

— Oh, mon lapin... Tu voulais me protéger. Arrête de te foutre de ma gueule ! Tu brûlais de curiosité et tu voulais les détails ! Mais putain ! Ça ne te regarde pas, merde ! tempête-t-il en faisant les cent pas, mains dans les cheveux.

Voilà voilà. Ma licorne intérieure, celle qui pensait que tout allait bien se passer, vient de se manger un parpaing en pleine tête. Elle se relève tant bien que mal, crocs découverts.

Mode licorne sanguinaire activé.

Je bondis sur mes pieds et enfonce mon doigt dans sa cage thoracique d'un air menaçant.

— Lucas Varennes ! Tu vas la boucler et m'écouter ! Oui, j'étais curieuse d'en apprendre plus sur toi, c'est vrai. Mais aussi improbable que

cela puisse paraître, je voulais aussi te protéger ! Tu sais quoi ? Ton passé, je m'en fiche ! À moins que tu deales encore... Tu deales encore ?

— Hein ? Quoi ? Mais non !

— Alors on s'en fiche. Tout le monde a fait des conneries, tout le monde a souffert et tout le monde se traîne des casseroles. Ce qui compte, c'est qui tu es maintenant et ce que tu veux devenir. Point. Alors arrête de te draper dans ton passé comme dans une couverture confortable et bouge-toi le cul ! Va lui parler !

— Pour quelqu'un qui s'en fiche, je trouve que tu as creusé quand même beaucoup, crache-t-il méchamment.

— Je voulais mieux te comprendre, c'est tout. Et je te l'ai dit : te protéger.

Il balaie ma remarque d'un geste désinvolte.

— *Tout le monde a souffert et tout le monde se traîne des casseroles*, singe-t-il en reprenant mes mots. Tu as dû beaucoup souffrir dans l'opulence... Papa et maman te supprimaient ton téléphone quand tu avais des mauvaises notes ? Ça t'a traumatisée à vie ?

Voilà. Réaction typique de Lucas : un soubresaut de rage du chien blessé qui cherche à mordre.

Dents serrées, je gronde :

— Tu ne me connais pas. Tu juges sans savoir.

— Peut-être que si je retrouvais un de tes ex, je pourrais le cuisiner. Oh, juste par curiosité, comme ça, pour te protéger, hein...

Ma licorne s'apprête à charger. Ça va saigner. Sa réaction d'animal blessé commence à me courir sur le haricot.

— Va te faire foutre, Lucas.

Il éclate d'un rire mauvais, attrape ses affaires en gestes saccadés et s'éloigne à grands pas pour instaurer le maximum de distance entre lui et moi, le plus rapidement possible.

— Va te faire foutre, Océane. Toi et tes bonnes intentions de merde, allez vous faire foutre !

LUCAS

J'ai besoin d'être seul et de me tirer d'ici.

De m'éloigner de mon ex et de la chieuse qui me sert de coloc.

Un passage rapide dans la chambre pour attraper mon portefeuille et je prends le premier bus pour Playa Del Carmen. Après une heure de trajet à ressasser ma colère et à maudire sur dix générations les deux femmes que j'ai laissées derrière moi, je débarque sur la Quinta Avenida. En cet après-midi, malgré le soleil cuisant, de nombreux touristes flânent devant les échoppes bordant cette avenue piétonne pavée. Un autre jour, d'une autre humeur, j'aurais pu apprécier la débauche de couleurs bigarrées et l'atmosphère festive du lieu.

Je déambule dans les ruelles de la ville, puis sur la plage pendant des heures, mes pensées obscurcies par la rage.

Comment a-t-elle osé ?

Bizarrement, je suis plus en colère contre Océane qui s'est mêlée de ce qui ne la regardait pas que contre Marie-Edwige, qui a balancé mon passé.

Lorsque la fatigue me rattrape, j'achète des churros à un vendeur ambulant et me réfugie au parc Fundadores, remarquant à peine la statue de femmes émergeant de tourbillons d'eau qui forment une arche en guise d'entrée.

Enfin, je me pose sur un banc. Ma colère s'est un peu évanouie et mon cerveau semble disposé à réfléchir plus calmement. Je fonctionne ainsi : je réagis sur le vif, puis j'analyse la situation.

Océane a-t-elle menti en disant vouloir me protéger ? Non, je ne crois pas. Elle aurait pu tout simplement dire que mon ex avait tout déballé sans qu'elle ne demande rien.

Alors mon lapin s'est attaché à moi.

Ou elle n'aime tout simplement pas voir souffrir les gens parce que ça ne cadre pas avec son monde d'arcs-en-ciel. Crédible. Ça lui ressemblerait tellement !

Notre conversation repasse en boucle dans mon crâne.

D'accord, elle a fouiné là où ça ne la regardait pas mais ma réaction était disproportionnée.

Je me suis comporté comme un connard.

Pour changer. D'habitude, cela ne me dérange pas mais là, j'éprouve quelques remords, vite balayés par ma fierté blessée.

C'est surtout ça le problème.

Avec ces révélations, j'ai l'impression qu'elle tient des dossiers sur moi qui lui donnent un avantage pour me manipuler.

L'hôpital qui se fout de la charité.

Même si les intentions de mon lapin sont louables, il n'en reste pas moins que je dois récupérer sa part.

C'est mal barré. Je dois arranger les choses.

Parce que je le veux ou que je le dois ?

La nuit est largement entamée lorsque je me décide à rentrer, ayant remis mes pensées en ordre et plus calme que lorsque je me suis enfui à Playa del Carmen.

Dans la chambre, les lumières sont allumées et Océane somnole dans une position inconfortable sur le petit canapé. Je l'observe quelques instants. Sa chevelure coule sur le coussin en filaments désordonnés. Son visage poupin semble contrarié, les sourcils froncés. D'ici, je vois la ligne de ses seins, sous son tee-shirt un peu décolleté. Ma colère s'est évanouie, ne laissant apparaître que mon dilemme. J'ai envie d'elle, autant que je convoite sa part du butin. Je ne sais pas comment gérer cela. Elle brille comme un soleil et je n'arrive pas à m'empêcher de vouloir m'en approcher au risque de m'y carboniser les ailes.

Le claquement de la porte la réveille en sursaut.

— Lucas ? ! Tu étais où ? Je t'ai cherché partout ! J'étais inquiète.

Les mots se bousculent entre ses lèvres, témoignant de son anxiété. Je m'assois sur le fauteuil en face d'elle.

— Je suis parti à Playa del Carmen. J'avais besoin de m'éloigner pour réfléchir.

Un soupir de soulagement lui échappe. Pas de sourire de façade, pas de masque.

Elle était vraiment inquiète alors... Bah, c'est Océane, elle serait inquiète pour un chat errant ou n'importe quel être de la planète.

— Ah. Et comment... Tu vas bien ?

— Oui. Je suis désolé. Je n'aurais pas dû m'emporter.

Ses doigts jouent avec son bracelet, son regard vert forêt me scrute pour évaluer ma sincérité.

— D'accord. Je comprends pourquoi tu t'es emporté mais je ne regrette pas ce que je t'ai dit, déclare-t-elle d'une voix douce. Sauf peut-être le "va te faire foutre". Je suis un peu sortie de mes gonds.

— C'était marrant.

— Ça ne m'arrive jamais. Ou quasiment.

— Sauf avec moi, mon lapin ?

— Exact.

Je baisse la tête et frotte la cicatrice dans ma paume.

— En ce qui concerne le fait de dealer... Ça n'a pas duré longtemps. Je... J'ai.. J'étais pris à la gorge et je ne voyais pas quoi faire d'autre sur le moment. C'était une erreur que je regrette.

Un poids s'envole de mes épaules. Je ne sais pas pourquoi il était si important que je me justifie sur ce point. Ou plutôt, si, je sais : avec tout ce qu'elle connaissait déjà de mon passé, je n'avais pas envie qu'elle pense que je suis une pourriture irrécupérable.

Et depuis quand tu te soucies de ce qu'elle pense ?

— D'accord.

Je lève enfin la tête et affronte son regard. Dans ses yeux, je ne lis ni jugement, ni pitié.

Un silence s'installe, elle prend une grande inspiration, puis se lance.

— Quand j'avais 17 ans, j'ai rencontré Calvin. Beau gosse, gardien dans l'équipe de foot de Pinson, adorable. Un vrai Prince Charmant. On est restés ensemble trois ans. Il a été mon premier amour, le premier homme avec qui... enfin, tu vois. On parlait de projets d'avenir, de notre futur appartement idéal. Je croyais dur comme fer qu'il était l'homme de ma vie et que je finirais par me marier avec lui et avoir une ribambelle d'enfants avec. Ma famille me disait que ces choses-là ne durent jamais, surtout quand on se rencontre aussi jeunes mais je croyais en notre exception. Un jour, je suis passée chez lui à l'improviste. Sa mère m'a dit qu'il était dans

sa chambre avec son meilleur ami, l'attaquant de l'équipe. Je suis montée, j'ai frappé et sans attendre la réponse, je suis entrée.

Son regard se baisse, revivant le souvenir.

— Ils étaient dans le lit et ils s'embrassaient. Je te passe les mouvements sous la couette... Bref, j'ai couru en sens inverse. Les jours suivants, Calvin a tenté de me joindre mais je refusais de lui parler, aveuglée par la colère de la trahison. Pour le reste du monde, Calvin et moi avons rompu parce que ça ne fonctionnait plus et quelques mois plus tard, il a fait son coming-out. Et je suis devenue la fille tellement naze au lit qu'elle transformait les hommes en homo. Pendant un an, j'ai coupé les ponts avec lui et puis un jour, on s'est croisé par hasard. J'étais avec Cat, on sortait d'une soirée avec notre bande d'amis dans un bar. Ce soir-là, il m'a expliqué que cela faisait six mois que ça durait avec son pote avant que je ne découvre le pot-aux-roses. Qu'au fond, il avait toujours su qu'il était homosexuel mais qu'il ne se sentait pas de l'assumer. À cause de sa famille très traditionnelle dont il est le seul garçon et la seule chance de faire perdurer le nom, à cause du mal qu'il m'aurait fait et à cause du milieu footballistique qui n'est pas tendre avec les gens comme lui.

Elle soupire et frotte son tatouage.

— Seules Cat et Clémence connaissent tous les détails de l'histoire. Tu es la troisième personne maintenant, conclut-elle.

Dans mon esprit, plusieurs réactions me traversent. La surprise : il n'y a qu'Océane pour me raconter une histoire pareille. La compassion. La compréhension parce que Marie-Edwige m'a trahie de la même façon : en me faisant croire des choses qui n'existaient pas.

— Pourquoi tu me racontes ça ? demandé-je, méfiant.

Elle lève les yeux au ciel.

— Pour deux raisons. La première : parce que je commence à te connaître et que ton peu de foi en l'humanité doit te faire penser que les révélations de ton ex me donnent un levier contre toi. Alors, je te fournis à mon tour un avantage pour que tu te sentes à égalité. Bien que ce n'était pas dans mes plans de te faire chanter, note-le. La seconde : parce que ce que tu penses connaître la vérité concernant Marie-Edwige mais ça ne l'est pas. Tu as besoin de cautériser la plaie et elle seule peut t'y aider. Par expérience, avoir parlé avec Calvin m'a aidée à tourner la page.

Je frotte la cicatrice dans ma paume, ses mots se frayant un chemin vers ma raison.

— Est-ce que tu as pardonné à Calvin ?

— Nan. À cause de lui, je suis devenue l'objet de la machine à rumeurs de Pinson. Je lui en veux de m'avoir trahie mais je comprends pourquoi il l'a fait : pour se protéger et me protéger. Je regrette qu'il ne m'ait rien dit : j'aurais pu l'aider, être là pour lui. Mais au lieu de ça, il a choisi de mentir et j'en ai subi les conséquences. Lui avoir parlé n'a pas effacé ses erreurs mais ça m'a aidée à apaiser la douleur.

Elle prend mes mains dans les siennes. Nos peaux qui se touchent m'envoient un frisson dans tout le corps tout en m'enveloppant d'une chaleur bienveillante. Son regard intense accroche le mien et je me perds dans la forêt de ses yeux, avec la certitude que cette femme se préoccupe sincèrement de moi et gardera mes secrets.

— Va parler avec Marie-Edwige. S'il te plaît. Demain, c'est notre dernier jour ici et ce serait bête de manquer cette opportunité. Je te promets que tu ne le regretteras pas.

— Et si c'est le cas ?

Un sourire espiègle fleurit sur son visage.

— Je t'invite au restaurant de ton choix à notre retour.

— Même au Pré aux Roses ?

Trois étoiles au Michelin, ça va lui coûter la peau du cul !

— Oui, grimace-t-elle en déglutissant. Je mangerai des pâtes et je m'éclairerai à la bougie pour économiser mais une promesse est une promesse.

Un rire s'échappe de mes lèvres. Je n'arrive pas à vraiment lui en vouloir. Et pourtant, Dieu sait que je suis rancunier ! La magie d'Océane.

— Alors marché conclu. Uniquement pour le Pré aux Roses.

— Cela va sans dire, mon canard. Tu pourras la retrouver à dix heures dans le lobby de son hôtel.

— Vous avez tout prévu !

— C'est elle qui m'a demandé de te transmettre l'info, s'écrie-t-elle en levant les mains. Moi, je n'y suis pour rien. Sinon, à propos de restaurant, j'ai réservé le mexicain demain soir. Est-ce que ça te tente ?

— Est-ce que c'est un rencard, mon lapin ? Aurais-tu succombé à mon charme irrésistible ?

— Ah. Ah. Ah. Ne t'en fais pas, j'arrive très bien à résister à ton charme, c'est même plutôt facile étant donné ton caractère. C'est juste une manière de célébrer la fin de nos vacances et notre séparation définitive. Tu es partant ?

— Pour fêter la fin de notre insupportable coloc forcée ? Bien sûr ! On pourra même aller en boîte ensuite pour une soirée en grandes pompes !

— Génial ! On va se coucher, maintenant ? Parce qu'il est deux heures du matin et je suis morte, là. Et si tu pouvais ne pas me réveiller pour ton foutu jogging, j'apprécierais vraiment...

Je lui lance un clin d'œil, auquel elle répond par un regard Chat Potté.

— On verra, mon lapin.

Quelques minutes plus tard, la respiration profonde d'Océane emplît la chambre en me berçant. Avant de sombrer moi aussi dans le sommeil, la dernière pensée qui me traverse l'esprit est que je ne suis vraiment pas si joyeux que ça à la perspective de ne plus jamais la revoir.

OCÉANE

Je ronge mon frein en regardant l'heure sur ma liseuse toutes les cinq minutes. Impossible de me concentrer sur mon roman : je ne peux m'empêcher de me demander comment ça se passe entre Lucas et Marie-Edwige. Y aura-t-il un mort ? Se feront-ils embarquer par la police locale pour esclandre en public ? Avec Lucas et son caractère impulsif, pas impossible... Devrais-je sortir un demi-mois de salaire pour honorer ma promesse ?

— Tu réfléchis au sens de la vie ?

— Idiot ! lancé-je en sursautant.

Il me contourne pour s'allonger sur l'autre transat, mains derrière la nuque. Yeux fermés, muet.

Il ne va quand même pas se taper un roupillon ?

Ma langue me démange de lui poser toutes mes questions.

— Ça va, tu tiens, mon lapin ?

— Difficilement, râlé-je, dents serrées. Ça a duré longtemps...

Il se redresse et son sourire déclenche l'option fossette. Maudit Lucas !

— Je suis allé me balader pour décanter après la discussion.

— Est-ce que je te dois un restaurant ?

Son index tapote ses lèvres. Suspense insoutenable. Finalement, il secoue la tête.

— Non.

Et de se rallonger.

— Tu me prêtes ta liseuse ? J'ai pas fini mon livre.

Voilà voilà. Dans le langage Lucas, cela signifie "tout s'est bien passé, tu n'en sauras pas plus." J'ai une furieuse envie de me lever et d'exécuter

une danse de la victoire tout en hurlant “haha, qui avait raison ?”. Je me contente de lui tendre ma liseuse et d’aller me baigner.

La journée se déroule à toute vitesse, selon notre rythme habituel. Une fois les valises bouclées, nous partons au restaurant mexicain. Pour l’occasion, je me suis transformée en bombe. Mes cheveux châtons sont relevés en chignon flou dont dépassent quelques mèches. Ma robe rouge à bretelles fait ressortir le vert de mes yeux, que j’ai savamment maquillés. Comme à son habitude, mon partenaire est habillé de noir de la tête aux pieds. Sa chemise et son pantalon à pinces lui donnent une allure folle.

Le serveur nous apporte les menus, nous choisissons et il repart avec nos commandes. Entre-temps, un autre nous sert du vin.

— À notre dernière soirée, lancé-je en levant mon verre.

Lucas cogne son verre contre le mien. Et là, il se passe un truc de dingue.

— Tu es magnifique, ce soir, mon lapin.

Les bras m’en tombent. Je sonde son regard pour voir s’il se paie ma tête mais seule une lueur appréciatrice brille dans ses iris.

La féministe en moi pourrait rétorquer un truc genre “ pourquoi, d’habitude, je suis moche ?” mais admettons, ce soir, je me suis donnée.

Un sourire véritable s’épanouit sur mes lèvres.

— Merci.

Nos plats arrivent. Un osso-buco de porc pour lui et des empanadas pour moi. Pendant que nous mangeons, nous devisons sur notre séjour, nous lançons des piques. Nos vieilles habitudes reprennent le dessus.

Je repousse mon assiette, rassasiée. Il a déjà fini la sienne depuis quelques minutes. Lucas ne mange pas : il dévore comme si quelqu’un allait apparaître pour lui piquer sa nourriture qu’il se hâte d’ingurgiter.

— En tout cas, mon canard, même si on ne peut pas s’encadrer, comme tu le dis si bien, ce séjour avec toi était... pour le moins intéressant.

Son regard me sonde avec gravité, tente de déchiffrer mes pensées derrière mon sourire en coin.

— Je crois qu’on a passé le stade de ne pas pouvoir s’encadrer, répond-il simplement en haussant les épaules.

Alors là, grande nouvelle !

Ma licorne intérieure me crie de creuser. Inutile, puisqu’on ne se reverra pas, que même si on ne se déteste plus vraiment, on ne va pas non plus se

faire croire que quelque chose entre nous est possible. Plus mal assortis, tu meurs !

— Si tu avais eu le choix, tu serais parti avec Noah ou Pika ? demandé-je, pour calmer ma voix intérieure.

— Aucune idée. Probablement Pika car la femme de Noah attend un bébé et il ne l'aurait jamais laissée seule pendant dix jours. Et toi ? Je parierais sur Cat. Ou ta sœur, peut-être ?

— Constance ? m'esclaffé-je. Jamais de la vie. Ça aurait tourné aux Hunger Games et une seule serait parvenue à prendre l'avion de retour, laissant le corps de l'autre enterré dans le sable. Sans hésitation : Cat. Parce qu'elle le mérite, pour la remercier d'avoir été là dans les pires moments comme dans les meilleurs et surtout, parce que ça lui aurait donné l'occasion de prendre soin d'elle.

Les souvenirs me submergent, remontant à la surface à cause de tout le vin blanc que je me suis enfilé. Notre première rencontre au lycée, le jour de la rentrée, après avoir quitté cet horrible pensionnat et avoir été recueillie par Clémence alors que même mes propres parents ne voulaient plus de moi, son soutien durant la période post-Calvin.

Soudain, le manque de Cat m'étreint. J'ai envie de la voir, d'entendre ses anecdotes, de savoir qu'elle est heureuse et de lui raconter Lucas.

— Cat, c'est un peu Mère Thérèse, la religion et la discrétion en moins, expliqué-je, prise d'envie de la faire vivre avec moi ce soir. Quand on était ado, sa grand-mère est venue vivre chez elle et ses parents. Mamita commençait à tomber et à perdre la boule, et la placer en maison de retraite était trop coûteux. Cat s'en est beaucoup occupée. Mamita disait toujours qu'elle était le rayon de soleil qui l'attirait vers ses moments de lucidité. Quand elle est morte, ça a dévasté Cat et éveillé sa vocation : elle a plaqué son bac général et s'est inscrite en Bac Pro services à la personne pour devenir aide-soignante en maison de retraite. Et depuis, elle illumine la vie des petits vieux.

De l'autre côté de la table, Lucas s'est redressé, tout ouïe. Étonnant, étant donné son manque total d'intérêt envers les autres humains peuplant cette planète.

— Tu as connu tes grands-parents ? demande-t-il.

— Non. Mes parents m'ont eu très tard. J'étais un accident. Tous mes grands-parents étaient déjà décédés. C'est Mamita qui a fait office de grand-mère.

Et Clémence de mère. Tu parles d'une famille en or...

Il garde le silence quelques secondes, en pleine hésitation, puis :

— Mes grands-parents sont décédés, sauf ma grand-mère maternelle. Elle est... dans la même situation que Mamita. On va devoir la placer en maison de retraite rapidement et le salaire de ma mère ne suffira pas. C'est la raison pour laquelle je participais à la course...

Les mots planent entre nous. Mon cœur s'attendrit devant cette nouvelle facette de Lucas. Nous n'avons jamais abordé ce que nous allions faire de notre argent. Je pensais qu'il allait se payer une voiture ou un truc bien matériel. Je l'avais jugé sans savoir.

En fait, il veut financer le bien-être de sa grand-mère.

Tandis que moi, je veux ouvrir une boutique d'artisanat local. Mon rêve me paraît bien insignifiant à côté de son noble objectif. Malheureusement pour lui, j'ai aussi gagné et je tiens vraiment à mon projet.

J'acquiesce et le serveur nous amène le dessert, dissipant le malaise que je me suis moi-même infligé.

Lorsque nous sortons du restaurant, nous sommes passablement éméchés.

— Un mojito ? demande mon comparse.

— Avec plaisir !

Trop de joie de vivre. Je suis cuite.

Aux yeux brillants de Lucas, je devine que lui aussi.

Vers minuit, nous faisons irruption dans la boîte de nuit commune aux trois hôtels du complexe. Mon partenaire scanne la foule, puis se détend.

— Pas de Marie-Edwige ? demandé-je.

— Non.

— Alors, que la fête commence !

Nous enchaînons mojitos et déhanchés sur la piste de danse. Il y a quelque chose de très libérateur dans le fait de savoir que je peux me ridiculiser en dansant n'importe comment parce que je ne reverrai plus jamais ces personnes, Lucas compris. Au début, il est raide comme un piquet puis se détend au fur et à mesure que la nuit avance.

Le DJ lance un slow, les couples s'enlacent.

— Une danse, mon lapin ?

Ses bras m'étreignent, je repose ma joue contre son torse, l'esprit embrumé par l'alcool. Son odeur boisée forme une bulle autour de moi. Dans cet endroit bondé, je suis seule avec lui. Les autres ne comptent pas,

disparaissent de mon champ de vision. J'accueille chaque sensation avec délicatesse et attention. Nos doigts entremêlés, ma main dans son dos, sentant rouler les muscles sur ma paume, la sienne dont le pouce caresse distraitemment ma colonne vertébrale.

Il défait l'étreinte de nos doigts et replace une mèche derrière mon oreille avec une délicatesse bouleversante. Je lève la tête vers lui et nos regards se percutent.

Est-ce de la tendresse que je vois dans le sien ? Ouh la la, on va arrêter le mojito, ça enflamme mes méninges !

— Tes cheveux me chatouillaient le nez, murmure-t-il en reprenant mes doigts et en ramenant ma tête contre son torse, comme si c'était sa place habituelle.

Soudain, la magie cesse, remplacée par un beat techno. Je mets quelques secondes à reconnaître la mélodie.

— J'adooooore cette chanson ! m'écrié-je comme une groupie en délire devant son idole. C'est *Dynamite*.

*I throw my hands up in the air sometimes
(Parfois, je lève mes bras en l'air)*

Mes bras volent au rythme de la musique, ma tête part dans tous les sens, mon chignon se défait, je m'éclate.

*I wanna celebrate and live my life
(Je veux faire la fête et vivre ma vie)*

Je chante, ou plutôt hurle les paroles qui, en cet instant, représentent parfaitement ce que je ressens : vivre l'instant présent.

Lorsque la chanson se termine, je reprends pied dans la réalité. Lucas sourit, fossette de sortie.

Avant que mon cerveau ne comprenne, mon doigt effleure cette fossette d'un air émerveillé.

— T'es trop beau quand tu souris avec ta fossette.

Aussitôt, ma paume se plaque sur ma bouche ; je prie intérieurement pour ne pas avoir parlé à voix haute ou pas assez fort pour qu'il entende. Son sourire s'agrandit, anéantissant tous mes espoirs.

— Saleté de mojito, grommelé-je.

Il éclate de rire, tête en arrière.

— T'es vraiment quelqu'un, toi, lance-t-il en embrassant mon front. Ouh la... Je crois aussi que le mojito m'a bien tapé sur le cerveau.

J'en reste baba, bouche béante. Il vient de déposer un baiser sur mon front. Couvert de sueur en plus. Ce Lucas-là, souriant et détendu, il me fait flipper. Je ne le connais pas du tout.

— Hey, mon lapin ! Remets-toi : on dirait que tu es prise dans les phares d'une voiture.

— Je suis toute perdue. Tu es qui, toi ? Tu as fait quoi de Lucas ?
Son hilarité revient, tandis que le hoquet me prend.

— Je vais chercher de l'eau, dit-il en levant les yeux au ciel.

Je le suis et descends le verre d'une traite.

— Tu veux y retourner ? demande-t-il en désignant la piste du menton.

J'attrape son poignet, celui avec la montre, en hoquetant. Quatre heures du matin...

— Non. Hic. On rentre ?

Sur le chemin du retour, nous oscillons dangereusement vers les buissons qui bordent l'allée, ce qui nous amène à nous soutenir mutuellement en accusant l'autre de nous faire dévier. Mon hoquet a miraculeusement disparu pendant notre joute. Un excellent remède.

En bas des escaliers, nous nous immobilisons en regardant les marches d'un air désespéré.

— Tu crois que ça passerait si on dormait près des hibiscus ? souffle-t-il.

— Là où tu voulais enterrer les bikers boomers ?

— Ouais. Ça a l'air confortable.

Je prends une grande inspiration destinée à me donner du courage et saisis sa main avec autorité.

— Allez, on se bouge, mon canard ! Juste trois étages.

Chaque marche est une torture. J'interdis à Lucas de s'arrêter sur le palier et au prix d'un effort surhumain, nous atteignons enfin la chambre. Je m'affale sur le premier lit venu en poussant une exclamation de bonheur.

— C'est mon lit.

Coup d'œil vers le mien, qui semble si loin.

Debout près de moi, il tend la main, que je saisis pour qu'il me relève. Avec la grâce d'un sac de patates, j'atterris dans ses bras et lui, contre le mur. Nos regards se verrouillent. Refusent de se quitter. Mes mains agrippent ses épaules, les siennes me plaquent contre lui.

Nos souffles alcoolisés s'emmêlent, nos bouches si proches l'une de l'autre. Son odeur boisée envahit mes sens, mon corps s'appuie contre le

sien. Lentement, sans me lâcher du regard, ses lèvres réduisent l'espace entre nous, comme pour me laisser une chance de me dérober. Je palpите d'anticipation. Je sais que c'est une connerie mais j'en ai envie. Je veux savoir comment Lucas embrasse, toucher sa peau, passer la main dans ses cheveux.

Avec une infinie douceur, sa bouche se pose sur la mienne, mordille ma lèvre. Un gémissement m'échappe, il resserre son étreinte pour me plaquer contre lui. Lorsque j'entrouvre mes lèvres pour lui donner accès, son baiser s'approfondit. Sa langue trouve la mienne, entame une danse langoureuse. C'est lent, c'est puissant, c'est érotique. C'est un baiser aussi profond que de lents coups de reins, aux mille promesses de plaisir.

J'en veux plus.

Un son rauque monte dans sa poitrine, un autre gémissement m'échappe.

Puis la douceur laisse place au déchaînement. Nos baisers se font chaotiques, comme si nous avions attendu cet instant depuis une éternité. Le temps de la lenteur est révolu, celui de l'urgence vient de prendre la place. Uniquement du désir à l'état brut. Nos bouches se cherchent, se trouvent, se lient et se délient dans un ballet endiablé. Mon cœur bat la chamade, à l'unisson du sien. À travers l'étoffe de son pantalon, je sens son érection. Il avale mes soupirs et les gémissements qui trahissent mon excitation.

Mes mains parcourent son torse ferme par-dessus sa chemise, froissent le tissu ; ses doigts empoignent mes cheveux pour positionner ma tête dans un angle qui lui permet de m'embrasser tout son soûl. Comme deux épéistes, nos lèvres se livrent une bataille sans merci. Nous jouons toutes nos joutes dans ce baiser teinté de passion. Je me perds dans cette étreinte, contre son corps, mes mains le parcourant en gestes désordonnés. Les siennes sont partout, caressent mon dos, ma nuque. Ses doigts glissent vers ma poitrine et... une porte claque bruyamment dans le couloir, nous faisant sursauter, rompant l'instant.

Je bondis en arrière. Lucas semble hagard, cligne des yeux pour revenir à la réalité. Mes doigts passent sur mes lèvres gonflées et humides, comme pour m'assurer que je n'ai pas rêvé ce moment. Nous haletons, le corps en feu, le regard chargé d'interrogations.

La magie évaporée, ne reste plus que le silence.

Soudain, un haut-le-cœur secoue sa poitrine.

— Putain, je vais gerber.

Sympa. Tout ce qu'une femme rêve d'entendre.

Il file en trombe dans la salle de bain et claque la porte.

La gênance totale.

Profitant qu'il soit en train de faire sa petite affaire, je me change et me glisse sous les draps, encore toute chamboulée par le souvenir de ses lèvres.

Il ressort quelques minutes plus tard.

— Ça va mieux ?

Il hoche la tête, le teint cadavérique, et se couche. Presque aussitôt, sa respiration s'apaise, assortie d'un léger ronflement régulier.

Et le sommeil me cueille à mon tour, un sourire sur mes lèvres gonflées du baiser le plus torride de mon existence.

LUCAS

— Psst. Lucas. Réveille-toi.

La voix lointaine d'Océane parvient à se frayer un chemin à travers les limbes embrumés de mon cerveau.

— Quoi ?

— On doit se bouger. Le bus part dans une heure.

Au prix d'un effort surhumain, j'entrouvre les paupières et tente de me redresser. Ma tête me fait si mal que j'abandonne l'idée et me recouche.

— Okaaaaay, mon canard. Voilà le plan : je me douche et je file au petit-déjeuner. Veux-tu que je te ramène quelque chose ?

— Non. Dormir.

— Ça, ça va pas être possible, on a un avion à prendre.

Quelques minutes plus tard, j'entends vaguement la porte claquer, sonnant sa sortie.

Allez, Lucas.

Tant bien que mal, je m'extirpe du lit. Mon estomac joue au trampoline avec une tendance à remonter dans mon œsophage.

Comment mon père a-t-il pu devenir alcoolique avec ce genre de sensations ? Une cuite de temps en temps, je veux bien, mais vivre tous les jours avec les intestins en écharpe, non merci.

La douche et le lavage de dents aident à me réveiller. Je boucle ma valise tout en repensant à la soirée de la veille et à notre baiser.

Un putain de baiser torride qui m'a filé une gaule d'enfer.

Non, je n'ai pas le cœur qui bat la chamade ni des papillons dans le ventre. Je me demande surtout comment je vais gérer avec mon lapin. Je devine que dans son monde de licornes, un tel moment ne peut pas passer

sous silence. À tous les coups, elle va prendre cet instant pour une invitation à s'engager dans une relation quelconque.

Rien que l'idée me file des frissons. D'accord, je ne la déteste plus. Il se peut même que je l'apprécie. Mais de là à envisager de me mettre en couple avec elle, faut pas déconner !

Tellement incompatibles.

Sans compter que je ne suis pas assez con pour me lancer dans une relation avec une femme dont je veux récupérer l'argent et à qui j'ai légèrement menti. J'ai moi-même miné le terrain, je ne vais pas non plus me faire exploser.

C'est quand même dommage... Vu comme elle embrassait, j'avais vraiment envie de la voir jouir dans un lit.

Je chasse cette idée débile, dont la concrétisation serait bien pire que l'échange de salive.

La porte claque et l'objet de mes pensées entre dans la pièce comme une tornade.

— Tiens, je t'ai pris deux tranches de pain pour que tu aies quelque chose dans l'estomac. Tu es prêt ?

J'acquiesce, tout en mâchant consciencieusement, après l'avoir remerciée. Elle est vraiment trop mignonne quand même.

Elle s'assoit sur le lit à côté de moi et soupire.

— Je serais bien restée ici quelques années de plus...

— Moi aussi.

— Au final, notre colocation a été moins terrible que ce qu'on pensait...

Elle attend que je rebondisse.

— Parle pour toi, mon lapin.

Elle devine le sarcasme et me donne un coup de coude. Ma dernière réplique ne devait pas correspondre à ses attentes.

Je termine ma tartine et empoigne nos valises.

Dans le bus qui nous mène à l'aéroport, elle semble absorbée par ses pensées, probablement en train de chevaucher un arc-en-ciel dans son monde féérique. J'en profite pour dormir, tête contre la vitre.

L'avion est déjà haut dans le ciel lorsqu'elle tourne vers moi un visage aux traits sérieux.

Ah. C'est ce fameux moment...

— J'ai une proposition à te faire.

Aussitôt, mon esprit s'échauffe, imaginant des draps froissés et des gémissements de plaisir.

Un sourire en coin apparaît sur ses lèvres, comme si elle avait deviné mes pensées. Il va vraiment falloir que j'apprenne à contrôler les expressions de mon visage. Et que je baise aussi. Je suis en manque, c'est clair. Difficile de se palucher lorsqu'on a quelqu'un sur le dos H24.

— J'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit sur ta grand-mère et j'aimerais te proposer un deal.

Oh oh. L'occasion que j'attendais ?

Je chasse la pointe de culpabilité qui se fraye un chemin dans mes boyaux et lui offre mon plus beau sourire avec fossette.

— Je t'écoute, mon lapin.

Elle joue avec son bracelet, hésitante.

— J'ai une boutique sur Etsy dans laquelle je vends des bracelets de lithothérapie. Elle me rapporte environ deux-cents euros par mois mais j'aimerais la développer. Voilà mon idée : je te donne ma part, à condition que tu m'aides à faire fructifier ce business.

— Euh... C'est quoi la lithomachin ?

— C'est une technique de soin alternative qui utilise les propriétés des pierres et des cristaux. Par exemple, ce bracelet d'améthyste est censé apaiser son porteur. Tiens, je devrais peut-être songer à t'en faire un...

Oh putain ! Encore un truc ésotérique !

— Les soins, c'est pas le domaine du corps médical ? Depuis quand une pierre soigne-t-elle ?

Elle lève les yeux au ciel et étale un sourire de façade. Océane vient d'enfiler son armure.

— Je savais que tu allais adorer, ironise-t-elle. Ça ne remplace clairement pas la médecine mais l'effet placebo peut avoir des effets bénéfiques.

— Non, mais y'a vraiment des gens pour croire à ces conneries ?

— Clémence y croyait dur comme fer. C'est elle qui m'a offert ce bracelet.

Merde. Bourde.

— Et toi, tu y crois ?

— Quelque part, oui. C'est bizarre à expliquer... J'y crois parce que j'en ai envie et que je trouve le concept rassurant. Je dirais que c'est plus le pouvoir de l'esprit qui agit, que celui de la pierre. Si les gens sont persuadés

que telle ou telle pierre chasse les mauvaises ondes, alors leur esprit le fera. La pierre devient alors un catalyseur.

— Y’a un hic : je n’y connais rien à ton lithotruc.

Haussement d’épaules.

— Clémence m’a transmis ses connaissances. Ce dont j’ai besoin, c’est de quelqu’un qui m’aidera à monter un plan d’affaires et développer l’activité. D’une personne qui s’y connaît en commerce. Comme quelqu’un qui aurait fait une école de commerce, par exemple.

Putain, je hais le marketing.

— Le marketing n’est pas mon domaine de prédilection. On est mal barrés...

— Tu as les bases, non ? Tu connais les stratégies et tout le tralala. À prendre ou à laisser.

Un défi...

Je jette un coup d’œil à la carte interactive sur mon écran qui indique qu’il ne nous reste que quelques heures avant notre séparation. Sauf si j’accepte cette espèce d’accord foireux.

Un beau bordel sévit dans mon cerveau : d’un côté, aussi improbable que cela puisse paraître, j’ai *envie* de la revoir. De l’autre, ma part rationnelle triomphe devant ce défi qui ouvre la voie vers mon objectif initial. Le tout saupoudré d’une pincée de culpabilité... Une recette explosive.

Depuis quand je refuse un défi ? Jamais. D’autant plus si celui-ci me permet de récupérer la somme manquante pour m’acquitter de ma promesse.

C’est décidé.

— On va devoir définir le cadre du contrat, les objectifs du deal et les échéances. Je ne veux pas que tu aies l’impression de t’être fait avoir ou que tu nourrisses des attentes au-delà de ce dont je suis capable. Je ne donne pas dans les miracles.

— Cela va de soi, rit-elle. Tu ne croyais quand même pas que j’allais te donner ma part contre de la bonne volonté ? Je suis naïve mais pas à ce point-là.

— Tu as une licorne comptable dans ton pays merveilleux ?

— Oui. Elle est très classe d’ailleurs : elle porte des lunettes et une cravate. C’est elle qui est chargée de l’inventaire des pièces d’or au pied des arcs-en-ciel. Alors, marché conclu ?

Nous levons nos petits doigts en même temps.

— Marché conclu.

Son visage affiche un air dégagé et un petit sourire lorsqu'elle reprend.

— Sinon, vu qu'on va travailler ensemble, je pense qu'on devrait parler de ce qu'il s'est passé hier soir.

Nous y voilà.

— Tu veux dire... Quand tu as succombé à mon charme irrésistible, mon lapin ? Je t'avais dit que ça finirait par arriver.

— C'est à cause de la fossette, grommelle-t-elle.

J'étire mes lèvres au maximum dans un sourire charmeur et pointe ma joue gauche.

— Tu veux parler de cette fossette-là ?

Et une tape sur le bras récoltée.

— Sérieusement, Lucas...

Son regard devient grave. Le silence qui plane entre nous est chargé du souvenir de ce baiser torride. Ses gémissements me reviennent en mémoire, ma respiration devient plus courte, sa poitrine se soulève un peu plus vite.

Putain !

Je la désire vraiment mais ne peux l'avoir. Je suis beaucoup de choses mais pas stupide. Mon objectif reste de récupérer sa part du butin pour honorer cette promesse qui pèse sur mes épaules depuis tant d'années. Entre mon frère et Océane, je choisirai toujours Pika. M'engager dans une relation avec elle, serait la pire des conneries et viendrait compromettre mon plan.

Par contre, du sexe sans sentiment, ça, ce serait génial. Pas certain qu'elle apprécie la proposition...

Je détourne les yeux pour rompre le charme. Elle se tourne vers le hublot, contemple la mer de nuages. Et soudain, éclate de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Je repense aux messages de Cat. Quand je lui ai dit que rien que l'idée de coucher avec toi me donnait envie de vomir et que tu as déclaré la même chose à mon sujet. Et tu as... littéralement vomi.

Je grimace, peu fier.

— Ouais, un épisode peu reluisant... Rien à voir avec le fait de coucher avec toi. Je voulais vraiment tenir toutes les promesses que je t'ai murmurées.

— Dommage, en effet. J'étais partie dans l'idée qu'on ne se reverrait jamais et que je pouvais en profiter.

Attends, elle vient de dire qu'on se serait envoyé en l'air ?

— Ne fais pas cette tête, mon canard. Tu pensais quoi ? Que j'allais te demander en mariage juste après avoir échangé nos salives ?

— C'est un peu ça.

Elle incline la tête pour me regarder comme une bête curieuse.

— Je t'ai dit que je n'étais pas une grande romantique. Je ne rêve pas du Prince Charmant qui viendra m'enlever sur son fier destrier. De toute façon, tous les deux, on est si incompatibles que cela ne pourrait pas être toi.

Alors l'option sexe sans sentiments existait finalement ?

— Et je n'ai pas de cheval.

— Ce qui t'élimine d'office. Comme on va travailler ensemble pendant quelque temps, je préfère qu'on ne mélange pas tout.

— Comme travail et plaisir ?

Je demande, des fois que...

— Voilà, ça justement. On va essayer de ne pas se sauter dessus.

Je sors la fossette.

— Tu penses arriver à me résister ?

— On peut au moins essayer, répond-elle en la lorgnant.

Je lui décoche un sourire sarcastique.

— Voilà, mon lapin. On n'a qu'à essayer.

Deux heures plus tard, notre avion atterrit. Pendant que nous attendons nos valises, j'épluche mes mails. Un message de Noah me prévient qu'il ne peut pas venir me chercher car Amaya est souffrante. Rien de grave mais il préfère rester avec elle. Et Pika bosse. Donc c'est mon père qui sera là.

Fais chier.

J'attrape ma valise sur le tapis roulant et rejoins Océane, qui a déjà récupéré la sienne. Nos regards s'accrochent. Elle tripote son bracelet, signe de malaise, tout en affichant un sourire.

— C'est là que nos chemins se séparent.

— Pas pour longtemps. Appelle-moi pour la première séance de travail, réponds-je.

Elle acquiesce.

— C'est Noah qui vient te chercher ?

— C’est ce qui était prévu mais Amaya ne se sentait pas bien alors c’est mon père qui vient.

— Oh. Ce qui explique ton air contrarié.

— Ouais. Et toi ?

— Mon père aussi.

Nos bagages en main, nous sortons du hall d'arrivée. De l'autre côté de la porte, les personnes se sautent dans les bras, heureuses de se retrouver ; d’autres étirent leur cou pour apercevoir l’être attendu. Je repère mon père, salue Océane de la main, qui scrute la foule, puis se dirige vers les portes de sortie.

— Salut papa.

— Salut fiston. Noah t’a prévenu ?

— Oui.

— Ça va ? Tu as une sale tête.

On va éviter de lui dire que je me suis pris une cuite monumentale.

— On s’est couchés tard.

— Et la fille avec qui tu es sorti...

— Une collègue de boulot qui a aussi gagné le voyage.

Près des portes, Océane, seule, pianote sur son téléphone.

— Tout va bien, mademoiselle ? demande mon paternel.

Juste avant qu’elle ne balance son sourire, je capte la déception dans son regard.

— La personne qui devait venir me chercher n’est pas là. Et elle ne répond pas au téléphone.

— Elle doit être coincée dans les bouchons, suggéré-je.

— Oui, probablement...

Ça manquait de conviction. Tous les éléments qu’elle m’a donnés sur sa famille me reviennent en mémoire.

Je suis la looseuse de la famille. Le mouton noir, celle qui ne réussira jamais.

— Papa, ça te dérange si on attend un peu ?

— Pas du tout. Je suis Simon Varennes, le père de Lucas.

— Enchantée. Océane Opheim. (Son téléphone sonne.) Oh, je dois prendre l’appel.

Océane revient et m’adresse un regard navré, assorti d’un sourire de façade.

— Allez-y, mon père est en chemin.

Elle ment.

— Viens par ici, Océane.

Hors de question de lui donner du “mon lapin” devant mon père.

— Il se passe quoi, là ? chuchoté-je pour éviter que tout le monde nous entende.

— Il a oublié que je revenais et il ne peut pas se libérer. Je vais prendre un taxi.

— Non, on va te ramener.

Elle grimace.

— Tu es sûr ?

— Certain.

Je la pousse vers mon père et l’informe que nous ramenons Océane. Il me fixe d’un air interrogateur.

Dans la voiture, la conversation bat son plein. Océane détaille notre défi fléchettes, je râle sur le nom de notre équipe, mon père rit. Une éternité que je ne l’avais pas vu aussi enjoué. L’Effet Océane...

Sa maison se situe dans une petite rue à quelques pas de la plage et de l’avenue piétonne, derrière un muret blanc.

— Belle maison, sifflé-je.

— Cadeau de Clémence. C’était la sienne.

Nous descendons de voiture, je sors la valise du coffre tandis que mon père échange une poignée de main avec elle et repart derrière le volant.

Comme deux imbéciles, nous nous faisons face, gênés.

— Bon... euh... je t’appelle, alors ?

J’acquiesce.

— À bientôt Océane.

Nous nous serrons la main. Incongru après notre baiser de la veille.

OCÉANE

— Tu as quoi ? !

— Miaou.

Oh la ferme, le chat démoniaque !

Assise en face moi sur le canapé, la bestiole sur les genoux, qu'elle caresse à la façon du docteur Gang¹, Catalina affiche un visage ahuri.

— Alors... réponds-je en comptant sur mes doigts. On s'est embrassés, je lui ai proposé ma part en échange de son aide à développer ma boutique en ligne, on a décidé d'essayer de ne pas se sauter dessus - enfin, surtout moi - parce qu'on va bosser ensemble.

C'est marrant mais dans mon cerveau, ça paraissait cohérent. À voix haute, je trouve que finalement, c'est un peu dingue.

Elle secoue la tête. Ses cheveux ne bougent pas d'un iota. Fascinant.

— Je ne sais même pas par où commencer... Tu es dingue.

Fichue télépathie !

— Miaou.

Ça m'aurait étonné que tu n'approuves pas, tiens, Suppôt de Satan.

— Rassure-moi : tu n'as pas monté ce plan foireux juste pour le revoir, Océane. Parce que là, c'est carrément tiré par les cheveux comme truc.

Je grimace. En plein dans le mille.

— Oui et non. Il a plus besoin de cet argent que moi et...

— Je t'arrête tout de suite. Ce magasin, c'est ton rêve. Et donner ta part au premier venu qui te raconte une histoire à faire pleurer dans les chaumières ne t'aidera pas à atteindre tes objectifs.

Voilà, voilà. Remise en place : fait.

— Cet argent, je vais le récupérer par le biais de la boutique Etsy, ne t'en fais pas. De toute façon, même avec ma part, il m'en manquerait encore pour pouvoir ouvrir. Pendant le séjour, Lucas a mentionné que j'avais sous-estimé mes coûts de départ. Au moins, en travaillant avec lui, je m'assure d'avoir un plan d'affaires en béton plus un revenu pérenne au cas où mon futur commerce ne décollerait pas au rythme espéré. Et puis, c'était la bonne chose à faire, Cat. En hommage à toutes les Mamita du monde.

Un éclair de tristesse passe dans son regard et Tripode lui fait un câlin avec sa tête, chose à laquelle je n'ai jamais eu droit. Non, je ne suis pas du tout jalouse et ne souffre pas de non-réciprocité.

— Tu es certaine de toi ? demande mon amie avec douceur.

— Oui.

— Si tu voulais revoir Lucas, pourquoi ne pas lui avoir tout simplement dit ?

Un rire m'échappe.

— Il pensait que je voulais m'engager avec lui après qu'on se soit embrassés. Alors tu imagines si je lui avais dit : "Hey, Lucas, tu sais, finalement je t'aime bien et je voudrais qu'on se revoie." Il aurait fui en courant. Un coup à se prendre un râteau monumental.

Elle incline sa tête, tellement absorbée par la conversation qu'elle en a cessé de caresser Tripode qui, vexé, décide de fuir. Il passe devant moi avec dédain, non sans me filer un coup de patte pour me punir d'avoir détourné l'attention de sa maîtresse.

— Ce chat te déteste vraiment... Donc tu l'aimes bien...

— Tripode ? Pfff, non !

— Lucas. On parle de Lucas.

— Fallait préciser. Oui, je l'aime bien et c'est réciproque. Même s'il ne l'avoue pas, les signes ne trompent pas.

Avec Lucas, je ne m'ennuie jamais. Il m'agace, me fait rire, m'énerve puis me déclenche un sourire l'instant suivant. En sa présence, toute la palette des émotions y passe et ça fait très longtemps que je ne me suis pas sentie aussi vivante.

— Tu attends quoi de lui ou de votre histoire tordue ?

— Cat... Faut vraiment que tu arrêtes ce genre de questions, ça m'oblige à réfléchir.

Elle m'envoie un sourire innocent qui ne l'est pas du tout.

— Bon, je ne sais pas, d'accord ? Il m'attire. Ce que j'ai entrevu de lui m'intrigue. Ajoute à ça le baiser le plus torride de mon existence et bam ! Toute ma perspective est chamboulée. J'ai envie de lui montrer que le monde n'est pas aussi pourri qu'il le croit. Ça s'arrête là.

— Ce mec te fait vibrer... On pourrait presque croire que tu es en train de tomber amoureuse.

Mais elle est totalement dingue ! Lucas et moi, c'est l'explosion assurée. Pas du type pétard mouillé. On parle d'un Tchernobyl relationnel, là. Le truc de grande envergue !

— Aucune chance, on est incompatibles. Je veux juste voir ce que ça va donner sans me prendre la tête. Mais si ça peut te rassurer, Cat, je ne me vois pas en couple avec lui. Trop insupportable. Trop différents.

Son regard me couve d'une bulle de tendresse quasi maternelle.

— Fais attention à toi quand même, Océane. Parfois, en essayant de sauver les gens, on tombe avec eux...

Hein ? Non ! Je n'essaie pas de sauver Lucas ! Je suis simplement curieuse de gratter la couche de vernis.

Son index tapote son menton du doigt, ses yeux se plissent. Quand elle arbore cette expression, ça sent mauvais.

— Il y a quand même un truc que je ne comprends pas, dit-elle en me fixant de manière suspicieuse. Si tu l'aimes bien et que tu veux voir où ça vous mène, pourquoi lui interdire de jouer au spéléologue ? Non, là, ça m'échappe.

Vous voyez ? Quand je disais que je le sentais mal.

Mes doigts jouent avec les perles de mon bracelet, pendant que mon cerveau tente de rassembler mes idées pour en obtenir quelque chose de cohérent. Peine perdue, c'est un énorme plat de spaghettis là-haut.

— Parce que mélanger travail et plaisir n'est jamais une bonne idée.

— Arrête ! ricane-t-elle. C'est n'importe quoi. La vraie raison ?

Je m'éclaircis la gorge, à la recherche des mots justes.

— Ça doit rester un jeu pour nous deux. Il ne doit pas savoir que je voulais le revoir, sinon, il pensera que je suis déjà en train d'organiser notre mariage et il partira en courant. Il est incapable de résister à un défi et je viens de lui en mettre un entre les mains. Quant à moi, je l'aime bien, je veux voir où ça peut mener mais je ne dois pas tomber amoureuse de lui. Je ne veux pas me prendre la tête.

Le regard qu'elle porte sur moi est intense, mêlé de tendresse et de compassion.

— Trop tard. Ça a déjà commencé.

Pfff, elle raconte n'importe quoi ! Moi, amoureuse de Lucas ? Même pas en rêve. Je l'aime bien, c'est tout. Bon, d'accord, peut-être un tout petit peu plus que bien. Mais de là à m'imaginer avec ? Il y a tout un gouffre et...

Sur la table, mon téléphone vibre, me tirant de mon introspection. Un message de Hugo me souhaitant un bon retour au bercail.

Merde...

La culpabilité m'assaille : pas une seule fois je n'ai pensé à lui durant mon séjour au Mexique. Mon esprit de contradiction est tordu : j'avais l'homme parfait sous la main et c'est pourtant vers le type un peu abîmé que je penche.

Cat, qui n'a rien manqué, me détaille.

— Je vais m'en occuper la semaine prochaine, promets-je.

Hors de question de courir deux lièvres à la fois, cela ne me ressemble pas.



Le lundi suivant, j'arrive tôt au travail pour éviter Tristan. Dans la salle de pause, Monique, Véronique et Marie, alias le gang des tricoteuses, dissertent sur la meilleure méthode de rabattage. Je sais qu'elles parlent français et pourtant, aucun mot ne fait sens. Quand elles se lancent dans une discussion tricot, c'est comme si elles parlaient chinois.

Lorsqu'elles m'aperçoivent, elles m'accueillent à grands renforts de bises et de questions.

— Alors, les Baléares ?

— Y'avait de beaux mecs ?

— Fais-nous rêver. Ne nous parle pas de la plage. On veut savoir si tu as vu plein de beaux mâles et si tu en as tâté quelques-uns.

— Il faut bien vivre par procuration...

— À notre âge, c'est pas la fête du slip.

Et d'éclater de rire ensemble.

Avec leur tricot en main et leur façon de compléter les phrases des autres, elles sont de parfaites incarnations des Parques².

Je me sers un café et les rejoins.

— Alors, dans l'ordre... Les Baléares, c'était génial, et non, pas de beaux mecs et je n'ai tâté personne non plus.

Enfin... Presque.

Elles affichent une moue déçue.

— Sinon, quoi de neuf ici ? demandé-je.

Je ne m'attends pas à grand-chose car pour qu'il y ait du changement, encore faudrait-il que Laborde ait envie d'en instaurer.

— Pas de cataclysme, répond Monique.

— La routine, complète Véronique.

Marie donne le départ pour ouvrir l'Office du Tourisme au public et les trois femmes s'installent à leur place habituelle à l'accueil, tandis que je rejoins mon bureau.

Je croule sous les mails de demandes de renseignements concernant le prochain salon des artisans qui aura lieu dans un mois. Ma matinée passe à la vitesse de l'éclair, entre les réponses à envoyer et les urgences à traiter.

— On va manger un morceau ? propose Tristan, la tête dépassant de l'entrebâillement de la porte.

Main sur le cœur, je sursaute.

— Tu n'as pas l'esprit tranquille ? me taquine-t-il.

— Ah. Ah. Ah. Hyper marrant, Tristan. Je te rejoins dehors.

La chaleur exceptionnelle d'avril a pris une petite pause et le mois de mai démarre en douceur. Le vent de bord de mer défait mon chignon et fait voler mes cheveux dans tous les sens. J'essaie de les plaquer derrière mes oreilles, sans succès.

Nous nous installons dans notre bistrot préféré, le Sam.

— Je suis passé plusieurs fois devant ton bureau mais tu étais si absorbée que je n'ai pas osé te déranger.

— J'avais pas mal de trucs à régler et une tonne de mails auxquels répondre.

Durant le repas, nous discutons brièvement de mon voyage imaginaire aux Baléares avec Cat, du boulot. Mon esprit vagabonde, à moitié dans la conversation et à moitié en train d'évaluer différents scénarios destinés à lui expliquer comment je vais friendzoner son frère. La classe. Néanmoins, je préfère en parler à Tristan, qui pourra être présent pour Hugo au cas où.

On va se calmer, mon lapin. Tu n'as rien promis à Hugo et vous n'avez même pas échangé votre salive.

Mais d'où je pense avec la voix de Lucas, moi ?

— C'est après le boulot que tu vois Hugo, non ? Il me semble que c'est ce qu'il m'a dit.

Voilà. Un excellent exemple de pourquoi il ne faut jamais mêler travail et sentiments.

— Euh... Oui. D'ailleurs, Tristan, j'ai un truc à te dire.

Il approche un peu, comme s'il attendait que je lui balance l'emplacement secret du trésor des Templiers. Une moue désolée s'installe sur mon visage.

— Il n'y aura rien entre Hugo et moi. Je vais mettre les choses au clair ce soir.

Il passe une main dans ses cheveux gominés. Je me demande si ça laisse des traces sur les mains ce truc.

— Tu vas friendzoner mon frangin ?

Je grimace. Bien résumé.

— Oui.

— Bah, d'un autre côté, il s'en remettra. C'est pas non plus comme si vous étiez en couple depuis deux ans.

Ouf ! Il ne peut savoir à quel point cette phrase me soulage. J'ai beau me l'être répétée comme un mantra, ça ne rentrait pas dans ma petite tête.

— Hugo est génial, continué-je. C'est un mec en or, gentil, serviable, respectueux mais il attend de moi quelque chose que je ne peux pas lui donner.

— Que tu ne peux pas ou ne veux pas, Océane ?

Je triture mon bracelet, examinant les perles violettes tout en me demandant ce que je dois dire ou pas.

Je suis fatiguée de mentir.

Mentir ne correspond pas à mes valeurs.

Je relève la tête et soutiens le regard attentif de mon collègue et ami.

— J'ai rencontré quelqu'un. On n'est pas ensemble et je ne sais même pas si on le sera un jour. Hugo ne devrait jamais être le second choix de qui que ce soit. Alors je préfère lui dire.

Tristan recule un peu sur sa chaise et m'adresse un regard pétillant d'intérêt assorti à son fameux sourire Colgate. Celui qui fait fondre le gang

des tricoteuses et toutes les autres femmes à la ronde. Une fossette fait irruption dans mes pensées, que je balaie illico.

— Fair-play. Même s'il ne va pas sauter de joie, il préférera l'honnêteté. Et c'est qui, ce mec ?

— Si tu veux bien, je voudrais éviter d'en parler. La situation est un peu compliquée avec lui et pour le moment, je préfère garder ça pour moi.

— Pas juste, marmonne-t-il. Je suis sûr que Cat est au courant, elle.

Quelques têtes se tournent vers nous lorsque j'éclate de rire.

— Bien sûr qu'elle l'est ! On vit ensemble et c'est ma meilleure amie depuis dix ans.

Nous retournons au bureau et l'après-midi passe à la vitesse de la lumière. D'un côté, beaucoup trop vite car je redoute ma rencontre avec Hugo et de l'autre, il me tarde que ce soit fait.

Assise dans le café dans lequel nous nous sommes donné rendez-vous, la culpabilité et l'appréhension grimpent à la vitesse d'un baromètre un jour de canicule.

Quand il entre, je plaque sur mon visage un sourire détendu.

— Salut, Océane.

Une bise un peu trop appuyée, puis il s'assoit en face de moi.

— Salut, Hugo ? Ça va ?

Il m'offre un sourire éblouissant, indiquant que Tristan n'a pas vendu la mèche, comme je le lui ai demandé.

— C'est plutôt à toi qu'il faut demander. Et ce voyage ?

Voilà voilà. Ma bouche se met à fonctionner sans le consentement de mon cerveau pour meubler. Je lui raconte mon pseudo-voyage aux Baléares tout en attribuant le rôle de Lucas à Cat. Je n'entre pas dans les détails, des fois que je me grillerais toute seule. L'expérience.

Le serveur qui pose nos expressos sur la table m'offre une excellente diversion et me coupe dans mon élan.

Hugo me parle de son travail, on discute un peu de tout.

Est-ce que la conversation a toujours été aussi difficile ?

Je tente de me remémorer mes moments avec lui. Quelques blancs, des sujets sans intérêt. Rien à voir avec mes joutes avec Lucas.

Un silence inconfortable s'installe entre nous et je me rends alors compte que c'est toujours moi qui relançais. J'avale mon café d'un trait pour me donner du courage, grimace sous l'amertume du nectar et me lance.

— Hugo... Il faut que je te dise quelque chose...

Il faut qu'on parle. La pire phrase de la vie d'un couple.

Son sourire se flétrit, le mien disparaît comme j'adopte une attitude neutre pour cacher mes émotions. Mes mains jouent avec l'anse de ma tasse pour me donner une contenance.

— Je t'apprécie beaucoup. Je trouve que tu es une personne extraordinaire avec une multitude de qualités.

— Mais... ?

— Tu attends de moi quelque chose que je ne pourrai jamais te donner.

— Et tu le sais depuis combien de temps ?

Pas d'animosité dans sa voix, simplement de la curiosité un brin suspicieuse.

— Je m'en doutais depuis un bon moment...

Ses bras se croisent sur son torse, signe universel de fermeture, tout en me scrutant. Dans le silence tendu, entrecoupé du bruit de la machine à café et de celui de ma tasse teintant contre la soucoupe, il réfléchit, yeux étrécis.

— Il s'est passé quelque chose qui t'a décidée à me le dire...

C'est le moment où si j'avais eu une cravate, je l'aurais desserrée pour me donner de l'air.

— J'ai rencontré quelqu'un.

Je lui sers le même discours qu'à Tristan, qui est la stricte vérité. Lucas et moi ne sommes pas ensemble et ne le serons peut-être jamais mais il m'a ouvert les yeux sur le fait qu'Hugo n'était pas pour moi.

Il baisse la tête, joue à son tour avec sa tasse de café. *Gênance totale.*

Lorsqu'il relève le menton et que son regard croise le mien, je n'y lis aucune colère, à mon grand soulagement. Un rictus triste tentant d'imiter un sourire étire ses lèvres.

— Donc c'est officiel, tu me friendzones. Tu m'envoies dans le No Man's Land dont personne ne revient jamais...

— Euh... oui ?

Il recule un peu sur sa chaise, son regard parcourt le bar.

— Je ne vais pas te mentir : je suis déçu. Mais je respecte ta décision et je préfère que tu me l'aies dit plutôt que de me faire espérer.

Intérieurement, c'est la danse de la joie. S'il avait mal réagi, ça m'aurait bien tuée émotionnellement pendant quelques jours, cette affaire.

— Je tiens à toi, Hugo. Vraiment. Tout ce que je peux t'offrir, c'est mon amitié. Et si tu la veux, elle est à toi.

Il réfléchit un instant.

— Je ne sais pas... Dès le départ, tu m'as plu et je ne t'ai jamais vue comme une amie. Laisse-moi digérer quelque temps et on verra ensuite, d'accord ?

J'acquiesce, penaude. De nouveau, un bon vieux gros blanc gênant s'installe entre nous. Il se lève, fait mine de sortir son portefeuille.

— C'est pour moi, déclaré-je fermement.

Il acquiesce.

— Au revoir, Océane.

Cette fois, la bise qu'il pose sur ma joue est si éphémère que je pourrais l'avoir rêvée.

LUCAS

La porte de mon appartement claque à la volée tandis que je défais ma cravate, que je jette sur un fauteuil.

Merde ! Je suis à la bourre.

J'envoie un message à Océane pour la prévenir, me change et récupère mon ordinateur personnel.

Lorsque je pousse la porte du café, je n'ai que dix minutes de retard. Assise au fond, elle tape frénétiquement sur son clavier. Ses cheveux descendent en cascade ondulée autour de son visage aux sourcils froncés, accentuant l'aura solaire qu'elle dégage.

C'est con, mais rien que de la voir, on dirait que je respire mieux et que le marasme dans lequel je patauge s'allège un peu.

— Salut, mon lapin.

Elle m'offre un immense sourire auquel je réponds en sortant la fossette. Vu comme elle la fait craquer, j'aurais tort de me priver.

— Mon canard ! s'exclame-t-elle en se levant. Tu as dix minutes de retard...

Et voilà... J'étais certain qu'elle n'allait pas me rater.

Face à face, raides comme des piquets, nous nous regardons sans savoir quoi faire. Une bise ? Ce serait débile. Poignée de main ? Encore pire.

Son t-shirt turquoise attire mon attention : une part de pizza et un ananas se tiennent la main, clamant *Love is love*.

Parfaite diversion.

— Ne me dis pas que tu fais partie de ces gens qui aiment l'ananas sur la pizza¹... C'est un crime !

— Oh que si ! Je revendique même que c'est la meilleure combinaison possible pour une pizza !

Je lève les yeux au ciel, elle rit.

— Tu as fait tout ce que je t'ai demandé, mon lapin ?

— Oui. Tu veux commencer par quoi ?

Goûter tes lèvres, caresser chaque parcelle de ta peau.

On va se calmer. Elle a été très claire : la baise n'est pas à l'ordre du jour. Et ce serait une mauvaise idée, comme ne cesse de le rappeler ma conscience.

— Par définir nos objectifs et les attentes. Le contrat, en somme, réponds-je.

Automatiquement, je passe en mode analyste. Vocabulaire choisi, objectif ciblé que je ne lâcherai pas jusqu'à l'atteindre.

L'heure suivante, nous négocions les termes de notre accord. Mes doigts s'activent sur le clavier. J'essaie de faire fi de tous les bruits à l'entour qui me tapent sur les nerfs : le tintement des tasses de café, le pssht de la machine à mousser le lait, les clients à gros culs qui bousculent ma chaise. Quand l'un d'eux passe derrière moi et me heurte, je me retourne pour lui lancer un regard noir.

— Tu veux qu'on s'en aille ? demande-t-elle. On dirait que tu es à deux doigts de tous les tuer...

— Oui. Et en plus, j'ai la dalle.

— Pour changer... On prend un sandwich et on va chez moi ? J'habite à cinq minutes d'ici.

— Ça ne va pas à l'encontre de la fameuse règle de ne pas mélanger travail et plaisir ?

Un sourire entendu s'épanouit sur son visage.

— Mon canard... Il n'y aura que du travail. Cat et Tripode seront là pour nous servir de chaperons.

— Me voilà rassuré, déclamé-je, main sur le cœur. Un instant, j'ai cru que tu voulais attenter à ma vertu.

— Arrête... Au fond, je sais que tu en meurs d'envie.

Je dégaine la fossette, elle pousse un soupir exagéré devant mon manège. En un clin d'œil, nous sommes redevenus mon lapin et mon canard, installés dans notre jeu de séduction, à voir qui cèdera le premier.

Quelques minutes plus tard, nos énormes sandwiches en main, nous voilà chez Océane. L'entrée donne directement dans une immense aire

ouverte. Au premier plan, le salon, avec son canapé et ses fauteuils dépareillés. Plus loin, une table rectangulaire et sur la gauche, la cuisine. À droite, un escalier mène à l'étage, ouvert lui aussi. D'ici, j'aperçois plusieurs portes ouvertes sur deux chambres avec chacune leur salle de bain. L'ensemble dégage une ambiance de joyeux bric-à-brac qui serait le cauchemar d'un daltonien. Des couleurs vives et pastel partout. Des touches de jaune, de turquoise, de violet, des meubles de bois clair. Contrairement à ma déco sobre, cet endroit respire la joie de vivre, à l'image de sa propriétaire.

— Cat, j'ai amené de la visite ! crie ma compère.

Une belle femme à la peau mate, que j'ai déjà aperçue en photo, déboule de la cuisine. Elle se plante devant moi, me jauge de la tête aux pieds.

Maman ours.

— Lucas, me présenté-je en tendant la main.

— Mon canard, donc. Je suis Cat. Enchantée.

— Tu peux m'appeler Lucas, rétorqué-je.

Mon canard est déjà pris.

Son rire sonore emplit la pièce. Aussitôt, un chat noir à trois pattes arrive, se frotte aux jambes de Cat pour ensuite s'asseoir devant moi et miaule, réclamant l'attention. Ma main se tend vers lui au moment où...

— Attention ! Il va te bouffer les doigts.

Qu'il lèche en donnant des coups de tête pour obtenir une caresse.

— Il déteste tout le monde d'habitude, même Océane. En particulier Océane, dit Cat.

— Entre suppôts de Satan, ils se sont reconnus, grogne-t-elle.

— Tu es jalouse, mon lapin ? la taquiné-je en grattant le ventre de Tripode.

— Clairement. Bon, on s'y met ?

— Je te suis.

Le bureau, aux murs turquoise très clair dégage une ambiance de sérénité. De nombreuses étagères tapissent les murs, remplies de livres d'histoires, de romans et de géodes colorées. D'après ce que m'a dit Océane, elles servent à recharger les pierres de lithomachin. Un héritage de Clémence. Au fond, un grand bureau trône, précédé d'un espace détente composé d'une causeuse où repose un plaid coloré. Les meubles de bois clair confèrent au lieu une aura de tranquillité.

Nous nous installons sur la causeuse et je lui tends son dossier tandis que j'ouvre mon ordinateur.

— C'est quoi ? demande Océane en lorgnant les tableaux de façon suspicieuse.

— La partie financière. Là, tu as les ventes à réaliser pour récupérer la part que tu me donnes, avec quelques scénarios possibles pour les quatre prochains mois. Ici, ton plan d'affaires pour l'ouverture de la boutique et d'autres scénarios de vente.

— Tu t'es aussi occupé du magasin physique ?

— Oui. Tu ne pouvais pas aller voir la Chambre de Commerce parce qu'ils connaissent bien Laborde alors je m'en suis occupé. Depuis mon passage en agence, je connais bien le type qui s'occupe des nouveaux entrepreneurs là-bas alors je lui ai demandé un coup de main pour valider que je n'avais rien oublié.

Ses yeux brillent d'émotion et de gratitude. Un sourire aussi éblouissant qu'un soleil d'été illumine son visage.

— Merci, Lucas.

— Une promesse est une promesse, réponds-je en haussant les épaules. Et quand je promets quelque chose, je tiens toujours parole, jusqu'au bout. Par contre, j'ai de mauvaises nouvelles : je confirme, ton premier prévisionnel était sous-estimé. Il va te manquer encore au moins cinq mille pour parvenir à ton objectif. Il te faudra peut-être différer le projet.

Un soupir de désespoir s'échappe de ses lèvres.

— Impossible. Le bail du local Duclos sera bientôt sur le marché.

Devant mes yeux interrogateurs, elle explique :

— Le local dans la rue piétonne. Celui avec les immondes statues de coquillages et de dauphins.

J'éclate de rire.

— Cette institution du mauvais goût ferme ses portes ? Une page se tourne à Pinson... Je comprends pourquoi le local que tu vises est si onéreux. Peut-être pourrais-tu regarder pour des locaux moins chers ?

— C'est lui que je veux.

— Océane, commencé-je en adoptant une voix douce. Je sais que tu y crois et que tu penses que tu y arriveras. Mais il te faudra peut-être faire des choix.

Elle fronce les sourcils, sa bouche se pince en une moue agacée. Elle a oublié d'enfiler son masque.

— Je vais y croire jusqu’au bout et travailler en conséquence. Et à l’échéance, si je suis trop loin de la ligne d’arrivée, eh bien je réajusterai. Je ne pars pas perdante. Jamais.

Nos regards se verrouillent. Le sien clame : “tu verras, je suis une battante.” Alors j’acquiesce.

— Je t’aiderai au maximum, mon lapin, comme promis. As-tu travaillé la partie comm ?

À son tour, elle me montre ce qu’elle a découvert en étudiant la concurrence.

— J’ai trouvé plein d’axes d’amélioration assez faciles à mettre en place - d’ailleurs, j’en ai déjà fait quelques-unes - mais je sèche sur le plan de comm. Ce que j’ai sorti ne me convient pas.

Nous étoffons son plan en fonction de mes vieux cours de marketing. Au bout d’un moment, je dois me rendre à l’évidence :

— Je ne suis vraiment pas la bonne personne pour ce volet. Vraiment pas mon truc. Il nous faudrait quelqu’un qui possède une véritable expertise.

Son doigt tapote ses lèvres, son cerveau turbine, puis elle secoue la tête.

— J’ai bien quelqu’un au boulot mais ça ne fonctionnera pas. Pas du tout le même marché que le mien. Il me faudrait une personne avec une excellente connaissance de la cible féminine, qui...

Nos yeux s’écarquillent en même temps.

— Marie-Edwige ! clamons-nous en chœur.

— Tu crois qu’elle accepterait ? demande-t-elle.

— Bien sûr. Elle t’en doit une : c’est toi qui m’as convaincu de lui parler. Elle a bon cœur et est généreuse, en plus d’être excellente dans son domaine. Pourquoi tu souris comme ça ?

— Parce que tu as parlé d’elle en bons termes, mon canard. Tu as tourné la page. Peut-être que c’est toi qui devrais m’inviter au Pré aux Roses.

Je lui donne un petit coup d’épaule.

— Rêve pas, mon lapin.

Comme une coïncidence, nos regards s'accrochent pour ne plus se lâcher. En une seconde, notre humeur joueuse disparaît pour laisser place à la séduction. Son sourire s'éteint, ses yeux dévient vers mes lèvres. Les siennes sont entrouvertes, en une invitation que j’ai envie d’accepter. Je veux retrouver ce goût de fraise qui la caractérise et qui me donne envie de la dévorer. De mon fait, l’espace entre nous se réduit. Soudain, la réalité de

la connerie que je suis en train de faire me percute. Je recule, rompant l'élan qui me poussait vers elle.

Du regard, j'embrasse la pièce pour trouver une diversion.

— C'était le bureau de Clémence ?

Seul le silence me répond. Je n'ose pas la regarder de peur de lire...
Quoi ? La déception sur son visage ?

— Oui, répond-elle après un silence.

Quand je me tourne enfin vers elle, elle a enfilé son armure et rien ne transparaît de ses émotions.

— Tu ne m'as jamais vraiment parlé d'elle.

— Tu ne m'as jamais parlé de ton père, rétorque-t-elle.

— Un point partout.

Elle change de position, de façon à ce que nous soyons le plus éloignés possibles sur la causeuse. L'espace entre nous me semble devenu un gouffre et ça me dérange.

— Clémence était la sœur de ma mère. Comme Constance et moi, elles avaient environ dix ans d'écart et ne s'entendaient pas très bien. Ma tante était considérée un peu comme une excentrique : elle aimait la lithothérapie, l'histoire, les voyages, le yoga. Elle vivait toujours des expériences que ma famille jugeait farfelues quand moi je les trouvais fascinantes. J'ai toujours admiré sa capacité à vivre librement et à faire ce qu'elle voulait quand elle le voulait, en se fichant de ce qu'on pensait d'elle.

— Tu lui ressembles beaucoup.

Son pouce frotte le bateau sur son poignet.

— Merci. C'est un merveilleux compliment.

— Ce tatouage a un lien avec elle ?

Mon lapin garde le silence quelques instants, tête baissée.

— Tu n'es pas obligée d'en parler, tu sais. Moi aussi, j'ai perdu quelqu'un que j'aimais, alors je sais ce que c'est de vouloir garder sa tristesse pour soi.

Tête penchée, elle attend la suite.

— Pas pour ce soir, mon lapin.

— Elle m'a laissé une lettre dans laquelle elle utilisait la métaphore du navire pour celle de la vie. Alors, j'ai fait ce tatouage pour me rappeler que j'étais seule capitaine à bord de mon propre bateau, quoi qu'en disent les autres.

Elle laisse le silence s'installer. Au moment où je pense qu'elle n'en dira pas plus, sa voix mélancolique emplît la pièce.

— Comme je te l'ai dit, je suis un accident. Je pense que mes parents avaient tout donné avec Constance et ils ont eu beaucoup de mal à se remettre dans ce rôle avec moi, surtout avec leur travail qui les accaparait énormément. D'après eux, ma sœur était un charme alors que j'étais une enfant difficile. Clémence n'a jamais eu d'enfants et elle s'est beaucoup occupée de moi. À l'adolescence, ils ont craqué. J'étais insupportable. Avec le recul, je pense que je voulais simplement attirer leur attention. Bref, ils ont fini par m'envoyer dans un pensionnat suisse très strict. Un endroit pour les gosses de riches à problèmes, autrement dit, un repère de connards. Du genre à s'acharner sur les plus faibles. Alors, j'ai peaufiné le masque pour montrer que rien ne m'atteignait et qu'on me laisse tranquille. Bien entendu, j'ai supplié mes parents de revenir sur leur décision mais ils ont refusé. Clémence a fini par les convaincre de me sortir de là en proposant de me prendre sous son toit.

Son regard chargé de tristesse englobe la pièce.

— Il y a un an, elle est morte d'un cancer des ovaires. Cette pièce était son endroit préféré, sa tanière.

Une larme roule sur sa joue, qu'elle essuie rapidement.

Sans réfléchir, dans un élan spontané, je la prends dans mes bras et loge sa tête contre mon épaule. L'odeur de fraise de sa crinière envahit mes sens et ce geste me paraît naturel, comme si sa place était là.

Elle s'abandonne quelques instants en soupirant.

— Tu as eu de la chance d'avoir Clémence.

Je n'ai pas eu la même.

Elle se décroche de moi et m'offre un sourire. Le masque est en place.

— Oui, je sais.

Ses mains s'activent à ranger les papiers sur la table, une invitation claire à partir. Je devine que ce genre de confidences n'est pas son lot habituel et qu'elle en éprouve un certain malaise.

On se ressemble beaucoup sur ce point. Et quelques autres aussi finalement.

Sur le pas de la porte, elle me prend brièvement dans ses bras et m'adresse un regard différent de d'habitude.

— Lucas ? Merci. Pour tout.

J'acquiesce simplement et disparaîs dans la nuit.

OceanofPDF.com

OCÉANE

Assis sur la chaise de sa maîtresse, le suppôt de Satan me fixe pendant que je beurre mes tartines. Immobile au point qu'on le croirait empaillé, seule sa tête dépasse de la table, comme un chat du Cheshire à qui il manquerait le reste du corps.

Pas du tout flippant.

— Ne t'en fais pas, Tripode, je ne vais pas me jeter sur toi pour te câliner.

Aucune réaction. Voix rassurante : échec.

Au milieu de la table traîne le post-it de Cat, déjà partie au travail, sur lequel est écrit un laconique "on en parlera ce soir".

— Je crois qu'elle sait que quelque chose se trame, dis-je au chat.

En parfaite imitation de statue, il continue à me fixer avec suspicion, tendu comme un string.

Après le départ de Lucas, j'ai prétexté être fatiguée et suis allée me cacher dans ma chambre, trop chamboulée par ce qu'il venait de se passer. Comme si nous avions franchi une étape importante sans savoir ce qu'elle signifie.

— Je ne sais pas quoi faire... Est-ce que je devrais lui proposer un vrai rencard ? Après hier soir, je crois qu'il accepterait. D'un autre côté, avec Lucas, rien n'est gagné. Cet homme est un vrai mystère. On a commencé comme d'habitude, en se jetant des piques, puis ça a failli être torride pendant une seconde - sa faute, pas la mienne, note bien - pour finir par lui raconter Clémence et me mettre à pleurer dans ses bras. Rhaaa ! Je ne sais pas quoi faire ! Une idée ?

Durant toute ma tirade, Tripode n'a pas bougé d'un poil. Vraiment très flippant.

— Oui, tu as raison, il faut vraiment que j'arrête de me comporter comme si j'avais quinze ans et que je voulais inviter le garçon que j'aime bien à sortir avec moi.

Toujours aucune réaction.

— Pfff... Tu ne sers vraiment à rien, suppôt de Satan !

Cette fois, la tête s'incline légèrement.

Je rêve ou il a souri d'un air machiavélique ? Nooon, les chats ne sourient pas.

Je débarrasse la table tout en gardant l'œil sur le chat démoniaque (des fois qu'il attaquerait sournoisement) et me prépare pour le travail.

Une journée tout à fait ordinaire : Tristan, en manque d'action, tente de savoir comment vont mes amours avec l'homme mystérieux, le club des tricoteuses commente le comportement des gens de passage à leur comptoir et le reste de mes collègues vague à ses occupations pendant que Laborde vadrouille de rendez-vous en rendez-vous dont on ne connaît ni le contenu, ni l'utilité.

Quand je reviens chez moi, j'appelle Marie-Edwige, dont Lucas a dégoté le numéro dans le bottin des anciens de l'école de commerce.

— Salut, Marie-Edwige.

Je lui replace qui je suis.

— Océane ! Quelle bonne surprise !

Après les formules d'usage, je me lance et lui explique mon problème.

— Oui, bien sûr que je vais regarder ton plan de communication. Avec plaisir ! En plus, ma meilleure amie est incollable en lithothérapie alors j'ai quelques notions. Envoie-moi aussi le lien vers ton Insta et ta boutique Etsy s'il te plaît.

— Merci beaucoup, vraiment.

— Quel est ton objectif avec cette boutique ? Ça va aussi m'aider pour analyser le tout.

— Je vise un revenu pérenne, mais pas forcément de quoi en vivre. Mon vrai projet est d'ouvrir un magasin dans quelques mois.

Et de lui détailler mon rêve de boutique, quels produits on y trouvera et les valeurs d'artisanat que je souhaite défendre.

— Ça me fait beaucoup penser à Biocosm, dit-elle, pensive. Mon père a démarré dans des boutiques comme la tienne en vendant notre crème de

jour aux algues. En Bretagne, ce n'est pas la matière première qui manque.

Ah ? Je n'en avais aucune idée.

— Et comment va Lucas ?

— Votre discussion lui a fait du bien, l'informé-je. Il ne t'en veut même plus : hier, il m'a parlé de toi en bien.

Son rire cristallin résonne dans mes oreilles.

— Waouh ! Quel revirement de situation !

— Tu l'as dit !

— Océane...

— Oui ?

— Prends soin de lui s'il te plaît. À sa façon, il a toujours pris soin des autres, mais personne ne lui a retourné la pareille. Pas même moi, par ignorance.

Non, non, pas du tout étrange comme conversation...

— Euh... D'accord.

— Et si tu décides d'être plus qu'une amie pour lui, sache qu'il te faudra persévérer mais que ça en vaudra la peine.

— ...

Euh...

— Je dois y aller. Je te rappelle quand j'ai fini. Bye.

Voilà voilà. Une bonne fin de conversation bien bizarre.

— Livraison de pizza hawaïenne ! hurle Cat en passant la porte.

Je sors du bureau et la débarrasse de son carton.

— Tu as vu mon post-it ?

— Difficile de le manquer, il était en plein milieu de la table.

Je sors les couverts et les verres et nous nous installons pour la séance d'interrogatoire. Une seconde, j'envisage de ne pas tout lui dire car je ne sais pas moi-même où j'en suis mais c'est Cat. Celle qui a ramassé les miettes de mon cœur après Calvin et les a recollées ensemble. Celle à qui j'ai tenu la main à l'enterrement de Mamita et dans les bras de qui j'ai pleuré à celui de Clémence.

Alors, je déballe tout : mes doutes, mes craintes de me faire jeter, mon envie d'en avoir plus de Lucas.

Elle garde le silence, mâchant sa part de pizza. Puis :

— Juste s'amuser et se laisser porter par le vent pour voir où ça mène...
Mouais, raté.

Voilà. Une bonne pichenette de rappel.

— Hum... Peut-être qu'il y a plus, effectivement. Pendant la semaine sans le voir, il m'a manqué, avoué-je. Au début, je pensais souffrir d'un dérivé du syndrome de Stockholm après notre coloc forcée mais dès qu'il a franchi la porte du café, j'étais vraiment heureuse.

Silence de mort.

Elle mord dans sa part de pizza sous l'œil énamouré de Tripode, à ses pieds. Puis s'appuie sur le dossier de sa chaise en affichant un air de triomphe. Son sourire en coin me nargue.

— Cœur qui bat la chamade ? Envie de lui faire des gros câlins ? De disséquer son cerveau pour connaître tous ses secrets ?

Je lève les yeux au ciel. Elle jubile.

— Oui. Sauf la partie dissection.

— Comme c'est romantiiiiique ! C'est vrai qu'il est pas mal dans son genre. Il dégage un truc, ce mec. C'est pas Tristan mais bon...

— Cat ! Je ne lui demande pas d'être Tristan. Et ça n'aide pas beaucoup, là. Que dois-je faire ?

— Arrêter de tourner autour du pot. Tu lui fais part de tes intentions. Au moins, tu seras fixée.

Aïe. Risque de râteau à l'horizon.

— D'accord, soupiré-je. Je vais d'abord attendre des nouvelles de Marie-Edwige et le faire mariner un peu.

— Excellente idée ! Tu vas manger la dernière part ?

— Non, vas-y.



Quelques jours plus tard, à ma grande surprise, mon téléphone affiche un message de Lucas.

[Des nouvelles de ME ?]

Ce mec est vraiment nul en interactions sociales. Toute personne normalement constituée aurait commencé par un bonjour ou tout autre formule de politesse. Je décide de jouer un peu.

[Salut mon canard, je suppose que tu veux parler de Marie-Edwige ?]. Smiley qui réfléchit.

[Oui. Pas d'un Moine Éclopé.]

[Ou de Moutarde Éternelle ?] Smiley clin d'œil.

[Ou de Minuscule Éléphant.]

J'éclate de rire et quelques secondes plus tard apparaît un autre message.

[Alors ?]

Il a épuisé sa dose de patience et ne sait pas se servir des smileys. Bon, d'accord, c'est Lucas... Ça m'aurait étonné qu'il sache. Pour lui, ça doit encore être un truc qui prend de la place inutilement quand moi, j'en arrose mes messages. Je profite de l'occasion pour tâter le terrain.

[Aucune nouvelle. Je te manque déjà ? Ou alors tu as juste hâte de récupérer ton chèque...] Smiley mort de rire.

À l'intérieur, je suis loin de l'émotion transmise par la petite boule jaune. Mes yeux fixent l'écran, dans l'appréhension. Trois points apparaissent. Disparaissent. Réapparaissent. Soit Lucas s'est dégoté un fond de diplomatie et tente de trouver une formulation pour m'envoyer sur les roses, soit il écrit un message long comme le Mississippi. Enfin, la réponse arrive.

[Un peu des deux.]

Euh... Blackout. Je lui manque. Il veut son chèque. Est-ce que je lui manque plus qu'il ne veut son chèque ? Voilà voilà, mon cerveau est parti en suranalyse.

Hey, là-haut ! On avait dit qu'on arrêterait la régression à la phase adolescente !

Devant ce message cryptique, je laisse tomber et range mon téléphone. Dans tous les cas, cela ne change rien : je vais me lancer d'une façon ou d'une autre.

Justement, le lendemain, Marie-Edwige m'appelle et nous passons en revue mon plan de communication. Cette femme est vraiment un génie dans son domaine !

— Je vais aussi partager tes posts Insta à mon réseau. Nous avons en partie la même cible alors je pense que ça pourrait aider.

Que dire ? Sa gentillesse me donne presque les larmes aux yeux. Je comprends pourquoi Lucas est tombé amoureux d'elle. Comment pourrais-je rivaliser après ça ? Elle est belle, intelligente et bienveillante. Alors que moi... Je suis juste moi.

— Merci beaucoup Marie-Edwige.

Après avoir raccroché, le doute règne en maître : Marie-Edwige et moi, on ne joue pas dans la même cour. En plus, avec Lucas, ça a vraiment mal

commencé.

Mais tout a changé, Océane.

Le souvenir de notre baiser torride au Mexique s'impose à moi.

Il avait envie de toi. Ouais, mais on était bourrés.

Nos moments de complicité rejouent dans ma mémoire tel un kaléidoscope cinématographique.

Finalement, tu as peut-être une chance de ne pas prendre un râteau.

Du pouce, je caresse le tatouage de galion et murmure pour moi-même :

— Je vais me lancer. Je dois être fixée.

Rassérénée, j'envoie un message à Lucas pour lui dire que j'ai eu des nouvelles de Marie-Edwige.

La meilleure excuse pour qu'on se revoie rapidement afin de discuter des prochaines étapes de ma boutique.

Et de tâter le terrain...

OceanofPDF.com

OCÉANE

Installés dans la causeuse, nos ordinateurs sur la table du salon, Lucas et moi détaillons les nouvelles données. Grâce à son ex, mon nombre d'abonnés Insta a augmenté de façon exponentielle, tout comme les commandes de la boutique. L'air absorbé, mon canard retouche les prévisions de ventes, tandis que je lui expose mes plans.

— Le club des Tricoteuses prendra environ cent bracelets pour leur stand au Salon de l'Artisanat, indiqué-je.

— Le club des quoi ?

Je lui explique brièvement qui sont les trois compères.

— Tu penses arriver à tous les vendre ? demande-t-il.

— D'après elles, oui, ça partira facilement.

— Ok. Je les inclus.

Pendant qu'il retouche ses chiffres, j'en profite pour me repaître de son profil. Son nez droit, ses joues glabres, légèrement creusées, accentuant les traits de sa mâchoire.

J'ai eu beau me creuser la cervelle à coups de foreuse, aucun discours génial ne m'est venu. Avec un homme normal, j'aurais simplement dit un truc du genre : "Hey, ça te tente qu'on soit plus que des amis ?" Sauf qu'on parle de Lucas, là. Le mec qui ne pouvait pas m'encadrer. Alors, j'ai des raisons légitimes d'avoir des doutes sur un potentiel râteau.

Du coup, j'ai décidé de commencer par une étape facile : vérifier si le baiser mexicain était simplement un accident.

— Tu peux arrêter de mater, mon lapin ? Ça me perturbe.

— Non.

Timbre de voix confiant. Bravo, Océane !

Confiance que je suis loin de ressentir mais je sais donner le change.

Il détourne son attention de l'ordinateur et nos regards fusionnent. Ses lèvres s'étirent pour dégainer la fossette. Il connaît mon point faible. Ma respiration s'accélère sous son regard intense. Lentement, comme pour ne pas l'effrayer, je prends la machine sur ses genoux et la pose sur la table, sans le quitter des yeux.

La pulpe de mes doigts parcourt sa joue en une caresse douce, annonçant mes intentions. Sa fossette a disparu, son visage arbore une expression grave.

— Je croyais qu'on ne devait pas mélanger travail et plaisir, souffle-t-il.

Un sourire en coin étire mes lèvres.

— La ferme, mon canard.

Ma bouche se pose sur sa mâchoire, juste à la jonction de l'oreille. Je trace un chemin de baisers aussi légers que des plumes le long de l'os, jusqu'au coin de ses lèvres. Pendant tout le manège, il n'a pas bougé d'un millimètre. On pourrait le croire totalement figé, si ce n'est sa respiration qui s'est accélérée.

Sans crier gare, je m'installe face à lui, sur ses genoux, jambes écartées. Nos lèvres ne sont séparées que de quelques centimètres, nos regards accrochés l'un à l'autre.

— Je vais t'embrasser, Lucas Varennes. Si tu t'y opposes, c'est le moment de le dire, murmuré-je.

— Je vais me taire, alors.

La pierre qui plombait mon estomac s'envole.

Avec douceur, ma langue parcourt ses lèvres entrouvertes, que je mordille. Et soudain, il retrouve vie : sa main agrippe ma crinière tandis que l'autre caresse mon dos, tout en me laissant maîtresse du moment. Alors, n'y tenant plus, je m'empare de lui. Ma langue trouve la sienne et nous reprenons le baiser avorté du Mexique, là où nous l'avions laissé. Entre mes cuisses, je sens pulser mon intimité logée contre son érection. J'approfondis notre baiser aux accents de désespoir tellement j'ai envie de cet homme. Nos bouches se cherchent, se perdent, se retrouvent. Incapable de me retenir, mon bassin frotte contre le sien. Ses lèvres absorbent mes gémissements ; les miennes, ses grognements.

Dans la frénésie du moment, je déboutonne sa chemise pour enfin caresser sa peau. Mes mains parcourent son torse pour en cartographier les moindres détails. Comme pour me rendre la pareille, sa bouche se détache

de la mienne et fond sur mes seins, qu'il mordille à travers mon t-shirt. Aussitôt, je vire le vêtement, lui exposant ma poitrine gainée de dentelle.

— Tu es magnifique, Océane...

Avec délicatesse, ses doigts libèrent mes seins et sa langue titille mon mamelon, sous mes gémissements. Puis, il passe à l'autre. Ma main plonge entre nos corps et caresse son érection à travers le tissu de son pantalon, lui arrachant un râle de satisfaction.

Une brume de désir a envahi mon esprit. Plus aucune pensée cohérente ne le traverse. Nous haletons, perdus dans l'autre, tout en gestes désordonnés.

— J'ai tellement envie de toi, Océane... Je veux te voir jouir... murmure-t-il en mordillant mon oreille.

Devant mon air incertain, il caresse ma joue et fait apparaître sa fossette.

— Fais-moi confiance.

Son regard intense me convainc. Il me positionne dos contre son torse, jambes écartées. Accompagnées par son souffle dans mon cou, ses mains caressent mes épaules, descendent sur mes bras, qu'il place derrière sa nuque.

— Tu es en sécurité, chuchote-t-il. Ce moment est pour toi. On arrête quand tu veux, il te suffit de dire stop.

— Continue, haleté-je.

Dans cette position, je me sens tout autant exposée que conquérante. Un mélange grisant.

Il masse mes seins, pince mes mamelons, tout en me murmurant à quel point il me trouve belle et solaire. Puis ses doigts glissent plus bas, avec légèreté, jusqu'à atteindre mon jean. Un bouton saute. Ma respiration s'accélère. Ma braguette descend. L'anticipation me rend folle.

Je soulève mon bassin pour descendre le vêtement et lui faciliter l'accès. Mes mouvements font pression sur son érection, il gémit.

D'une main sur le ventre, il me plaque contre lui pendant que l'autre disparaît dans mon sous-vêtement. Ses doigts agiles explorent mon intimité, envoyant des ondes de plaisir dans tout mon corps. À mon oreille, il murmure à quel point il aime me sentir humide pour lui, qu'il avait imaginé ce moment un bon nombre de fois. Quand il entre un doigt en moi, la frustration d'en avoir plus s'allie au soulagement de la tension qui régnait dans cette zone.

— Je veux voir ton visage, Océane. Reviens vers moi.

Je me débarrasse de mon jean et change de position pour lui faire face. Aussitôt, ses lèvres s'emparent des miennes, sa main replonge vers mon intimité. Ses doigts s'activent en moi, lentement. Quand je bouge le bassin pour lui faire comprendre d'accélérer, un petit rire lui échappe et il obéit à mon ordre implicite. Ses caresses se font plus appuyées, plus rapides, ma respiration accélère au même rythme. Au fond de mes entrailles, la vague de chaleur monte et dévaste tout sur son passage. Tête en arrière, yeux fermés, je jouis.

Puis mon corps mou retombe sur Lucas, mon front sur son épaule.

Nos respirations saccadées, nous restons ainsi un long moment, sa main caressant mes cheveux.

— Ça va, mon lapin ? murmure-t-il.

— Oh que oui.

Son torse tressaute sous son rire.

— Je vais bouger, mon bras est coincé.

Merde ! Sa main est toujours dans ma culotte !

Je me détache de son épaule et le libère. Une expression douce s'affiche sur son visage, ses yeux reflètent une tendresse inhabituelle chez lui. C'est la première fois qu'il me regarde ainsi et mon cœur s'en trouve bousculé.

Ses hanches remuent, comme s'il était gêné, et mon regard se pose sur son érection, immanquable à travers son pantalon.

— Et toi ? Est-ce que...

Il pose un doigt en travers de mes lèvres pour m'intimer de me taire.

— Ne t'en fais pas pour moi, je survivrai.

À contrecœur, je me dégage de son étreinte et me rhabille.

Ce n'était pas du tout mon plan initial, qui devait se cantonner à un baiser torride, mais qui suis-je pour me plaindre d'avoir obtenu un orgasme ? Par contre, cela ne fait pas avancer mon schmilblick de rencard.

— La salle de bain ?

— Au fond de la pièce principale, à droite.

Dès que nous apparaîssons, Cat nous jette un coup d'œil goguenard, Tripode endormi sur ses genoux.

Elle a tout entendu.

— Tu regardes quoi ? hasardé-je, l'air innocent “non, non je ne viens pas de vivre un moment torride de sexe dans la pièce d'à-côté, mes cheveux sont naturellement en bataille, c'est mon nouveau style”.

— *En Eaux Troubles.*

— Encore ?

— J'adore les films de requins et Jason Statham. Là, j'ai du deux en un.

Lucas sort de la salle de bain, dégageant un air sûr de lui. Il se fiche comme de l'an quarante de l'opinion de ma coloc sur nos ébats. En fait, il se fiche de l'opinion de tout le monde, point que je lui envie.

À ce moment-là, le mégalodon fonce vers un pauvre type et lui bouffe le bras. Le sang se diffuse dans l'eau, la teintant de rose.

— Aïe, ça doit faire mal, lancé-je.

Quand je me tourne vers Lucas, il est blanc comme un linge, les yeux fixés sur la télé. L'énorme dinosaure revient à la charge et finit le type. Encore plus de sang. Il tressaille, blême.

Quelque chose ne va pas.

— Lucas ? murmuré-je. On dirait que tu as vu un fantôme.

OceanofPDF.com

LUCAS

Lucas, 18 ans et demi.

— Il devrait déjà être là, vocifère papa. Le gratin va cramer si je le laisse cuire encore.

— Je vais l'appeler, proposé-je.

Depuis la fermeture de l'usine dans laquelle Pierre et mon père travaillaient et le divorce de mes parents, mon parrain vient manger chez nous trois fois par semaine. Mon paternel et lui sont amis depuis bien avant ma naissance et en cette période difficile, ils se soutiennent mutuellement.

D'aussi loin que remontent mes souvenirs, Pierre a toujours été dans les parages. Avec ses blagues potaches, souvent nulles, et son rire tonitruant. Tout le fait marrer. Il dit souvent que la vie est belle et qu'il faut voir le verre à moitié plein, sinon, tu finis par trouver que le monde est merdique.

Je compose le numéro de mon parrain. Aucune réponse. Je réessaie. Même résultat.

— Occupe-toi du gratin, je vais faire un saut chez lui, décide mon père en prenant le double des clés de l'appartement de son ami.

Sourcils froncés, il arbore une expression angoissée. Pierre n'est jamais en retard. Jamais.

Une demi-heure passe. J'ai arrêté le four pour éviter au gratin de brûler.

— Ils devraient déjà être là, non ? hasarde Pika, inquiet.

L'angoisse ronge mes entrailles : j'ai un mauvais pressentiment. Mon parrain habite tout près ; l'aller-retour aurait dû durer dix minutes max.

Dans une énième tentative, j'appelle mon père, qui ne répond pas non plus. Une sueur froide humidifie ma nuque en même temps que les pires

scénarios s'emparent de mon imagination.

Rassurer mon frère, ne rien laisser paraître.

— Ne t'inquiète pas, ils vont bientôt arriver.

Le temps s'égrène, le gratin a refroidi.

— Reste là, Pika. J'y vais.

La peur déforme les traits de mon petit frère : dans ce quartier, on évite de se balader seul la nuit.

— Je viens avec toi, Lucas.

— Hors de question !

— Si, je viens ! Je ne te laisse pas tout seul.

Au moment où je commence à nourrir l'idée de l'attacher sur une chaise pour l'empêcher de me suivre, la porte de notre appartement claque.

— Papa ?

Il se tient tête baissée dans la pièce principale, épaules voûtées. On dirait qu'il vient de prendre dix ans d'un coup.

— Papa ? Ça va ? demande mon frère. C'est quoi ces tâches ?

Son t-shirt autrefois blanc est maculé d'auréoles rose, un peu comme une teinture qui aurait raté.

L'estomac en vrac, je tire mon père hagard vers le canapé et l'oblige à s'asseoir.

— Papa ? Parle-nous s'il te plaît. Où est Pierre ? Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Alors, mon père relève vers moi son visage ravagé par la douleur.

— Pierre est mort.

Son murmure me fait l'effet d'un hurlement. Le choc me cueille en plein vol. Je m'écrase au sol.

Finalement, le monde est merdique.

— Lucas ? On dirait que tu as vu un fantôme.

La question d'Océane me tire de mon cauchemar éveillé. Les souvenirs menacent de me submerger, je suffoque, ma respiration est bloquée.

Elle ne croit pas si bien dire...

Sa main douce se glisse dans la mienne et je serre ses doigts comme un naufragé le ferait d'une bouée de sauvetage en plein océan.

— Viens, Lucas. On va faire un tour.

Comme un robot, je la suis, ma main toujours dans la sienne. Dehors, l'air frais me gifle et me ramène sur la terre ferme. Mes jambes ne me portent plus, je m'appuie contre le mur de la maison.

Sa paume se pose sur ma joue et je me laisse envahir par sa chaleur et son odeur de fraise.

— Prends une grande inspiration par le nez. Voilà, comme ça. Expire par la bouche. Très bien. Recommence. Encore. Je ne te lâche pas, je suis là, Lucas. Recommence.

Petit à petit, les souvenirs et la douleur refluent ; l'air revient de nouveau dans mes poumons. Sa main quitte ma joue, remplacée par la fraîcheur de la brise du début de soirée, alors je serre ses doigts pour ne pas que sa chaleur m'abandonne.

Son regard trahit son inquiétude devant le mien, hanté.

— Ça va mieux ?

J'acquiesce. En silence, elle me laisse quelques instants, le temps de me reprendre. Quand je me détache du mur, un peu ragaillardi, elle demande :

— Je t'offre une gaufre ?

— Avec du Nutella et de la chantilly.

Ses lèvres, dont le goût de fraise est encore imprimé sur les miennes, s'étirent en un sourire doux qui réchauffe ma poitrine.

— Tu prendras celle qui te fait plaisir.

Mains jointes, elle nous guide à travers les rues de Pinson. Mon esprit embrumé enregistre le carrousel, puis les nombreux bars et restaurants qui bordent la plage. Sans me lâcher, Océane commande, me tend ma gaufre et nous entraîne à l'écart des badauds.

Ses doigts se délient des miens pour s'asseoir dans le sable. Avec réticence, je la laisse reprendre sa liberté. Côte à côte, nous contemplons la mer. Les vagues s'écrasent bruyamment, l'eau remue de manière plus agressive qu'au Mexique.

Sans échanger un mot, nous mangeons notre gaufre. Ce répit me calme, mes idées se remettent en place peu à peu.

J'ai totalement craqué. Durant un an après la découverte du corps de Pierre, je me réveillais en sursaut, la sueur glaciale coulant sur mon visage et le long de ma colonne vertébrale, la tête dans mes cauchemars. Puis les rêves se sont peu à peu espacés, jusqu'à ne réapparaître qu'en de très rares occasions, comme aujourd'hui. La surprise m'a cueilli au moment où je m'y attendais le moins.

Cela faisait une éternité que je n'avais pas songé à la mort de Pierre. La tristesse pèse toujours sur mon cœur, un poids qui ne me quittera jamais vraiment mais j'avais enfoui les circonstances de son décès très profondément, me refusant d'y penser. À cette période, la vie m'en mettait tellement plein la gueule que j'ai enterré tous mes sentiments, comme un réflexe de survie. Je suis devenu un connard carriériste, fixé sur son objectif. Et voilà que débarque Océane, munie d'une pelle avec laquelle elle déterre une à une, toutes ces émotions que je pensais éteintes.

Est-ce qu'elle est en train de me ressusciter ? Suis-je prêt pour ça ?

Afin d'alléger l'atmosphère, mais aussi pour me retrouver, je dévie mes pensées vers la femme assise à côté de moi.

— Est-ce que c'est un rencard, mon lapin ?

Son visage se tourne vers moi, un sourire sur les lèvres, contraire à l'inquiétude que je lis dans son regard.

— Non, pas ce soir. Juste une gaufre. Mais la prochaine gaufre, ce sera toi qui me l'offriras et là, ce sera un rencard. J'accepte aussi le Pré aux Roses, soit dit en passant. Te voilà prévenu, mon canard.

J'attrape sa main, la déleste du papier gras qu'elle tenait et emmêle mes doigts aux siens. J'ai besoin de sa chaleur, de sa lumière dans ma nuit. Son regard surpris passe de nos mains à mon visage.

— La curiosité doit te bouffer de l'intérieur, plaisanté-je. Bizarre que tu n'aies pas posé de questions...

Son visage devient sérieux, absent de son habituel masque souriant.

— Je ne comprends pas ce qu'il s'est passé, Lucas Varennes, mais je commence à te connaître : le meilleur moyen que tu ne dises rien est de te cuisiner. Si tu veux en parler, je suis là. Si tu ne veux pas, je respecte ton choix. La curiosité me dévorera les entrailles mais ça, c'est mon problème. Je pense que tu as plein de secrets et que tu ne les dévoileras pas aisément. J'ai sincèrement envie d'en savoir plus mais pour cela, il n'y a que deux solutions : soit tu me parles, soit je dissèque ton cerveau. La dernière idée vient de Cat.

Un rire faible s'échappe de mes lèvres. La magie d'Océane a encore frappé et éloigné les idées noires.

Cette fille est une licorne. Un être extraordinaire dans un monde de merde.

Aucune idée d'où sort cette pensée mais elle lui correspond parfaitement.

— Ce serait dommage d'abîmer mes si beaux cheveux, auxquels tu aimes t'agripper, pour disséquer mon cerveau.

— Sans compter le côté létal de la démarche.

Le silence s'installe, nos regards ne se quittent pas. Enveloppé par la nuit, je me perds dans ses yeux. Rien à voir avec l'ambiance échauffée de tout à l'heure ou ma panique soudaine. Le moment est serein. Tout simplement.

Bizarrement, moi qui traite le monde entier comme mon ennemi, j'ai envie de lui faire confiance. De déballer ce qui pèse sur mes épaules. Pas tout : j'ai appris la leçon avec Marie-Edwige. Et je ne veux pas que son monde de licornes soit englouti par mon monde de ténèbres.

Je lâche un soupir et passe la main dans mes cheveux. Ses doigts serrent les miens, comme pour m'encourager.

— Je t'ai dit que j'avais perdu quelqu'un moi aussi, soufflé-je. Il s'appelait Pierre et c'était mon parrain. Il était aussi le meilleur ami de mon père. Ils se connaissaient depuis qu'ils étaient gamins et bossaient ensemble à l'usine d'électroménager qui a fermé il y a un peu plus de dix ans.

— Ah oui... Je me souviens vaguement de cette histoire. Ils en avaient parlé aux infos locales.

— Pierre lançait des blagues pourries tout le temps auxquelles il se marrait tout seul. Du genre "un schtroumpf se balade en forêt, se prend les pieds dans une racine et tombe. Il se fait un bleu." Il n'avait ni femme ni enfant alors je crois qu'il considérait Pika et moi comme les siens. Le dimanche, il passait chez nous et amenait des crêpes et des gâteaux. Il adorait la pâtisserie.

Mes souvenirs heureux se teintent de mélancolie.

— Ça avait l'air d'un chouette type, murmure-t-elle.

— Il l'était. Mon père et lui se connaissaient depuis le primaire. À peine le bac en poche, ils ont entamé leur vie professionnelle dans cette entreprise florissante, à l'époque. Lorsque l'usine a fermé, tout le monde s'est retrouvé au chômage. Pendant un an, ils ont cherché du boulot mais sans diplôme, toutes les portes se fermaient. C'était une période compliquée, ils avaient du mal à s'en remettre. Alors ils se soutenaient mutuellement, comme ils l'avaient toujours fait depuis l'école. Pierre venait manger trois fois par semaine chez nous. Et un soir, il n'est pas venu alors que c'était un maniaque de la ponctualité. Inquiet, mon père est allé voir ce qui se passait. Et quand il est revenu, il n'était plus le même homme. Pierre était mort.

Ma voix se brise, incapable d'articuler les mots. Noah est la seule personne à qui j'ai raconté cette histoire, il y a dix ans. À l'époque, c'était frais et j'avais besoin d'en parler à mon ami. Ce souvenir s'est embourbé dans mon marais interne, refaisant parfois surface sans crier gare. Aujourd'hui que je dois l'exhumer, il résiste. Juste assez à découvert pour que je le voie, trop profondément enfoui pour que j'arrive à l'extirper pour m'en débarrasser.

Océane resserre sa prise sur ma main et pose sa tête sur mon épaule, détachant nos regards. Comme par réflexe naturel, mes doigts caressent ses cheveux. Ne pas sentir son regard sur moi rend les choses plus faciles.

Alors je rassemble mes dernières forces pour passer la ligne d'arrivée de ce marathon.

— Il l'a trouvé dans la baignoire, habillé. Il s'était ouvert les veines, murmuré-je. Mon père m'a raconté toute la scène le lendemain, alors qu'il était ivre : le sang dans l'eau, les traînées rosâtres flottant à la surface. Il a sorti Pierre de la baignoire, tachant son t-shirt d'auréoles roses. Alors j'ai pris le vêtement, je l'ai déchiré et jeté aux ordures. Cette nuit-là, les cauchemars ont commencé : j'imaginai la scène avec force de détails, le sang se diluant dans l'eau en tourbillons, la mort lente de mon parrain, sa vie s'échappant par ses poignets. Les mauvais rêves ont duré longtemps puis ont fini par disparaître.

Un cri lui échappe.

— Oh ! Je comprends mieux pourquoi le film t'a secoué, chuchote-t-elle.

— Cela faisait des années que je n'y avais plus pensé.

Elle gigote pour se dégager de mon étreinte. Sa paume se pose sur ma joue.

— Je suis désolée, Lucas.

— Tu n'y es pour rien, tenté-je de plaisanter.

Aucun sourire, je viens de faire un flop.

— Je sais. Je suis désolée que tu aies eu à vivre ça.

Et là, face à l'océan et à mes souvenirs, je fais la seule chose qui me paraît sensée. Mes lèvres se posent sur celles d'Océane et je me perds dans ce baiser au goût de Nutella.

LUCAS

Mes poings frappent le sac de toutes mes forces. Encore et encore. La sueur coule le long de mes tempes et de mon dos, mes cheveux sont trempés.

— Eh bien, y'en avait des trucs à sortir aujourd'hui ! plaisante Noah.

Sans lui prêter attention, je continue à boxer le sac de sable avec toute la force dont je suis capable. La colère anime chacun de mes gestes. Putain, j'ai la haine. Contre moi qui me retrouve coincé entre Océane et ma promesse, contre Océane, qui exhume des sentiments depuis longtemps enfouis. Merde !

Comment ai-je pu me mettre dans une telle situation ?

— Tu veux en parler ?

J'avise les autres boxeurs dans la salle.

— Pas ici.

Noah s'éloigne. Du coin de l'œil, je le vois taper sur l'écran de son téléphone. Il revient, tout sourire.

— Tu termines de te défouler sur ce pauvre sac et on file chez toi. Les pizzas arrivent dans une demi-heure.

— Amaya ?

— Bah, ça lui va bien : elle a du mal à me supporter en ce moment. Hier, elle a pété un plomb parce que j'avais sécurisé chaque porte de placard et qu'elle n'arrivait pas à ouvrir celui où elle stocke ses Petits Écoliers¹. Elle avait faim.

— Ah.

— Ne jamais se mettre entre une femme enceinte et sa nourriture.

S'il croit que je vais compatir alors qu'il respire le bonheur, il peut se brosser. Et puis, je suis bien trop occupé à me noyer dans mon marasme

personnel.

Quand enfin, j'arrive à bout de souffle, je jette les gants dans mon sac de sport et m'enfile la moitié de ma bouteille d'eau.

Arrivés chez moi, je prends ma douche pendant que Noah glande sur mon canapé. Lorsque je sors de la salle de bain, l'appartement embaume la pizza.

Immédiatement, l'image du t-shirt d'Océane me revient en mémoire : la pizza amie-amie avec l'ananas. Une hérésie.

Par habitude, je sors couverts et assiettes, qui ne serviront probablement à rien.

Aussitôt les cartons ouverts, Noah se précipite sur la pizza au reblochon et lardons comme un mort de faim.

— Alors, qu'est-ce qui che pache ? Non, attends, laiche-moi deviner... Ochéane ?

Je cligne des yeux, le temps que mon cerveau décrypte son langage codé par l'absorption de nourriture en même temps qu'il parle.

— Ouais.

Je passe la main dans mes cheveux, décide de les laisser tranquilles et dévore mon propre morceau en un temps record.

— Putain, Noah, je suis dans la merde ! Je lui ai parlé de Pierre...

La part de pizza s'immobilise dans les airs, à quelques centimètres de sa bouche bée. Il reprend vie, ses yeux si écarquillés qu'ils vont sortir de ses orbites.

Il sait ce que cela signifie pour moi.

— Tu lui as parlé de Pierre ?

J'acquiesce. Et soudain, il éclate de rire.

— Tu es amoureux d'elle et tu es dans la merde parce que tu lui as menti ! C'est la meilleure ! Le karma, Lulu. Il te revient en pleine gueule !

Amoureux...

Par je ne sais quel enchantement, Océane s'est faufilée sous ma peau. Chaque instant passé avec elle me donne l'impression de tenir une pierre précieuse dans les mains. Je ne suis pas con : je me doutais bien que le mot en A était en train de s'insinuer en moi mais l'entendre à voix haute est bizarre.

— C'est un bon résumé, réponds-je.

— Et elle ?

— Les signes montrent que c'est réciproque.

— Vous avez couché ensemble ? C’était torride ? Raconte ! Avec Amaya, ma vie sexuelle est devenue compliquée. Elle veut tout le temps baiser mais je crains trop de faire mal au bébé alors je me restreins. Je sais que c’est con, mais j’y pense tout le temps quand on est au lit.

Euh... On manque l’essentiel, là.

— Non, on a juste fricoté et oui, c’était torride, soupiré-je. Peut-on revenir au problème principal ?

— Vous avez “fricoté”... Pourquoi tu ne m’as rien dit ? Putain, Lulu, tu abuses ! Je suis ton meilleur pote.

— On n’est pas une équipe de pompom girls en soirée pyjama, Noah.

Il affiche une moue déçue et pour se consoler, mange sa dernière part de pizza pendant que j’engloutis la mienne.

— Donc, si je reprends... Tu lui as menti sur ta grand-mère inexistante pour obtenir sa part, ensuite tu es tombé amoureux d’elle et maintenant, tu ne sais plus comment te dépêtrer de ce merdier.

— Comment ai-je pu être assez con pour me retrouver dans cette situation ? J’ai moi-même miné le champ et je me retrouve avec le pied posé sur l’explosif.

— Il te suffit de renoncer à prendre sa part du butin et lui dire la vérité, suggère Noah.

— Renoncer à la promesse que j’ai faite à Pika ? Hors de question.

Le poing de mon ami s’abat sur la table, faisant sursauter les couverts et moi, par la même occasion.

— Tu nous fais chier avec ta promesse. Ça date d’il y a quoi ? Dix ans ?

— Neuf.

— Pika a dû oublier, depuis.

— Pas moi.

— Va falloir faire un choix, Lucas. Soit tu continues sur le chemin du mensonge et ça va t’exploser en pleine tête, soit Océane est plus importante et tu lui dis tout.

— Elle déteste le mensonge. Pas sûr qu’elle pardonnera...

— En tout cas, si tu continues avec elle, elle finira bien par le découvrir un jour. Peut-être même par quelqu’un d’autre et là, ce sera définitivement foutu.

— Je sais. Putain, je sais.

Choisir entre Océane et Pika. Choisir entre le risque de la perdre maintenant en lui avouant tout, ou ne rien dire et continuer en espérant que

la mine n'explosera pas.

Je suis un autre Calvin.

Cette prise de conscience me tord les boyaux.

— Qu'est-ce qui est le plus important, Lucas ?

— Océane.

La réponse a fusé spontanément. Neuf ans que Pika attend que j'honore ma promesse. Il pourra attendre un peu plus car je l'honorerai. Je ne peux tout simplement pas perdre Océane, elle est devenue trop précieuse.

— Je vais au moins renoncer à sa part, déjà.

— Dis-lui la vérité. Explique-lui pour la promesse et la fausse grand-mère. Peut-être qu'elle comprendra.

Ou pas.

Elle abhorre le mensonge. Or, je n'ai pas arrêté de la mener en bateau. D'abord en me faisant passer pour Malvernes, puis en inventant une aïeule en fin de vie pour obtenir ses gains. Je ne veux pas la perdre. Je ne peux pas la perdre

Je hoche la tête, sans rien promettre. Je dois réfléchir au calme. Analyser la situation, évaluer le risque et prendre une décision éclairée.

De toute façon, il me reste encore du temps. Tant qu'on n'a pas atteint l'objectif du deal, elle ne me donnera pas l'argent.

La perspective de ce répit desserre un peu mes boyaux.

Sur la table du salon, mon téléphone sonne.

— Tiens, quand on parle du loup...

Je décroche.

— Lucas ?

— Oui. Tu t'attendais à qui, mon lapin ?

— Pfff... J'ai une super nouvelle ! Tu ne devineras jamais !

Là, tout de suite, non. Je n'ai pas du tout envie de jouer aux devinettes, bien que l'entendre me fasse plaisir. Sa voix surexcitée me donne envie de sourire.

— Allez, envoie.

— Marie-Edwige vient de me passer une commande de huit cents bracelets !

Hein ? Quoi ?

En face de moi, Noah n'en perd pas une miette.

— Mon canard ? Toujours vivant ?

— Oui, oui... C'est génial !

C'est une catastrophe !

— Elle va les proposer aux clientes de Biocosm comme cadeau pour toutes les commandes de plus de cinquante euros. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Euh...

Oui. Et merde !

— Je vais pouvoir ouvrir mon magasin et tu vas pouvoir payer la maison de retraite de ta grand-mère parce que tu vas récupérer le chèque ! On a réussi ! On a réussi, Lucas !

Au lieu de m'emplir de joie, la nouvelle me remplit d'effroi.

Je pensais avoir le temps ? Putain de karma !

— C'est super, lâché-je, laconique.

Je suis injuste, je devrais me réjouir pour elle. Une part de moi est vraiment heureuse pour Océane mais l'autre est terrifiée : la perspective de la perdre se concrétise vraiment. Je chasse mes pensées négatives afin qu'elle ne se doute de rien.

— J'ai juste un petit problème, continue-t-elle sans remarquer mon manque d'enthousiasme. J'ai besoin de main-d'œuvre pour les fabriquer dans les délais. J'ai demandé à plusieurs amis mais ils ne peuvent pas. Alors, je me disais que... Enfin, si tu ne sais pas quoi faire ce week-end...

— Attends... Tu veux que je vienne enfiler des perles tout le week-end ? !

— Oui. Au sens littéral, hein...

Un sourire fleurit sur mes lèvres au souvenir de notre moment torride.

— Tu m'en devras une, mon lapin.

— Oui, oui.

En face de moi, Noah se marre.

Attends un peu, toi.

— Noah va venir aussi, décrété-je.

— Génial ! Plus on est de monde, mieux c'est.

Mon ami me fait de grands signes pour finir par mimer mon étranglement.

— Tu pourras faire ton super brownie, mon lapin ?

Son rire cristallin résonne dans mes oreilles.

— Oui. Je t'en ferai même un à emporter. Des lasagnes, ça te tente ? Ah non, pas de pâtes. Hachis parmentier ?

— Parfait.

— Alors, on se voit samedi à neuf heures. Lucas ?
— Oui ?
— Merci.
— Avec plaisir, soufflé-je en raccrochant.
— Tu abuses, mec, reproche Noah.
J'éclate de rire alors qu'intérieurement, je n'en mène pas large.
— Amène Amaya. Ça la détendra.
Il passe une main sur sa joue.
— Pas con.
Puis, il découvre ses dents en un rictus ironique.
— Va falloir choisir bientôt, mon Lulu. Le karma...
— Ta gueule, Noah.

OceanofPDF.com

OCÉANE

— Perles : ok. Fils : ok. Pincés... Pincés ?

— Ici, répond Cat en me les tendant. Tout est prêt ?

— Oui.

Mon amie m'adresse un sourire rassurant.

— Ne stresse pas, ça va bien se passer, Océane.

— Ça me fait bizarre... Noah va être là. C'est un peu comme si chacun entrait dans le monde de l'autre.

— Ou alors, on peut juste enfiler des perles en s'amusant.

— Aussi.

Tripode doit sentir l'excitation ambiante car il n'arrête pas de tourner en rond en miaulant. Ou ce sont les perles qui l'excitent : la perspective de tout balancer par terre pour mettre un chaos monstre doit titiller son esprit de félin machiavélique.

À neuf heures pile, la sonnette retentit. Mon cœur bat un peu plus vite à la perspective de voir Lucas. Depuis la gaufre sur la plage, il n'a plus donné signe de vie, probablement pour digérer l'épisode. Je l'ai laissé respirer, sentant qu'il en avait besoin. On a clairement franchi un autre cap mais je ne sais pas pourquoi, je m'attends toujours à ce qu'il recule sans prévenir. Nous savons tous les deux que nous sommes incompatibles, mais ma licorne intérieure me souffle que ce n'est pas grave et que ça peut marcher. Quant à Lucas, je n'ai aucun indice sur ce qu'il pense de tout ça. De nous.

Je prends une grande inspiration et ouvre la porte, tout sourire. Dans son jean et son t-shirt noirs, il est à tomber. Contrairement à son habitude, il ne s'est pas rasé et quelques poils de barbe parsèment ses joues.

Sexy...

— Salut, mon lapin.

— Salut, mon canard.

On reste quelques secondes plantés là, ne sachant trop quoi faire. Ses doigts ont exploré ma grotte et je ne sais pas si je dois lui faire la bise ou l'embrasser. *La gênance totale.*

— Salut Océane ! lance une femme derrière Lucas en le bousculant, dissipant le malaise de façon bienvenue.

— Je te présente Amaya, la femme de Noah, déclare Lucas.

De taille moyenne, elle porte un jean de grossesse qui englobe son ventre arrondi. Son visage aux traits fins est digne de celui des princesses éthiopiennes. De grandes lunettes de vue blanches contrastent avec sa peau d'un noir profond. Elle est tout simplement magnifique.

Nos invités entrent. Le dernier à franchir le seuil de la porte doit être Noah, ce qu'il confirme en me faisant la bise.

Dans le salon, je termine les présentations avec Cat.

— Noah t'a entraînée là-dedans ? plaisante mon amie envers Amaya.

Elle part d'un rire tonitruant et plante une bise sur la joue de son mari.

— Non, c'est l'inverse. Je voulais venir, à son grand désespoir. Il pensait avoir une super excuse pour me fuir mais j'ai décidé de me joindre à vous.

— Elle est insupportable, marmonne la victime.

— Essaie de porter un ballon de foot dans ton bide qui écrase tous tes organes vitaux et t'oblige à manger deux fois ton poids, et on en reparlera. Oh ! Un chat à trois pattes.

— Faites gaffe, il...

Voilà. Tripode passe d'invité en invité en se frottant à leurs jambes à la recherche de caresses.

— Il quoi ? demande Noah.

— Me déteste, réponds-je d'un ton désespéré, sous le regard hilare de Lucas.

Cat tapote sa lèvre, en pleine réflexion. C'est marrant, je sens que ça va être ma fête.

— Attends... Ce chat aime tout le monde sauf toi. Peut-être que c'est toi le suppôt de Satan.

— Ah. Ah. Je suis morte de rire, Cat. On va s'y mettre, hein ?

Tout le monde s'installe ; je reste debout pour donner la démonstration.

— Le nouage de fils... Je vais vous montrer comment terminer un bracelet.

Les minutes suivantes, j'explique comment exécuter le nœud et le cacher. Leur montre plusieurs fois. Une catastrophe. Amaya louche sur son fil transparent, Lucas n'a aucune dextérité et Noah n'arrive pas à retenir quelle boucle passe dans quelle boucle. Cat a beau venir en renfort, c'est un fiasco.

Lucas abandonne ses perles et lève la main.

— Je propose une optimisation de la chaîne de production.

— Le mec a pas fait une école de commerce pour rien, ricane Noah.

Mon canard lui jette un regard noir et lance :

— Cat et toi, vous gérez les nœuds pendant que nous trois, on enfiler les perles.

Sourire narquois de l'assemblée.

— Pas bête, décrété-je.

Je distribue les instructions sur le nombre de perles, leur assortiment et c'est parti.

Les débuts s'avèrent plutôt lents mais nous trouvons notre rythme. Les bavardages vont bon train, nous faisons tous connaissance.

— Comment vous vous êtes rencontrés ? demande Cat à Noah et Amaya.

Celle-ci caresse le bras de son mari dont les gros doigts tentent d'enfiler une perle.

— Sur un chantier.

— Elle est menuisière et je suis chef de chantier, précise Noah.

— Au début, on ne pouvait pas s'encadrer : il venait systématiquement remettre en question les décisions que je prenais alors que je suis l'experte.

— Euh... Chérie, je m'y connais aussi un peu, ironise Noah.

— Tu étais chiant.

— Tu ne supportais pas qu'on te contredise.

Nous n'en manquons pas une miette, dans l'attente de voir qui va gagner. Même le regard de Tripode fait des va-et-vient entre les deux comme s'il était au cinéma. Personnellement, je parie sur Amaya. Une femme enceinte, c'est redoutable.

— On a fini par sortir ensemble. Et puis, il m'a larguée comme une vieille chaussette soi-disant parce que mélanger le boulot et le plaisir, ça compliquait tout. Le chantier s'est terminé et une semaine plus tard, il est

venu frapper à ma porte pour s'excuser et me dire qu'il avait fait la plus grosse bêtise de sa vie.

Noah pose un regard adorateur sur sa femme.

— Elle m'a donné une seconde chance. Non sans préciser qu'il n'y en aurait pas d'autre.

Je termine un nœud et pose le bracelet sur la table, rêveuse. Cette histoire me rappelle un peu celle de Lucas et moi. Ça a commencé dans le sang. Est-ce que ça va finir avec un bébé ?

On arrête de s'emballer, Océane. Voilà, fermeture du pays des licornes à double-tour.

— C'est romantique, je trouve, énoncé-je.

— Pas autant que votre histoire de course aux œufs, déguisés en lapin et canard. Ça c'est cool ! lance Amaya avec enthousiasme.

Gros blanc.

Cat me regarde d'un air interrogateur qui signifie : *Elle est au courant ?*

Mes sourcils se froncent et je jette un regard noir vers Lucas. *Je pensais que seul Noah était au courant...*

Ses lèvres se pincent de mécontentement et il darde un regard noir sur son ami. Celui-ci lève les mains en signe d'innocence.

— Je t'avais dit qu'elle lisait dans mes pensées, mec.

Amaya éclate de rire.

— Oh, ça va. Lulu, tu croyais vraiment que Noah pouvait me cacher quoi que ce soit ? Je suis la maîtresse du chantage. Il suffit de le menacer de faire la grève de petits plats et de sexe et il déballe tout. Aucun défi.

— Lulu ?

Pas pu m'empêcher de relever le surnom ridicule.

Cat et moi pouffons de rire. La mâchoire de Lucas se crispe. Son charisme vient de se prendre un boulet de canon en pleine tête.

— Ne vous en faites pas, reprend Amaya en se tournant vers Lucas et moi, je ne dirai rien. J'ai un petit creux, tu n'aurais pas quelque chose à manger, Océane ?

— Petits Écoliers ? J'en ai acheté trois paquets. Placard à droite du frigo.

Elle se lève et m'étreins en me murmurant que je suis non seulement sa nouvelle héroïne mais aussi sa nouvelle meilleure amie. Ce à quoi Cat marmonne que la place est déjà prise mais qu'on l'accepte en seconde position.

Le reste de la journée se déroule dans une ambiance bon enfant. Cat, habituée à crapahuter toute la journée, a du mal à rester assise et a mis en place des pauses bougeottes. Le principe ? Se déhancher n'importe comment sur de la musique entraînante, sous le regard navré de Lucas et Noah qui nous prennent toutes les trois pour des dingues.

Vers seize heures, tout le monde n'en peut plus des perles et des bracelets.

— On reprend demain ? propose Cat. Vous n'êtes pas obligés de venir si vous avez prévu autre chose. Océane et moi, on finira.

— Je reviens ! tonne Amaya. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas éclatée comme ça.

Noah et Lucas échangent un regard navré.

— On va se balader, mon lapin ? propose Lucas. J'ai besoin de prendre l'air.

— Avec plaisir.

J'ignore délibérément les regards curieux ou malicieux du reste de la bande.

Aussitôt la porte fermée, Lucas me plaque contre le mur et m'embrasse à en perdre haleine. Un énorme poids, que je ne réalisais pas avoir, s'envole de mes épaules. Toute la journée, nous avons joué la retenue, nos doigts s'emmêlant sous la table, sa main sur ma cuisse, mais sans pour autant nous afficher au reste du groupe.

— Enfin seuls, souffle-t-il.

Ma main fourrage dans ses cheveux, un sourire niais s'installe sur mon visage.

— Je ne savais pas du tout comment me comporter lorsque vous êtes arrivés.

— Moi non plus. Je ne voulais pas que les autres nous scrutent à la loupe. Ce qu'il se passe entre nous ne regarde que nous.

Et que se passe-t-il exactement ?

Je retiens ma question. Brusquer Lucas serait une mauvaise idée.

Ses doigts s'emmêlent au mien dans un geste intime. Finalement, ai-je besoin de mots alors que les gestes sont là ?

Nous marchons vers la plage en silence. Il semble préoccupé. Au cours de la journée, j'ai remarqué son regard grave posé sur moi et dès que je le captais, il souriait ou se détournait, comme pour donner le change. Au

moment où je m'apprête à lui demander ce qui le rend soucieux, il me coupe l'herbe sous le pied.

— Tu veux une gaufre, mon lapin ?

— Tu me proposes un rencard ? plaisanté-je.

— On peut dire ça comme ça. Bien qu'une gaufre ne puisse pas être considérée comme un vrai rencard.

— Je t'avais dit que ça en serait un.

— Bon, tu en veux une ou pas ?

— Non merci. Je me suis gavée de Petits Écoliers. Donc, pas de rencard.

— On pourra trouver un moment pour s'en faire un vrai, lâche-t-il de manière innocente, comme pour tâter le terrain.

— Deal accepté !

Nous nous asseyons sur un banc, sous un pin, face à la plage. Tête baissée, il caresse du pouce la cicatrice de sa paume.

— Dis-moi ce qui te préoccupe, Lucas. Je ne suis pas télépathe, je ne peux pas deviner.

— J'ai un truc à te dire...

Un soupir s'échappe de ses lèvres. Il garde le silence quelques instants.

— Je...

Il passe la main dans ses cheveux, ouvre la bouche, la referme. Il hésite, comme s'il s'apprêtait à lâcher une bombe. L'angoisse étreint mon cœur qui démarre une séquence de battements erratiques. Puis, soudain :

— Est-ce que tu voudrais m'accompagner jeudi soir à un truc de boulot ? demande-t-il d'un ton un peu brusque.

Hein ? C'était juste ça ?

— Quel truc exactement ?

— Un genre de cocktail avec des collègues. Il y aura aussi des gros pontes.

— Attends... Une soirée mondaine avec relations publiques ? Tu es nul en relations publiques !

— Je sais. Je ne comptais pas m'y présenter mais mon chef m'a clairement expliqué que je devrais y aller. Il paraît que ce serait un coup de pouce pour ma carrière de discuter avec des gens haut placés afin de me faire repérer. Il a aussi précisé qu'il prendra sa retraite dans cinq ans et qu'il faudrait que j'apprenne à sociabiliser si je veux récupérer son poste.

— Tu ne lui as quand même pas dit que tu visais son poste ? Lucas !

— Non. Je lui ai dit que j'avais de l'ambition mais que je savais qu'il me restait beaucoup à apprendre. Je ne m'en suis jamais caché.

— Mouais... Ton cocktail ne me tente pas des masses, mon canard.

Il dégage la fossette, parfaitement conscient de son effet sur moi.

Achtung ! Piège !

— Tu as une dette envers moi. Enfilage de perles tout un week-end, ça te dit quelque chose ?

Je frappe son épaule du poing.

— Traître. D'accord, je vais y aller à ta soirée de snobs. Code vestimentaire ?

— Robe classe. Rien d'extravagant, c'est un milieu financier. Pas d'imprimé du genre *champagne because murder is wrong*.

J'éclate de rire.

— C'est noté. Je t'accompagne en qualité de quoi au juste ?

Voilà, voilà. Une petite question parfaitement placée dont la réponse saura contenter la part adolescente reptilienne de mon cerveau qui se pose des questions débiles.

Il grimace.

— Ma fiancée ?

Ma bouche s'ouvre en un beau O prêt à gober tout insecte à proximité tandis que mes yeux s'écarquillent.

— On passe direct du presque rencard aux fiançailles ? Waouh... Tu ne crois pas qu'on brûle les étapes ?

— J'adore mon chef mais il digère mal les demandes de vacances à la dernière minute. Il aime que tout soit bien planifié d'avance. L'année dernière, il s'est fiancé et a amené sa future femme à Cuba.

— Alors tu lui as raconté sa propre histoire pour l'amadouer, avec moi dans le rôle de la fiancée, complété-je.

La fossette. Il ressort la fossette. Comment lui en vouloir ?

— C'est un peu perturbant cette tendance à mentir, quand même.

— La fin justifie les moyens : je voulais partir en voyage. Vois le bon côté des choses : regarde où ça nous a menés. Un petit mal pour un grand bien.

Mes lèvres s'étirent en un sourire en coin.

— Ouais. C'est quand même la deuxième fois que tu me fais le coup...

Un doute s'insinue dans mon esprit. Serait-il capable de me mentir aussi ? Non. Il a toujours été très clair avec moi, y compris lorsque nous ne

pouvions pas nous supporter. Jamais il ne s'en est caché. De toute façon, sur quoi aurait-il pu mentir ? Son passé ? Il en dissimule encore des morceaux mais cela lui appartient, c'est normal. Il se dévoilera au fur et à mesure.

— Alors ? s'enquiert-il. J'ai vraiment besoin de ton aide, Océane. Tu es excellente avec les gens. Tu as une grande facilité à aller vers eux, je l'ai encore constaté aujourd'hui. Alors que moi, je n'y arrive pas. J'ai besoin d'un coup de main.

— D'accord, d'accord, je vais venir.

— Parfait, je passe te prendre à vingt heures.

Dans quoi me suis-je embarquée ?

OceanofPDF.com

LUCAS

Devant le miroir, j'ajuste ma cravate en grimaçant. Ce cocktail me rend nerveux ; je déteste ce genre de conneries.

Heureusement qu'Océane m'accompagne : sa présence me donnera le courage de parler aux autres sans avoir l'air de vouloir les trucider dans l'arrière-salle.

Lors de notre balade sur la plage, je comptais lui dire la vérité. Vraiment. Ensuite, c'est cette invitation qui est sortie toute seule de ma bouche. Je n'ai pas réussi à tout lui avouer. Trop peur de la perdre alors que notre couple est trop frais. Enfin, je me suis convaincu qu'avant de tout balancer, je devais consolider nos bases et que cette idée de cocktail n'était pas si mauvaise.

Je soupire de dépit.

Un sacré merdier, tiens. Il faut que je lui dise tout.

Ce soir, après le cocktail.

Je décide d'enterrer toute cette histoire pour profiter de ce moment avec elle. Comme une groupie de la mode, il me tarde de voir quelle robe elle a choisie.

Sur mon téléphone, je fais défiler les photos qu'Océane m'a envoyées tout en me marrant. Le jeu a démarré par un premier cliché où elle portait un déguisement de Cendrillon et me demandait si cela convenait pour la soirée. Ma réponse : on n'est pas à Disneyland. Puis elle a suggéré une robe à plumes couleur rose bonbon. Ma réponse : combien a-t-il fallu tuer de flamants roses pour obtenir une horreur pareille ? Ensuite, elle a sorti une robe ultra décolletée dans laquelle elle était magnifique mais qui était un

appel à la luxure. Ce matin, je n'ai reçu qu'un laconique : "j'ai trouvé la robe parfaite." Sans photo.

Je crains le pire.

Je range mon appareil et attrape les clés de ma voiture pour passer la prendre.

Lorsqu'elle ouvre la porte, mes yeux manquent de sortir de leurs orbites. Mon lapin porte une robe d'un rouge profond, au décolleté lâche très sage, qui tombe de manière fluide sur son corps et s'arrête aux genoux. Ses cheveux relevés en un chignon flou, d'où dépassent quelques mèches bouclées, dégagent son visage élégamment maquillé. Ses magnifiques yeux verts ourlés de noir paraissent immenses.

— Ferme la bouche, tu vas gober les mouches, mon canard.

— Elle est canon, hein ? hurle Cat depuis la cuisine.

— Magnifique, soufflé-je en l'embrassant.

Son goût de fraises m'avait manqué.

Un immense sourire s'affiche sur ses lèvres. Elle lance un au revoir à Cat et ferme la porte derrière elle.

— Avoue que tu as flippé, plaisante-t-elle.

— Un peu.

Vingt minutes plus tard, je me gare dans le parking souterrain de la banque en soupirant.

— Si tu te mets dans la tête que tu n'as pas envie d'y aller, tu vas passer une affreuse soirée, fait-elle remarquer.

— Je n'ai pas envie d'y aller.

— Hauts-les-cœurs ! On boit un verre, on discute avec les bonnes personnes et basta. Fais voir ton sourire mondain ?

J'étire mes lèvres. Elle rit.

— Non, ça c'est un rictus de psychopathe. Essaie de paraître plus détendu. Genre je suis le maître du monde et je sais des trucs sur vous tous qui pourraient vous faire tomber.

— Et c'est moi le psychopathe...

Au bout de quelques tentatives, elle semble satisfaite.

— Tu es prêt. Alors, en scène !

— Attends !

J'ouvre la boîte à gants et en sort un écrin contenant un simple anneau d'argent.

— Tu ne t’es pas foulé pour la bague de fiançailles, ronchonne-t-elle en l’enfilant.

— Tu n’auras qu’à dire que c’est de l’or blanc, ricané-je.

Dès notre arrivée, mon chef nous salue. Aussitôt, Océane engage la discussion avec lui et deux secondes plus tard, les voilà riant ensemble alors qu’il a du mal à me décrocher un sourire en temps normal. L’effet Océane.

Durant les deux heures suivantes, nous passons de groupes en groupes. Océane subjugué nos interlocuteurs par son aura solaire et sa facilité à engager la conversation avec de parfaits inconnus qui ne lui ressemblent en rien. Un sentiment de fierté grandit en moi comme je l’observe évoluer avec aisance parmi les convives. Elle est vraiment taillée pour travailler au contact des gens. Nul doute qu’elle saura faire de son magasin un endroit chaleureux dans lequel les clients voudront revenir.

Magasin qu’elle pourra avoir dès que je lui aurai rendu sa part.

Elle m’entraîne un peu à l’écart du groupe dans lequel nous étions et redresse légèrement ma cravate.

— Je meurs de soif ! Je vais au bar me chercher de l’eau. Je te ramène quelque chose ?

— Je viens avec toi, décidé-je.

Je harponne un serveur portant un plateau de petits fours et en pique plusieurs échantillons. Elle picore tout en sirotant son eau.

— Est-ce qu’on a parlé à tous les gens qu’il fallait ? demande-t-elle.

— Oui. On peut y aller. Si ça te va.

Nous prenons congé et nous éclipsons. Dans le parking souterrain, n’y tenant plus, je la plaque contre la portière et l’embrasse à en perdre haleine. Sa langue trouve la mienne, sa main fourrage dans mes cheveux, l’autre caresse mon torse.

Dans l’odeur de poussière et d’essence, nous nous faisons face, haletants.

Ma paume se pose sur sa joue en un geste tendre.

— Je ne veux pas que ça s’arrête, Océane.

Cette soirée. Nous deux. J’ai peur de tout gâcher.

— Moi non plus.

Ses lèvres se posent délicatement sur les miennes, comme pour me rassurer.

— On va chez toi ?

J'acquiesce, le cœur battant comme une pompom girl venant enfin de décrocher un rencard avec le capitaine de l'équipe de foot.

Dès que je pousse la porte de mon appartement, j'allume la lumière. Océane m'emboîte le pas et s'immobilise au milieu de la pièce principale, qu'elle examine. Je coupe court à sa curiosité et l'entraîne dans la chambre. La porte entrouverte jette une faible lueur dans la pièce. Je me doute que mon lapin n'est pas le genre de femme à vouloir faire l'amour toutes lumières allumées.

Mes mains prennent son visage en coupe et mes lèvres cueillent les siennes dans un baiser au goût de fraises. Nos langues se lient, nos mains explorent nos corps. Je la tourne, dos à moi et trouve la fermeture de sa robe, qui tombe à ses pieds dans un bruit de froissement soyeux. De nouveau, elle me fait face, dans un ensemble de sous-vêtements noirs en dentelle. Son corps voluptueux, aux courbes féminines, me rend fou. Avec un sourire timide, elle attend le verdict.

Alors je l'embrasse à en perdre haleine, pour lui prouver à quel point je la trouve magnifique, à quel point j'ai envie d'elle. Nos bouches scellées, je déboutonne ma chemise tandis que ses doigts fébriles me libèrent de mon pantalon. Son soutien-gorge vole dans la pièce. Nous voilà à égalité.

Soudain, je m'agenouille devant elle. Mes mains remontent lentement le long de ses cuisses jusqu'au dernier morceau de tissu qu'elle porte. Avec lenteur, nos respirations fébriles emplissant la chambre, je glisse le vêtement le long de ses jambes et me relève. À son tour, ses doigts coulisent le long de mon érection, nos respirations s'accélèrent. Avec la même lenteur dont j'ai usé, elle me libère de mon boxer, qui atterrit sur la moquette.

Impatiente, elle reprend possession de mes lèvres pendant que sa main enserre mon érection. Un grognement de plaisir s'échappe de mon torse. En un geste d'urgence, je l'allonge sur le lit et m'autorise enfin à la toucher. Mes mains englobent ses seins parfaits, aux pointes érigées. Je mordille son téton, puis m'occupe de l'autre. En réponse, ses halètements se transforment en gémissements dans lesquels je distingue vaguement mon prénom, ses cuisses se serrent, sa main renforce ses va-et-vient sur mon sexe.

Appuyé sur le coude, sans cesser de m'occuper de sa poitrine, ma main descend, caresse son ventre pour enfin parvenir à destination. Mes doigts jouent avec son clitoris, elle remue les hanches en gestes désordonnés. Ses

gémissements trahissent son désir. J'enfonce un doigt dans sa moiteur, lui arrachant un petit cri.

— J'adore voir à quel point tu es excitée pour moi, Océane, murmuré-je en mordillant le lobe de son oreille.

Attentif, je guette chacune des expressions de son visage, note quand ses yeux se ferment, quand ses hanches se soulèvent, ce qui provoque un gémissement plus fort que les autres. Océane est comme un livre fascinant, dont chaque page recèle une découverte.

Elle se cambre pour que je m'enfonce plus loin et tourne sa tête pour s'emparer de ma bouche. Mon pouce masse son clitoris, elle perd le fil de notre baiser, la respiration saccadée.

À son oreille, je murmure à quel point elle m'excite, combien j'ai envie de lui faire l'amour, comme je veux l'entendre gémir mon prénom quand elle jouira. Sous ma main, son corps se tortille, excité par mes mots.

— Dis-moi de quoi tu as envie, Océane, soufflé-je en continuant à la torturer.

— Toi, halète-t-elle. En. Moi. Maintenant.

Je la délaisse quelques instants pour attraper un préservatif dans la table de nuit et l'enfiler lentement tandis que son regard lubrique ne perd pas une miette du spectacle. J'adore la voir dans cet état : échevelée, les yeux enfiévrés de désir, impatiente de me sentir en elle.

Ses cuisses s'écartent pour m'accueillir. Je frotte mon érection contre son intimité, joueur, un sourire en coin.

D'un geste autoritaire, elle attrape ma nuque et plaque ma bouche sur la sienne. Profitant de la diversion, elle tente des mouvements de bassin pour obtenir ce qu'elle désire.

— Impatiente, mon lapin ? murmuré-je dans son souffle.

Seul un grognement me répond.

Alors, je m'enfonce en elle. Front contre front, nos souffles saccadés et nos yeux hagards de plaisir, je coulisse lentement en elle, jusqu'à la garde. M'immobilise quelques secondes pour lui laisser le temps de s'adapter, cueille sa respiration courte entre mes lèvres. Me retire tout aussi lentement, reviens.

Je veux prendre mon temps, je veux la faire hurler en déchaînant toutes mes forces. Je ne sais plus ce que je veux, je me suis perdu dans Océane. À chaque coup de reins, elle gémît ou souffle un "oui" satisfait. Mes mouvements s'accélèrent, ses hanches remuent au même rythme que les

miennes, mes mains explorent ses seins, les siennes parcourent mon corps. N'y tenant plus, j'attrape sa cuisse pour approfondir l'angle et la pilonne à une cadence infernale. Nos lèvres se trouvent et se séparent au gré de mes coups de reins, nos souffles se mêlent, nos gémissements se fondent dans ceux de l'autre. Et enfin, elle se cambre et rejette la tête en arrière. De ses lèvres s'échappe un long râle, emportée par l'orgasme.

À mon tour, je me laisse happer par la vague de plaisir d'être en elle.

Mon corps repu, je m'allonge à ses côtés et retire le préservatif. Nos regards se verrouillent, nos poitrines se soulèvent aussi vite que si nous avions couru un marathon.

Avec toute la tendresse que je ressens, je dépose un baiser sur ses lèvres et caresse son visage.

— Tu as oublié de crier mon nom en jouissant, souligné-je, fossette de sortie.

Son rire emplit ma chambre.

— Ça n'arrivera pas. Ça ne ferait que renforcer ton ego démesuré.

— C'est ce qu'on verra. On parie ?

— Tu veux remettre le couvert ?

Coup d'œil vers ma queue qui a besoin d'un peu de repos avant de reprendre du service.

— Laisse-moi quelques minutes.

Nos regards s'accrochent, les non-dits planent entre nous.

— Reste dormir ici cette nuit, Océane. S'il te plaît.

Et toutes les autres aussi.

Elle prend un instant de réflexion.

— À condition que tu me ramènes chez moi tôt demain matin pour que je me change et que tu me prêtes une brosse à dents.

— Deal !

J'adopte un air dégagé pour la prochaine question :

— Tu fais quoi ce week-end ?

— Mon canard ! Ne me dis pas que je vais te manquer au point que tu veux me voir aussi ce week-end ?

— Je ne te le dis pas. Et sinon ?

— Demain soir, je confectionne des bracelets pour mes commandes mais je suis libre samedi et dimanche. Sauf dimanche soir. C'est la soirée film d'aliens avec Cat.

— Alors je passe te prendre samedi matin. Je vais te faire découvrir mon monde.

L'immense sourire qu'elle m'offre est une récompense en soi.

OceanofPDF.com

OCÉANE

Tripode oscille la tête de gauche à droite, ne quittant pas des yeux le bracelet de perles que j'agite sous son nez.

— Aime-moi, suppôt de Satan, ordonné-je d'une voix d'outre-tombe. Viens me faire un câlin.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ?

Cat ferme la porte et pose son sac dans l'entrée. Aussitôt, Tripode sort de sa transe pour accueillir sa maîtresse.

— J'essayais d'hypnotiser le chat, je fabrique des bracelets et j'habite ici.

Elle disparaît dans sa chambre pour enlever sa tenue de travail et revient dans la cuisine, habillée de son jogging préféré, dix fois trop grand pour elle.

— Non, la question est : qu'est-ce que tu fiches ici au lieu de t'envoyer en l'air avec ton beau gosse ?

J'adopte un air dégagé et un sourire en coin.

— Ah... ça ? Je crée le manque, j'honore mes commandes et j'en profite pour passer du temps avec toi. D'ailleurs, puisque le bon Dieu t'a mise là¹, n'hésite pas à me filer un coup de main.

Je pousse la boîte de fournitures vers elle. À la vitesse d'un ninja, elle intercepte mon poignet et détaille la bague à mon annulaire gauche.

— Merde, tu t'es mariée en cachette. J'étais censée être ton témoin, Océane.

J'éclate de rire.

— Tu n'y es pas du tout. C'était juste un accessoire de la soirée fausse fiancée.

— Raconte. Ma vie amoureuse est aussi palpitante que celle de mes résidents. Fais-moi rêver.

— Justement, ta vie amoureuse va peut-être prendre un tournant. Devine qui nous invite à son anniversaire ?

Cat fronce les sourcils, cherche mentalement, puis secoue la tête.

— Je déteste les devinettes. Vas-y, crache le dentier.

Son métier déteint sur ses expressions.

— Tristan. Il a insisté pour que tu viennes. Votre coup de foudre semble réciproque.

La nouvelle l’immobilise en plein enfilage de perles.

— Quand ?

— Dans deux semaines.

Elle réfléchit un instant puis acquiesce.

— Parfait, je n’étais pas sur le planning au boulot.

Puis, s’adressant à Tripode d’une voix gaga :

— Qui c’est qui va choper ? C’est maman. Faudra être gentil avec Tristan quand tu le verras, d’accord ?

Le chat miaule et ronronne sous les caresses de Cat.

— De toute façon, il est gentil avec tout le monde sauf moi, râlé-je.

Pendant que nous fabriquons les bracelets, je lui raconte la soirée fausse fiancée puis la nuit qui s’en est suivie, sans les détails, qui n’appartiennent qu’à moi. Cat me parle de ses résidents, me donne des nouvelles de sa famille. Cela faisait une éternité que nous n’avions pas eu une soirée comme celle-ci et ma meilleure amie me manquait.

— Vous vous revoyez quand ? demande-t-elle.

— Demain. Il passe me prendre en fin de matinée et je dois enfiler une tenue de sport.

Cat éclate de rire, connaissant mon goût pour cette activité.

— Merci pour la compassion. Une vraie amie. Je dors chez lui mais je serai là pour la soirée film d’alien dimanche.



Pour faire honneur à Lucas, j’ai enfilé ma plus belle tenue : un jogging trop grand et mon t-shirt *Coffee because murder is wrong*. Quand il me voit, il éclate de rire.

— J’avais dit tenue de sport, pas déguisement de clocharde, mon lapin. J’aime beaucoup ce t-shirt : il donne le ton.

Malgré mon accoutrement, il m’embrasse à en perdre haleine, comme si j’étais la femme la plus désirable de la planète.

— On doit y aller sinon on sera en retard.

J’acquiesce, aussi enthousiaste qu’un paresseux neurasthénique.

Lucas se gare devant un bâtiment ne payant pas de mine. Le mot “boxe” est inscrit en lettres capitales au-dessus de la porte.

— De la boxe ? Génial !

Il fronce les sourcils.

— Tu te fous de moi ou...

— Non, je te promets. Te mettre une bonne raclée me tente bien.

Dès que nous franchissons la porte d’entrée, l’odeur de cuir teintée de sueur assaille mes narines. La salle d’entraînement est entourée de murs de béton nus, sur lesquels sont placardées des affiches de films cultes tels que la tripotée de Rocky. En son centre, telle une scène, trône le ring, autour duquel sont disposés plusieurs appareils de musculations. Un homme au physique d’armoire à glace hurle des ordres à une flopée de gamins qui se tapent dessus deux par deux. Sur un banc, en retrait, j’aperçois Amaya et Noah qui se marrent.

— Salut vous deux ! Contente de vous voir. Vous venez assister à la pâtée que je vais mettre à Lucas ?

— C’est moi qui vais t’apprendre les bases, m’informe Noah. (Puis, avisant mon t-shirt :) Je vois que tu étais motivée.

— À ma décharge, Lucas m’avait parlé de sport. J’ai cru qu’il allait me faire courir trois kilomètres le long de la plage.

— Une bonne idée la prochaine fois, pense tout haut l’intéressé.

— Oublie ça, mon canard.

Noah me présente son père, Ralph. Autrement dit, l’homme que j’avais repéré comme étant l’armoire à glace hurleuse.

Lucas m’aide à enfiler mes gants et mon entraînement commence. Au bout de dix minutes, je halète comme une baleine échouée en plein soleil. La boxe, c’est épuisant : il faut frapper, bouger sans cesse, ne pas baisser sa garde.

— Je déclare forfait, ahané-je en me laissant tomber à côté d’Amaya.

Celle-ci me tend son paquet de Petits Écoliers en guise de réconfort.

Ralph décrète la fin de la séance et les mêmes épuisés quittent le ring. Le signal pour Lucas et Noah qui entrent en scène. Les deux hommes se cherchent, frappent. Lucas gagne la première manche, Noah la seconde. Tous deux à terre, ils sont morts de rire, sous le regard attendri de Ralph.

Noah aide son ami à se relever et Lucas me fait signe de le rejoindre. Je renfile mes gants, Ralph me tend un genre de casque qui compresse mes joues. D'un air crâneur, j'entre sur le ring, me prenant pour Rocky. Je me balade, levant les poings en l'air.

— Prêts pour le match du siècle ? tonné-je vers Amaya et son mari. Lapin contre canard ! Les paris sont lancés.

Oui, je suis déchaînée.

Je me positionne devant Lucas, lui jetant un regard noir pour l'intimider. Il ricane. Au temps pour la tentative d'intimidation.

— Tous les coups sont permis, déclaré-je.

Pendant les dix minutes suivantes, je mange une sacrée raclée. J'essaie de frapper, il esquive. J'essaie d'esquiver, il frappe. Sans me faire mal, hein. On n'est pas là pour se faire des bleus.

Changement de tactique.

Je le laisse me toucher et me plie en deux, gémissant de douleur tel un joueur de foot qui se serait fait effleurer par un adversaire. Aussitôt, Lucas, paniqué, me rejoint. Au moment où il va m'étreindre, je me relève et fonce tête baissée sur lui. Destabilisé, il se ramasse les fesses par terre et je lui saute dessus, assise sur son torse. Mes gants plaqués sur ses joues, je m'approche de ses lèvres.

— Qui a gagné ?

— Tu as triché.

Enfin, c'est ce que je comprends car il a du mal à articuler.

— Lapin : 1. Canard : 0 ! tonne Noah.

Aussitôt, je me relève, poings en l'air, sous les applaudissements de nos amis. Le rire de Lucas résonne à mes oreilles. Il m'enserme dans ses bras, mon dos contre son torse, et embrasse mon cou.

— Bravo, mon lapin. Bon, tu as légèrement triché...

— Tous les coups étaient permis, j'ai donc gagné à la loyale.

— Très discutable.

— Mauvais perdant...

— Exact. Je déteste perdre.

J'embrasse furtivement ses lèvres et lui adresse mon plus beau sourire innocent.

— Tu vas t'en remettre, ne t'inquiète pas.

Lorsque nous arrivons chez Lucas, l'adrénaline de la victoire coule encore dans mes veines.

— Va te doucher, je vais faire chauffer les plats. J'ai pris du chinois.

Je jette un coup d'œil aux mets. Trop mignon : il a acheté tous les trucs que j'adorais et que j'avais mentionnés lors d'une discussion au Mexique.

— Au fait, ce soir, je t'emmène aux *Voisins d'en face*.

— Le restaurant une étoile au Michelin ? demandé-je, ravie.

— Oui. Notre premier vrai rencard.

Je me jette dans ses bras et l'embrasse. Quand je me sépare de lui, la flamme du désir brûle dans ses yeux.

— Va te doucher, tu sens le chacal.

— Que de romantisme, grommelé-je dans ma barbe.

Après le repas, nous allons nous balader sur la plage, main dans la main. En passant devant le casino, je lui raconte l'histoire de la comtesse de Firenze qui séjournait souvent dans ce bâtiment au dix-huitième siècle.

— Elle venait soi-disant profiter de l'air marin vivifiant mais en fait, elle s'envoyait en l'air à tout-va, loin de son mari resté en Italie.

Lucas s'immobilise et observe la façade ornée de fresques sculptées dans le mur.

— J'aimerais voir cette ville avec tes yeux, dit-il pensivement.

— Le week-end prochain, si tu veux.

— D'accord.

Tous deux occupés par nos vies respectives, nous avons pris l'habitude de nous voir plutôt les fins de semaine et d'échanger une tonne de messages entre-temps. Force est de constater qu'il me manque et que j'aimerais le voir plus souvent.

Je prends une grande inspiration et me lance.

— On n'est pas obligés d'attendre si longtemps. Je dois quand même garder du temps pour moi, Cat et mes commandes. On pourrait se voir deux ou trois fois par semaine. Tu en penses quoi ?

Vais-je prendre un râteau ?

Il plante un baiser rapide sur mes lèvres.

— Ça me va. On ne va pas trop vite, chacun garde son territoire.

Dès que nous revenons chez lui, un regard suffit pour nous comprendre. Le désir illumine ses iris, mes paupières se font lourdes, ma respiration, saccadée. Nous terminons notre chemin dans la chambre, avec la précipitation de deux junkies en manque de drogue.

— On devrait se préparer pour le resto, dit-il, bras derrière la nuque après notre séance torride.

Ma tête sur son torse, nos jambes emmêlées, mes doigts caressent les plats et déliés de sa poitrine.

— On devrait, soupiré-je.

— Quel enthousiasme !

— Je suis bien, là.

— Moi aussi.

Je finis par me lever et enfiler des vêtements plus appropriés. Lucas sort un costume de son placard.

Devant le miroir de la salle de bain, il ajuste sa cravate tandis que je finalise mon maquillage. Sous la lumière, je capte du coin de l'œil le scintillement de la fausse bague de fiançailles. Je l'enlève et la pose sur le rebord du lavabo.

— Garde-la.

Nos regards se croisent dans le miroir. Impossible de décrypter ce qu'il y a dans le sien, grave.

— Un cadeau ? Offrir une bague à une femme, tu sais ce que ça veut dire ? plaisanté-je pour détendre l'atmosphère.

— Oui.

Mes yeux s'écarquillent mais je reprends contenance et affiche un sourire en coin. Mon cerveau turbine. Il n'est quand même pas en train de me demander en mariage ? C'est un peu rapide, tout de même. D'autant que ça vient contredire son histoire de territoire. Alors ça veut dire quoi ? C'est une bague, un symbole et...

Ses mains sur mes épaules, il me tourne vers lui et appuie son front contre le mien, me détournant du tourbillon de pensées qui m'avaient amenée loin au pays des licornes.

— Non, Océane, murmure-t-il. Je ne te demande pas en mariage. Je t'offre juste la bague.

— Une bague, c'est tout un symbole... Ça veut dire que...

Je déglutis. Vais-je me prendre un râteau ?

— C'est sérieux entre nous ? finis-je dans un souffle, cœur battant.

Il récupère l'anneau et le passe à mon annulaire droit.

— Oui.

J'aurais adoré une grande déclaration enflammée mais on parle de Lucas, hein...

Un soupir de soulagement franchit mes lèvres, mon cœur bondit dans ma poitrine. J'ai envie de lui crier que je l'aime. Je m'abstiens.

Le repas se déroule dans une ambiance sereine. Après avoir statué que c'était sérieux entre nous, j'avais peur que cela jette un froid. Au contraire ! Ce non-dit, qui planait comme une barrière, a été levé, rendant les choses plus simples.

Nos regards se croisent, nos doigts s'emmêlent, sa fossette est de sortie. Je me perds dans la profondeur sombre de ses yeux, ignorant le reste des clients. Nous sommes seuls sur Terre. Nous rions, nous envoyons des piques, discutons plus sérieusement. À plusieurs reprises, je capte son regard sur mes lèvres et passe ma langue dessus pour attiser sa flamme. Il me promet vengeance. Je n'attends que ça.

Ce soir-là, nous faisons l'amour en prenant tout notre temps, comme pour marquer l'étape que nous avons franchie. Alanguis par notre moment d'intimité, nous restons silencieux, ma tête reposant sur son torse, ce qui semble être devenue sa nouvelle place favorite. Lorsque je frissonne, il remonte la couette sur nous.

— Demain, je dois passer voir mon père, lâche-t-il soudain.

J'arrête de respirer, aussi immobile qu'une statue. Ça sent le moment délicat. Le silence s'étire, indiquant que c'est à moi de prendre le relais.

— Euh... D'accord. Tu voulais que je t'accompagne ? Tu préfères me ramener chez moi ?

Ses doigts jouent avec mes cheveux.

— À toi de décider.

Alors alors... Par nos conversations et les différents éléments que j'ai glanés, je sais que c'est un peu tendu avec le paternel mais je n'en connais pas toutes les raisons. Si je dis oui, je m'engouffre peut-être dans la gueule du loup. Si je dis non, il serait fichu de prendre mon refus comme un rejet. Tu parles d'une épée de Damoclès !

Son torse tressaute. Il ricane. Grr...

— Ça turbine dans cette jolie tête. Tu n'as aucune obligation, Océane.

— Hum... Entre ton père et toi, ça semble... compliqué. J'aimerais t'accompagner mais j'ai trop peur de dire la mauvaise chose au mauvais

moment parce que je ne connais pas vraiment toute l'histoire.

Ton histoire.

Ses doigts jouent distraitemment avec mes cheveux pendant qu'il réfléchit. Le silence chargé de tension remplace la sérénité de quelques instants plus tôt. Il dépose un baiser sur mon crâne et soupire.

— Quand j'avais dix-sept ans, commence-t-il, ma mère a demandé le divorce. Un an plus tard, l'usine dans laquelle Pierre et mon père travaillaient a fermé. On a déménagé dans un HLM. Peu après, ma mère s'est remariée avec un homme qui avait déjà un fils. Pika et moi en voulions à notre mère, alors on est restés avec notre père. Le divorce et la perte de son emploi ont fichu un sacré coup à mon paternel. Heureusement, il avait Pierre pour le soutenir. Quelques mois plus tard, il est... mort.

Le silence qui suit est empreint d'une immense tristesse. Je sais ce que cela fait de perdre un proche. Je me hisse à sa hauteur et dépose le baiser le plus doux du monde sur ses lèvres. Il caresse ma joue, dans un remerciement silencieux.

— Mon père a sombré. C'était trop pour lui. Alors, il a commencé à boire. C'est à ce moment-là que j'ai pris le relais pour subvenir aux besoins de ma famille. La journée, j'allais en cours et le soir, je travaillais comme serveur. On n'avait jamais assez d'argent pour payer le loyer, acheter des nouvelles fringues ou même manger correctement.

Déclic. Les pâtes. L'aliment qui devait revenir à chaque repas car le moins cher. Mon cœur se fend pour lui. Chaque mot qui franchit ses lèvres jette une lumière nouvelle sur son histoire et ses préjugés.

Ses doigts s'entrelacent aux miens et il m'offre un sourire incertain. Je repose la tête sur son torse. Éviter son regard est une nécessité. Il pourrait prendre ma compassion pour de la pitié et sa réaction serait brutale. Lucas n'est pas le genre d'homme à accepter la pitié.

— Continue, je t'écoute, murmuré-je.

— Ça a duré environ un an... Mon père était une vraie loque, incapable de se lever sauf pour aller picoler. Les notes de Pika ont commencé à plonger pendant que je tentais de garder tout le monde en équilibre. Notre mère ne se doutait de rien : nous avions décidé tous les trois de ne rien dire. Puis un jour, tout a basculé : j'ai chopé mon frère en train de faire une connerie. Tout mon monde a explosé. Tu vois les artistes de cirque qui tiennent des bâtons sur leurs mains, leurs têtes et leurs pieds, avec des assiettes en équilibre dessus ? Eh bien, c'était comme si je déployais des

efforts pour ne faire tomber aucune assiette et que d'un coup, toutes explosaient à terre. J'avais échoué. À force de vouloir m'obstiner, j'avais poussé Pika contre le mur. J'avais besoin d'aide, obligé d'admettre que je ne pouvais pas tout gérer seul. Je suis allé voir ma mère et j'ai tout débballé. Elle a tout de suite proposé de nous récupérer tous les deux mais j'ai refusé parce que je savais qu'elle ne pouvait pas se le permettre. Et puis, il fallait que quelqu'un reste pour s'occuper de mon père. Alors, je lui ai demandé de prendre Pika avec elle pour l'éloigner de ce quartier sordide afin de lui donner une chance d'avoir une vie meilleure que celle que je pouvais lui offrir. Il avait seize ans à l'époque. Ça a été la décision la plus difficile de toute mon existence. Quand ma mère a débarqué pour le récupérer, mon père était bourré. Ce fut une engueulade mémorable entre eux. Une fois partis, on s'est engueulés, lui et moi. On a failli en venir aux mains. Puis, il a fondu en larmes. Le départ de Pika a dû le réveiller : quelques jours plus tard, il m'a demandé de l'aider à se désintoxiquer.

Une larme coule sur ma joue. Malgré le ton froid avec lequel il raconte son histoire, je ressens la douleur derrière chaque mot.

— Ça a marché ? Chuchoté-je autant pour ne pas troubler l'instant que pour qu'il ne remarque pas ma voix rauque de tristesse.

— Pas au début. Il restait sobre quelques jours. Une semaine max. Puis replongeait. J'ai fini par lui trouver une place en cure dans un centre, dont j'ai payé une partie. Je lui ai fait croire que tout était pris en charge par l'État mais c'était faux. Je continuais à bosser en parallèle de mes études. La suite, tu la connais. Marie-Edwige te l'a racontée.

Oh combien je l'avais mal jugé ! Quand son ex m'a dit qu'il dealait, la réprobation a fleuri dans mon esprit, malgré les circonstances atténuantes. Aujourd'hui que je connais l'histoire dans son ensemble, je ne peux que comprendre. Qu'aurais-je fait à sa place ? Probablement la même chose. Parce que la fin justifie les moyens quand on se retrouve dans sa situation.

— Et maintenant ? Ton père ? Pika ? Ils vont comment ?

— Pika a un boulot stable et est comme cul et chemise avec son beau-frère, qui est aussi son meilleur ami et coloc. Mon père ne boit plus depuis sept ans et répare des électroménagers.

— Alors tu as réussi, Lucas. Les assiettes sont tombées mais elles ne se sont pas brisées et aujourd'hui, elles restent en équilibre grâce à toi. Parce que tu as brisé le silence avec ta mère, ton frère a maintenant une vie

meilleure que si tu ne l'avais pas fait. Et ton père ne boit plus parce que tu t'es occupé de lui. Tu as réussi, Lucas.

Il garde le silence un long moment.

— C'est vrai, j'ai réussi, murmure-t-il, pensif. Je ne l'avais jamais vu sous cet angle.

Comment peut-il encore se flageller après tout ce qu'il a fait pour eux ? Ça me dépasse.

Ses doigts attrapent mon menton et ses lèvres effleurent les miennes dans un baiser d'une tendresse bouleversante.

— J'aime vivre dans ton monde de licornes.

— Tu y es le bienvenu à chaque fois que tu voudras y faire un tour, Lucas.

Le silence nous étreint. Confortablement installée contre son torse, mes paupières s'alourdissent et le sommeil commence à m'envahir. Avant de sombrer, je marmonne :

— Je vais venir avec toi demain.

— Merci, mon lapin.

Un simple murmure, empli de plus d'émotions que Lucas n'en a jamais démontrées. Je m'endors avec la certitude d'avoir fait le bon choix, le cœur gonflé d'admiration pour cet homme qui cache une âme de sauveur sous ses airs de canard.

LUCAS

— Admire !

Océane désigne la tour où trône l'immense lanterne du phare.

— Vingt-sept mètres de hauteur, cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. On aperçoit son feu – comme disent les marins – à plus de trente kilomètres des côtes, crie-t-elle pour dominer le souffle du vent.

Dans le coin, tout le monde connaît ce monument touristique. Comme beaucoup de locaux, je ne l'ai jamais visité. Avec son chaînage d'angle et son encorbellement sur la partie supérieure, la tour semble tout droit avoir été amputée d'un château médiéval. Au pied du phare, seules les maisons des gardiens et un bâtiment de service animent le lieu, autrement désert de toute civilisation.

Main dans la main, nous montons les escaliers menant à la porte d'entrée.

— C'est fermé, dis-je en désignant la pancarte des horaires d'ouverture.

Normal, il est sept heures du matin.

Elle lève les yeux au ciel.

— Haaa, homme de peu de foi ! Travailler à l'Office du Tourisme me donne des privilèges.

Elle frappe trois fois. La lourde porte de bois grince, laissant apparaître un homme d'une quarantaine d'années, au visage buriné par le grand air.

— Mot de passe ?

Mon lapin rit aux éclats.

— Les phoques ne chevauchent pas les arcs-en-ciel, répond-elle. Allez, arrête tes bêtises et laisse-nous entrer.

— Ce n'était pas le bon mot de passe, grommelle l'homme.

— Parce qu’il n’y a pas de mot de passe, Marius.

— J’ai toujours rêvé de dire cette phrase.

Océane me le présente comme le gardien, ce que j’avais deviné. Ça m’aurait étonné que la ville laisse crêcher n’importe qui dans son superbe monument récemment rénové.

Il s’efface et nous entrons dans une immense pièce à la hauteur vertigineuse. Un escalier de marbre rose, en forme d’escargot, permet d’accéder au sommet. Sa couleur tranche avec le bleu opaline qui recouvre les murs.

— C’est magnifique, murmuré-je.

— Je savais que ça allait te plaire.

Marius nous explique l’histoire du lieu, le fonctionnement du phare et ce qu’implique son rôle de gardien. Sous nos yeux émerveillés, il pointe de fins détails que je n’aurais jamais remarqués autrement. Nous grimpons les marches en écoutant religieusement toutes les connaissances qu’il nous déverse.

Cet escalier commence à me donner le tournis.

— Et voilà le clou du spectacle !

Le vent frais fouette nos visages lorsque nous débarquons au sommet, là où se trouve l’immense lanterne qui signale la présence des côtes. En contrebas, les vagues s’écrasent sur les falaises. Leur mouvement incessant contre l’immobilité de la roche me donne l’impression d’un combat insensé, comme si l’eau tentait une percée. Au loin s’étale le bleu de la mer sur lequel le soleil commence à darder ses rayons. Le spectacle est aussi sauvage que doux.

Marius nous quitte pour nous laisser profiter des lieux.

Accoudés à la rambarde, nous restons là, muets, à admirer le paysage, la peau empreinte d’embruns marins.

— C’est beau, hein ? murmure Océane, en glissant sa main dans la mienne. J’adore vivre dans ce coin, respirer l’air iodé chaque matin, m’asseoir dans le sable et regarder les vagues se former puis s’écraser sur le rivage. Quand j’étais en Suisse, tout ça me manquait. C’est la première fois que j’ai su ce que voulait dire “avoir le mal du pays”.

Nez en l’air, paupières closes, elle respire l’air salé à grandes goulées, comme pour effacer cette période loin de cette ville qu’elle chérit.

— C’était comment là-bas ?

Elle grimace à ma question.

— Affreux. Enfin, rien de comparable avec ce que je sais de toi.

— Ce n'est pas un concours de qui en a pris le plus dans la gueule, mon lapin.

Un sourire doux étire ses lèvres, ses yeux toujours fermés.

— Le pensionnat était enclavé dans une vallée bordée de montagnes. Où que tu posais le regard, la vue était bouchée par la roche. J'avais l'impression d'étouffer. J'étais en colère contre mes parents de m'infliger ça. Immensément triste aussi. Je les ai suppliés de me laisser revenir et ils ont refusé. Autant dire que j'ai plutôt mal vécu ce rejet. C'était un endroit où on envoyait les gosses de riches turbulents. Un repère de connards. En tant que petite nouvelle, je me suis fait chahuter. J'ai appris à cacher mes émotions sous des sourires pour faire croire que je me fichais de tout et ça a marché : ils ont fini par me laisser tranquille.

Je l'attire dans mes bras, son dos contre mon torse, pour lui transmettre ma chaleur. Malgré le ton léger qu'elle adopte, je sais que cet épisode l'a profondément blessée. Il existe chez Océane une soif d'être aimée qu'elle dissimule derrière ses sourires. J'ai pu le constater au Mexique, lorsque le fait que je ne l'appréciais pas la perturbait.

— Tu y es restée combien de temps ?

— Une année scolaire. Clémence a réussi à négocier ma sortie à la condition que je me tienne à carreaux et qu'elle me récupère chez elle à mon retour. Double rejet. Alors je suis devenue irréprochable et j'ai réussi à revenir à Pinson. Au début de l'année scolaire suivante, j'ai rencontré Cat, qui venait d'emménager dans le coin. Depuis, nous sommes inséparables.

Je pose mes lèvres sur sa tempe et la berce au creux de mes bras. Ses doigts se mêlent aux miens. Soudain, pour couper court à la mélancolie, elle se retourne et m'embrasse. Nos langues se trouvent et j'insuffle dans ce baiser tout l'amour que je lui porte.

— Selfie ? propose-t-elle, les joues rosies par le vent frais.

Je lève les yeux au ciel, elle dégage son téléphone.

— Envoie la fossette, mon canard.

— Je t'aime.

Les mots sont sortis tout seuls, avant même d'avoir conscience de les avoir prononcés. Dire qu'il y a deux mois, je ne pouvais pas l'encadrer, que je la prenais pour une de ces nanties sans scrupules. Aujourd'hui, je commence à voir le monde à travers ses yeux et j'avoue apprécier les licornes et les arcs-en-ciel.

Ces mots, je ne les avais même pas formalisés en pensée. Pourtant, en cet instant, en cet endroit, ils sont parfaits.

Stupéfaite, elle ouvre de grands yeux, son selfie aux oubliettes.

— Lucas...

— Attends. Je ne te demande pas de me répondre, je t'informe, simplement.

— Idiot ! Moi aussi, je t'aime.

— C'est la pire déclaration du monde.

Elle se jette à mon cou et m'embrasse à pleine bouche. Puis, avec le plus grand sérieux du monde, comme si elle s'apprêtait à m'annoncer une nouvelle grave :

— Je t'aime, Lucas Varennes.

— Voilà qui est mieux !

— Idiot ! rétorque-t-elle en m'envoyant un coup de coude. Bon, on le fait, ce selfie ?

L'après-midi, c'est visite des marais salants. Encore une activité inédite pour moi. J'adore l'observer s'émerveiller devant la couleur rose de l'eau, l'écouter me raconter des histoires farfelues sur les différents monuments de la ville, la passion animant ses mains qui bougent au rythme de ses paroles, comme pour souligner ses mots.

— Demain, c'est torture dominico-mensuelle, dit-elle le soir, alors que nous sommes à table.

— Euh...

— Repas de famille chez mes parents.

— Tu veux que je vienne ?

Elle repose sa fourchette et se recule dans sa chaise.

— Sérieux ?

— Oui. Tu es venue avec moi dimanche dernier voir mon père. Je peux venir à ton repas.

Elle réfléchit quelques instants, puis éclate de rire.

— Très mauvaise idée, mon canard : ils représentent tout ce que tu détestes. Tu vas péter un plomb.

Faussement offensé, je mets une main sur mon cœur.

— Tu me sous-estimes. Je suis tout à fait capable de me retenir.

— Arrête ! Tu as traité un des tes collègues de con. La mesure n'est pas une de tes qualités.

— Peut-être mais j'ai une fossette charmante.

— Qu'ils n'auront pas l'occasion d'admirer si tu pètes un plomb. Sérieusement, Lucas... Ce n'est pas une bonne idée. Je ne veux pas que tu assistes au fiasco d'Océane la looseuse. Ça ferait trop mal à mon ego. Je ne te l'ai jamais dit mais ils ont refusé de se porter garant pour le prêt bancaire, arguant que mon projet ne tenait pas la route et que c'était bien trop risqué.

J'avale une gorgée d'eau et repose mon verre dans un claquement énervé.

— Tu t'en fous de ce qu'ils disent, putain ! Moi non plus, je n'y croyais pas mais après avoir travaillé dessus avec toi, je suis sûr que ça marchera. Je crois en toi et en ton projet, Océane. Et eux, tu les emmerdes !

Elle m'adresse un sourire reconnaissant.

— Pfff... J'ai vraiment envie d'y aller comme de me pendre.

— Alors n'y va pas.

Elle lève vers moi un regard dubitatif.

— Ils ne vont pas te flageller sur la place publique ni te jeter en prison. Si ça doit te miner, n'y va pas. Point.

Elle carre ses épaules, relève le menton, se lève et saisit son téléphone. La porte de la chambre se ferme derrière elle. Quand elle revient, un sourire fier étire ses lèvres.

— C'est fait. J'ai expliqué à ma mère que j'avais quelqu'un et que je passais mon dimanche avec. Elle t'a invité et j'ai refusé. J'ai senti qu'elle était vexée mais elle n'a rien dit. Quel soulagement !

— Si tu en as assez de la situation, tu devrais leur dire, Océane.

Son sourire se fane.

— C'est compliqué de sortir mes émotions après tant d'années à les enfouir au plus profond de moi.

— Je me doute. Tu devrais quand même y réfléchir. Le faire pour toi, pas pour eux.



Le mercredi suivant, je débarque chez elle. Cat travaillant de nuit, nous avons la maison pour nous seuls. Vêtue d'un tablier, elle porte des traces de farine sur le visage et les avant-bras.

— Tu te reconvertis dans la cocaïne ?

— Je fais des cookies en prévision de notre soirée télé.

Je grimace.

— Tu as choisi un truc mièvre, je suis sûr.

— Pas du tout, mon canard. Ce sera le dernier Fast & Furious. Ah, Jason Statham...

Quoi ? Le mec est vieux et à moitié chauve. Avec mon physique mince et ma tignasse, je ne fais pas le poids, c'est clair.

— On peut aussi faire une soirée sexe à gogo, tenté-je.

— L'un n'exclut pas l'autre.

Au moins une bonne nouvelle : je vais lui faire oublier Jason et ses gros muscles juste après le film.

Dans la cuisine règne une alléchante odeur de pâtisserie. J'aide Océane à ranger le bazar sur la table pendant que Tripode se frotte contre mes jambes pour me souhaiter la bienvenue. Incroyable à quel point il gère sans sa quatrième patte.

Océane défait son tablier. Son t-shirt qui clame *Keep Calm and Eat Cupcakes*¹ me donne envie de sourire. Elle sort un bracelet de sa poche et l'agite sous mon nez. Le lien de cuir comporte quatre pierres d'un noir profond.

— Cadeau ! C'est de la tourmaline noire. Ça protège des énergies négatives en les absorbant et en les renvoyant.

— Parce que tu trouves que j'en ai besoin ?

— Tu sembles préoccupé en ce moment, lance-t-elle d'un ton innocent.

Tu parles que je suis préoccupé. Mes sentiments pour elle grandissent à vitesse grand V en même temps que mon mensonge me bouffe. Ma tactique géniale d'attendre qu'elle soit suffisamment accrochée à moi pour me pardonner était naze. Elle m'a dit qu'elle m'aimait, ce qui aurait dû être le signal pour tout lui avouer, mais plus le temps passe et moins j'arrive à trouver les mots.

J'ai bien réfléchi à mon dilemme et j'ai fini par trouver une solution : je ne dirai rien et refuserai tout simplement le chèque. Comme ça, je serai en paix avec ma conscience et je ne perdrai pas Océane. La fin justifie les moyens et en l'occurrence, mon objectif a changé : je veux rester avec elle. Je ne peux pas la perdre, c'est impensable. Pika a bien attendu presque dix ans, il pourra attendre encore un peu. Pas elle.

J'attrape le cadeau avec réticence.

— Je suis obligé de le porter ?

Elle lève sa main droite, sourire machiavélique sur le visage.

— Tu m’as bien offert une bague en argent. Égalité.

J’enfile le bracelet. Finalement, il n’est pas si mal.

— Merci.

— Contente que ça te fasse autant plaisir, ironise-t-elle.

Avant de me faire laminer par d’autres remarques sarcastiques, je la prends dans mes bras et lui donne un baiser de cinéma, qui la rend haletante de désir.

Prends ça dans ta gueule, Jason !

Son téléphone vient interrompre notre moment.

— Message de Marie-Edwige, lit-elle. Je recevrai le paiement demain. Tu sais ce que cela signifie ? Tu vas avoir ton chèque.

Un signal d’alarme retentit dans ma tête, mon estomac se noue.

— Je n’en veux pas.

À mon ton brusque, elle se renfrogne.

— C’était notre deal, Lucas. On a croché nos petits doigts. Tu as plus que rempli ta part du marché alors cet argent te revient.

— Non. Je n’en veux pas. Je préfère que tu l’investisses dans ta boutique. Si tu gardes tes gains, il ne te restera plus que cinq mille euros à trouver pour te lancer.

Elle range son téléphone dans la poche de son jeans et coule vers moi un regard interrogateur.

— Ta grand-mère en a besoin. Dans mon échelle de valeur, c’est plus important de lui trouver un endroit où elle se sentira bien que d’ouvrir mon magasin. Au pire, mon projet sera différé mais ta grand-mère n’a pas autant de temps que moi.

Je passe une main dans mes cheveux. Quel merdier ! Putain, quel merdier !

— Je me débrouillerai, ne t’inquiète pas.

Sa paume se pose sur ma joue dans un geste tendre.

— Lucas... Accepte mon aide, s’il te plaît. Ne reproduis pas les mêmes erreurs et prends cet argent.

Je me dégage de son étreinte.

— Non. Je trouverai un moyen qui n’impliquera pas de prendre ce qui t’appartient.

Pendant de longues secondes, nos regards s’affrontent. La sonnerie du four nous interrompt. Elle pousse un soupir et laisse tomber.

Le début de soirée est un peu tendu mais Jason et la distribution d'orgasmes qui s'ensuit effacent la scène de sa tête.

Vendredi soir, elle vient dormir chez moi. Le lendemain, nous visitons d'autres monuments du coin dont elle me raconte avec passion l'histoire et la genèse. Chacun de nous ayant une soirée de prévue de son côté, Cat passe la prendre en fin d'après-midi.

— À lundi, mon lapin, murmuré-je contre ses lèvres. Amuse-toi bien.

— Toi aussi, mon canard.

Avant de me préparer, je fais un peu de ménage et de rangement. Puis, j'enfile une chemise noire et me regarde dans le miroir.

J'ai autant envie d'aller à cette soirée que de me pendre, comme dirait Océane.

Heureusement que Noah vient avec moi. Pika a insisté pour que je sois là et c'est bien pour lui que je m'y pointe.

Je descends les escaliers de mon immeuble. La rangée de boîtes aux lettres déborde de pubs, me rappelant que je n'ai pas jeté un coup d'œil à mon courrier depuis trois jours. Je récupère lettres et prospectus et remonte chez moi. Lorsque je jette la pile sur la table, un rectangle de papier s'envole.

— C'est quoi encore ?

Putain !

L'écriture d'Océane. Sur un chèque à mon nom. Cinq mille euros.

Fait chier !

OCÉANE

— Salut !

Tristan nous accueille de son large sourire. Il me fait une bise vite fait et me pousse dans son appartement pour pouvoir s'accaparer Cat, vers qui il se précipite. Je me sens limite vexée.

N'ayant pas vraiment envie d'assister à la parade nuptiale, je trouve la cuisine et y dépose mon brownie ainsi que les deux bouteilles de vin que nous avons apportées.

— Salut Océane.

Gloups.

Je me compose une façade souriante et me tourne vers Hugo.

— Comment tu vas, Hugo ?

— Bien, et toi ?

Verdict : ambiance bizarre minime. Ça va aller.

— Ça va.

Pour me donner une contenance, j'ordonne les plats traînant sur le comptoir.

Trouve un sujet de conversation, Océane.

— Tristan m'a dit que finalement, tu avais conclu avec le mec que tu as rencontré, lance Hugo.

Grrr...

— Quelle commère, celui-là, maugréé-je.

Il éclate de rire.

— T'inquiète, y'a pas de lézard. Je suis content de te voir.

J'étouffe le soupir de soulagement qui menace de franchir mes lèvres.

— Moi aussi. Où sont les couteaux ?

Il ouvre un tiroir et me tend l'ustensile. Lorsque j'attrape le manche, il désigne mon anneau du menton.

— Waouh ! C'est du sérieux ! Une bague ?

Un large sourire étire mes lèvres pour cacher ma gêne.

— C'est plus un bijou qu'un symbole, à ce stade. Mais oui, c'est sérieux.

Pendant que Tristan est occupé dans le salon à discuter avec Cat, Hugo et moi préparons les différents plats dans la cuisine tout en discutant. Quelques minutes plus tard, la sonnette retentit.

J'admire notre œuvre composée de chips, pizzas et autres mets santé.

— On a fini. Tu me présentes aux nouveaux arrivants ?

Hugo passe dans le salon. Je lui emboîte le pas.

— Océane ?

Lucas, flanqué de Noah, se tient au milieu de la pièce. Ses yeux écarquillés menacent de sortir de leurs orbites, tandis que ma bouche forme un O parfait. Je cligne des yeux à plusieurs reprises, des fois que je serais en pleine hallucination.

— Lucas ?

Mon regard navigue de Tristan à Noah, puis vers Hugo pour revenir vers Lucas. Mon cerveau n'y comprend rien.

— Attends, vous vous connaissez ? demande Hugo.

Lucas s'approche de moi, son bras enserre ma taille.

— On est ensemble.

De l'index, Tristan désigne Lucas.

— Le mec mystérieux que tu as rencontré, c'est... Lucas ?

— Euh... Oui. Comment vous vous connaissez ? demandé-je.

— Lucas est mon frère, répond Hugo.

— Et mon beau-frère, ajoute Tristan.

Hein ? Quoi ? C'est une blague ? J'ai vraiment friendzoner Hugo pour son frère sans le savoir ?

Ma vie est un vaudeville. Il doit se cacher un truc pas clair avec mon karma.

Je darde un regard noir sur Lucas.

— Je croyais que ton frère s'appelait Pika.

— C'est un surnom, rétorque le principal concerné. Quand j'étais petit, j'étais un vrai fan de Pokémon, et Pikachu était mon préféré. C'est débile mais c'est resté.

La main de Lucas glisse dans la mienne.

— Et toi, tu les connais comment ?

— Tristan est mon collègue de travail à l'Office.

— Tu bosses à l'Office ?

— Si tu t'intéressais un tant soit peu à moi, tu le saurais, rétorque Tristan, plus du tout souriant. Et j'ai mis en relation Hugo et Océane pour qu'il l'entraîne avant son séjour aux Baléares avec Cat. Oh mais attends...

Le regard de Tristan navigue de Lucas à moi et vice-versa, son index sur sa lèvre.

C'est marrant, j'ai un mauvais pressentiment. Un peu comme si Tchernobyl rencontrait Fukushima et qu'ils décidaient de devenir potes.

J'envoie un regard de détresse vers Cat, qui hausse les épaules en signe d'impuissance.

Hugo se positionne à côté de son beau-frère, les deux hommes formant un mur devant nous.

Du coin de l'œil, j'aperçois Noah se carapater dans le même coin que Cat, en retrait de la future scène de crime.

— Attends... reprend-il. Les Baléares...

— ... Tombaient en même temps que ton voyage au Mexique, complète Hugo en s'adressant à son frère. Et toi, Océane, tu m'as friendzoné en revenant parce que tu avais rencontré quelqu'un...

Le mode badin a disparu. Là, on est plutôt sur Tchernobyl et Fuku qui ont décidé de mettre en place une association de malfaiteurs.

— Tu as friendzoné mon frère ?

Des points d'interrogation dansent au-dessus de la tête de Lucas.

— Je ne savais pas que c'était ton frère, réponds-je entre mes dents serrées. Je t'expliquerai plus tard.

— Et pourquoi pas maintenant ? propose Hugo d'un ton grinçant.

Bras croisés sur son torse, son regard, habituellement doux, nous fusille. Je déglutis. Ma façade de gentille fille s'est carapatée en sprintant et impossible d'obtenir une attitude neutre avec le tourbillon d'émotions et de pensées qui domine mon esprit. Je tente de remettre de l'ordre dans mes idées pour expliquer les choses de la meilleure façon possible tandis que Lucas demeure silencieux, trop étonné lui aussi pour arriver à parler.

Devant notre silence, la mâchoire de Hugo se contracte un peu plus.

— Putain ! Vous vous êtes vraiment foutus de ma gueule, tous les deux.

— Non ! clamons-nous en chœur.

Soudain, Lucas sort de son mutisme et serre ma main plus fort.

— Je te jure qu'on ne s'est pas foutus de toi, Pika, commence-t-il. On est allés tous les deux au Mexique.

— Donc tu avais des vues sur lui alors qu'on apprenait à se connaître ? me demande Hugo.

Et là, c'est le drame. Fuku et Tchernobyl explosent juste sous mon nez sans que je les aie vus venir.

J'envoie un regard noir vers Lucas qui lui intime de me laisser parler parce que là, il est en train de m'enfoncer.

— Non, pas du tout ! Lucas et moi, on a gagné la course de Pâques de Pinson-Les-Flots. Ex aequo. Il y avait un voyage au Mexique comme prix, donc nous avons été obligés de le partager. Je me voyais mal m'engager dans quelque chose avec toi alors que j'allais partir avec un autre homme pendant une dizaine de jours.

Voilà, voilà. Dans ma tête, ça sonnait bien mieux. Derrière la muraille humaine, Noah se pince l'arête du nez tandis que Cat secoue la tête d'un air affligé.

Pika éclate d'un rire sans joie.

— Encore mieux, marmonne Tristan. Pourquoi n'avoir rien dit, bordel ? Océane, tu aurais pu renoncer à ce voyage.

J'aurais pu. Seulement, je ne le voulais pas, voilà. J'en ai marre d'être la looseuse de service et là, j'avais enfin gagné. Alors, il était hors de question de céder ce qui me revenait de droit.

— Je ne voulais pas y renoncer. De toute façon, Lucas et moi, on ne pouvait pas s'encadrer. On s'était rencontrés avant et disons que c'était... houleux. Je ne voulais rien lui laisser.

— Mais pourquoi nous avoir menti ? Je n'y comprends rien ! explose Tristan.

Seconde déflagration. Lucas et moi nous regardons brièvement et tombons d'accord : tant pis pour le pacte.

Mon canard passe une main dans ses cheveux.

— On n'avait pas vraiment le droit d'y participer. Il y avait dix mille euros à gagner en plus du voyage. C'était un secret qui ne devait être révélé qu'à la fin, lors de l'annonce du vainqueur.

Voyant qu'il peine à continuer, je viens à la rescousse. Solidaires !

— Avant la course, chacun de nous a appris l'existence de ce prix, ce qui aurait pu nous disqualifier.

Je pousse un soupir désespéré devant le bazar que nous avons mis malgré nous. Puisqu'on en est aux confidences, autant se lâcher.

— J'avais besoin de cet argent pour ouvrir ma propre boutique. Je ne voulais rien vous dire parce que Laborde, mon chef, n'en sait rien et qu'il pourrait le prendre très mal. J'ai décidé de reprendre le projet qu'il a refusé et de le faire vivre moi-même.

— Tu ne me fais pas assez confiance pour m'en parler ? hallucine Tristan.

— Désolée. Ce n'est pas ça... J'ai estimé que moins de personnes étaient au courant et moins je courais de risque. Tu connais Laborde aussi bien que moi : il se serait senti trahi et aurait été capable de récupérer le projet uniquement pour ne pas me le laisser.

— Et toi ? demande Hugo à son frère, accusateur.

Lucas et Noah échangent un long regard. Les épaules de mon homme s'affaissent.

— J'avais besoin de cet argent pour...

Coup d'œil vers moi. C'est le moment où Lucas va devoir avouer qu'il n'est pas un super héros et qu'il n'arrive pas à assumer le remboursement de son emprunt étudiant, en plus de l'aide financière nécessaire à sa grand-mère. Je serre ses doigts dans les miens pour l'encourager.

— Pour...

Les mots restent bloqués au fond de sa gorge. Je décide de prendre le relais.

— Pour la bonne cause : il voulait cet argent pour financer la maison de retraite de votre grand-mère, avoué-je à sa place.

Les yeux du camp opposé s'écarchillent. Hugo et Tristan se regardent, abasourdis.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? demande Pika. On n'a pas de grand-mère qui doit aller en maison de retraite.

Ah. Ah. Encore une bonne blague.

— Elles sont soit mortes, soit en pleine forme, ajoute Tristan.

Oh oh. Gaffe. Personne ne leur a dit que leur grand-mère ne pétait pas tant le feu que ça. Encore un truc que Lucas a gardé pour lui. Ça ne m'étonne pas : il veut tellement régler tous les problèmes seuls sans que son frère soit impacté qu'il ne lui a rien dit.

Je me tourne vers Lucas, l'implorant silencieusement de rattraper le coup. Son regard me fuit, il baisse la tête.

Euh... Il se passe quoi, là ?

— Lucas ? appelé-je d'une voix où perce l'incertitude.

Ses doigts lâchent les miens. Ce simple geste me noue l'estomac.
L'angoisse monte dans ma gorge.

— Putain, j'y crois pas ! lance Hugo. Tu lui as menti à elle aussi ?

Non, non, non.

Ma respiration se coupe, je halète à la recherche d'air. Instinctivement, je recule d'un pas, toute mon attention sur Lucas. Autour de nous, le monde a disparu. Ne reste plus que l'homme que j'aime, dont le regard sombre est navré.

Non.

Soudain, une grande main noire se pose sur son épaule. Mon champ de vision s'élargit pour englober Noah, qui chuchote à l'oreille de mon canard.

Sur ma gauche, une main se glisse dans la mienne. Cat.

— Pourquoi tu voulais cet argent, Lucas ? demande-t-elle d'une voix à faire geler les enfers. Tu lui dois une explication puisqu'elle t'a donné sa part pour une maison de retraite inexistante.

Je serre ses doigts pour la remercier silencieusement, le choc me rendant incapable de parler.

Hugo et Tristan sursautent.

— Tu as pris la part d'Océane ? demande mon collègue de travail, ahuri.

— Putain ! Mais quel genre de mec tu es ? assène son frère.

L'accusation sort Lucas de sa transe. Ses sourcils se froncent, sa mâchoire se crispe.

— Le genre de mec prêt à tout pour honorer la promesse qu'il t'a faite il y a dix ans !

Les paupières de Hugo se plissent, il passe en revue sa mémoire et son expression change du doute à l'incrédulité.

— La Coupe du Monde de foot ? Tu voulais cet argent pour m'amener à la prochaine Coupe du Monde ?

C'est une blague. La plus énorme blague de tous les temps.

D'un hochement de tête, Lucas confirme.

Mon cœur sort de ma poitrine.

Se brise.

En mille morceaux.

Qui gisent à mes pieds.

Alors voilà l'effet que ça fait quand l'homme qu'on aime prend ton cœur et le piétine.

L'air me manque, mon cerveau se vide. Tout ce que je ressens, c'est la douleur du vide dans ma poitrine.

— Tu m'as menti pour obtenir ma part afin d'aller avec ton frère à la Coupe du Monde ? demandé-je à Lucas. Non... Ne me dis pas que...

Son visage affiche une expression désolée.

— Si.

Deux petites lettres qui font exploser mon monde de licornes et d'arcs-en-ciel. Mon univers vacille. Petit à petit, mes neurones se remettent en route et une colère sourde et dévastatrice s'empare de mes veines. Fuku ? Tchernobyl ? Allez vous rhabiller : j'entre en scène.

— Tu m'as pris l'argent qui devait servir à réaliser mon rêve pour aller voir vingt-deux mecs courir derrière un putain de ballon ? ! Tu as foutu en l'air notre relation pour une promesse vieille de dix ans que même ton frère semble avoir oubliée ? Pour un putain de Coupe du Monde ? Tu prétends m'aimer ? Quel mec sain d'esprit ferait ça ? Tu es complètement malade, Lucas !

— Je... Océane...

— LA FERME ! Je ne veux plus rien entendre ! Tu es pourri ! Irrécupérable ! Continue à patauger dans ta merde, c'est tout ce que tu mérites ! Je pensais vraiment pouvoir te montrer à quel point le monde est beau mais en fait, s'il est si moche, c'est à cause de gens comme toi !

Il cille, comme si je l'avais giflé.

— Viens, Cat. On se tire. J'en ai assez entendu. Tristan : je suis désolée d'avoir pourri ton anniversaire. Hugo : je suis désolée de t'avoir menti. Je vous demande pardon à tous les deux.

Une main se pose sur mon épaule. Je fais volte-face. Lucas m'implore de rester. D'un geste rageur, je détache ses doigts de ma peau. Ils n'ont plus rien à y faire.

Je file dans la cuisine récupérer mon sac.

Derrière moi, j'entends Cat déclarer :

— Tu n'es qu'un connard.

Dehors. Atteindre l'extérieur. Il faut que je m'éloigne. La porte claque derrière nous. Je dévale les escaliers et dès que l'air marin nocturne effleure mon visage, je m'effondre. Mes larmes coulent sans retenue tandis que Cat me prend dans ses bras en murmurant des paroles de réconfort.

OceanofPDF.com

LUCAS

— Je comptais tout lui dire...

— Comme si c'était une excuse, grince Pika.

Le choc de ce qui vient de se passer me cloue sur place. Les mots qui sortent de ma bouche ne sont que murmures. Noah affiche une expression désolée, Tristan me fusille du regard mais c'est ce que je lis sur le visage de mon frère qui me touche en plein cœur : le dégoût.

Dans ma tête, tout se bouscule.

Rattraper Océane. Parler à Pika. M'expliquer. Océane. Océane.

L'image de son visage ravagé par le choc de la trahison ne quitte pas mes rétines.

BOUGE-TOI !

— Je dois la rattraper, déclaré-je en me dirigeant d'un pas décidé vers la porte.

Une main ferme sur mon épaule arrête mon élan.

— Lâche-moi, Noah.

— Laisse-la décanter. Ce n'est pas le bon moment pour lui parler.

Au fond de moi, je sais qu'il a raison mais mon cœur n'écoute pas : il veut y aller. Il veut croire que je peux tout réparer.

Épaules voûtées, je me rends à l'évidence. Mes poings se serrent et se desserrent, j'ai envie de taper sur quelque chose.

— Putain ! Putain de bordel de merde !

Je me tourne vers notre hôte et mon frère, qui recule d'un pas et détourne les yeux, comme si ma vue lui était insupportable.

Putain !

— Sors de chez nous, ordonne Tristan.

— Viens, Lulu.

Sur le trajet du retour, je ne lâche pas un mot. Le brouillard a envahi mon esprit. Une seconde, je suis totalement dévasté, la suivante, je nourris l'espoir que tout s'arrange et celle d'après, une colère noire s'empare de moi.

— Ça va aller ?

La question de mon meilleur ami me tire de mon tourbillon émotionnel. Autour de moi, je reconnais les immeubles, la rue bordée de platanes. On est arrivés chez moi.

— Je... Je...

Je... Quoi ? Même moi je n'en ai aucune idée.

Noah serre ma main.

— Mec, rentre chez toi, chill devant la télé ou va te coucher. Laisse tout ça reposer et ce sera plus clair demain.

— J'ai grave merdé.

— Oui, soupire-t-il. Ne fais rien aujourd'hui, tu es sous le coup des émotions, d'accord ?

J'acquiesce. Non pas, parce que le conseil est avisé mais plutôt parce que je ne sais même pas quoi faire. Par quel bout commencer pour réparer mes conneries ?

Machinalement, je grimpe les escaliers, ouvre la porte et m'affale dans le canapé.

— Rhaaaa !

Je hurle un bon coup. Coudes sur les genoux, mes mains dans les cheveux, le moment où tout a explosé repasse sans cesse dans ma tête.

Pris d'une impulsion, je saisis mon téléphone et appelle Océane. Sa voix guillerette m'accueille sur son répondeur.

— Rappelle-moi. S'il te plaît.

Mon ton est suppliant. J'ai besoin de lui parler.

Pendant de longues minutes, je fixe mon téléphone. Rien. Je retente et bascule directement sur la boîte vocale. Réessaie. Même résultat. Je tente un texto, qui n'arrive pas à son destinataire.

Océane vient de me ghoster. Je suis passé dans les éléments indésirables de sa vie.

La mort dans l'âme, je me déshabille et me couche. Le sommeil me fuit durant plusieurs heures et, finalement trop épuisé, je m'endors, le goût salé de mes larmes sur les lèvres.



Le lendemain, un mal de crâne me cueille dès le réveil. Les cauchemars ont envahi ma nuit : Pika et son regard accusateur teinté de dégoût, Océane et sa douleur m'ont poursuivi.

Avec difficulté, je me lève et me prépare un café. Dans le sombre nectar, ma cuillère remue sans que j'y prête attention.

Ça ne peut pas se finir comme ça. Impossible. Un plan. Voilà, il me faut un plan.

“Souvent, quand j'ai besoin de réfléchir, j'écris. Je fais des listes et d'un coup, tout est plus clair” me murmure la voix d'Océane.

Mon estomac se noue. Quand elle m'a dit cette phrase, elle souriait. Je revois son visage heureux, ses cheveux emmêlés par le vent du bord de mer lorsque nous avons eu cette discussion.

J'avale ma dose de caféine et attrape un calepin qui traîne.

Tristan : m'excuser de lui avoir ruiné sa fête d'anniversaire.

Pika : excuses + explications

Dire que je ne savais même pas que mon frère avait des vues sur une fille qu'il avait rencontrée ! Jamais, il ne m'a parlé d'Océane alors qu'il en a eu l'occasion. J'aurais fait le rapprochement : ce n'est pas un prénom courant. Alors que Tristan, lui, savait tout.

Depuis quand s'est-on autant éloignés ?

Je pourrais blâmer mon père et ses conneries qui ont mené à notre séparation d'avec Pika mais ce serait injuste. Je suis le seul responsable de cette situation : je n'appelle quasiment jamais, accaparé par le travail. Je demande rarement aux autres comment ils vont parce que je suis un sale con égoïste. Pas étonnant que mon propre frère ne m'ait rien dit.

Je soupire. Cette séance d'introspection ne tourne pas à mon avantage. Je reporte mon attention sur ma liste et trace les lettres du prénom de la femme que j'aime.

Océane : arranger les choses. Parce que je l'aime.

Oui, bon, on n'est pas plus avancé. Comment arranger les choses ? Tout lui expliquer. Lui rendre son chèque. Ramper à ses pieds pour obtenir une seconde chance. Voilà ce que je dois faire.

Après une douche rapide, je roule jusqu'à chez elle et sonne à sa porte. Grimace devant Cat, qui affiche un air de maman ours, bras croisés sur sa poitrine et regard meurtrier.

— Salut Cat.

— ...

Je passe la main dans mes cheveux.

— Est-ce que... Océane est là ? Je voudrais lui parler. S'il te plaît.

Toujours campée sur ses jambes légèrement écartées en position videur de boîte de nuit, elle tourne la tête vers l'intérieur et hurle :

— Océane ! Ton connard veut te parler ! Je lui dis quoi ?

Je laisse passer l'insulte : je ne suis pas en odeur de sainteté, autant faire profil bas.

Un autre cri lui répond, dont les paroles sont inintelligibles. Cat acquiesce.

— Elle arrive.

La porte claque sur mon nez. Comme un con, j'attends. Mon pouce frotte la cicatrice sur ma paume. Mon cœur s'emballe, mon cerveau turbine, le sang bat à mes tempes. Je joue mon va-tout et mon corps en est parfaitement conscient.

Une minute plus tard, Océane apparaît et referme le battant derrière elle. Ses yeux rougis trahissent ses larmes. Mon instinct me hurle de l'embrasser et de la serrer contre moi. De lui murmurer que je ne laisserai personne lui faire du mal. Malheureusement, celui qui a ravagé son monde de licornes, c'est moi. La cause de son chagrin, c'est moi.

Pendant de longues secondes, nous nous regardons. Un fol espoir illumine ses yeux verts. Il est évident qu'elle s'attend à ce que tout cela ne soit qu'une erreur. L'angoisse me vrille les entrailles. Je vais encore la décevoir. J'hésite un instant à partir pour ne pas ruiner les derniers morceaux d'arc-en-ciel qui restent accrochés à son cœur.

Je lui dois la vérité.

Je passe la main dans mes cheveux et prends une grande inspiration.

— Je suis désolé, Océane.

— Dis-moi qu'il s'agit d'un malentendu. Que j'ai mal compris. Tu ne m'aurais pas fait ça, hein ? demande-t-elle d'un ton suppliant teinté de ses derniers lambeaux d'espoir.

— Je suis désolé.

Son regard qui vacille plante un clou dans mon cœur. Je frotte ma cicatrice, à la recherche des mots justes. Le discours que j'avais préparé s'est perdu quelque part en chemin.

— Quand nous sommes arrivés au Mexique, je m'étais fixé pour objectif de récupérer ta part. Plus j'apprenais à te connaître, et plus l'idée me rendait mal à l'aise mais j'ai persévéré quand même. Tu sais que je tiens toujours mes promesses et ne pas pouvoir tenir celle que j'avais faite à mon frère, me bouffait de l'intérieur depuis dix ans. J'étais tiraillé entre Pika et toi, et j'ai choisi Pika. J'ai menti pour obtenir ce que je voulais.

— La fin justifie les moyens, ironise-t-elle.

— Quand tu m'as proposé le deal, je me suis convaincu que finalement, je ne te volais pas mais que tu me rémunérais contre service rendu. Qu'au final, tu ne perdais rien et que je gagnais tout : je continuais à te voir et j'avais une réelle opportunité d'accomplir ce que j'avais promis à mon frère. De fil en aiguille, je me suis rendu compte que je ne t'aidais plus parce que je voulais récupérer l'argent, mais simplement parce que j'en avais envie, que cela me permettait d'être près de toi et parce que je croyais en ton projet et que je voulais que toi, tu réalises tes rêves. Tu étais devenue plus importante que cette promesse. Je suis tombé raide dingue amoureux de toi.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit, Lucas ? Tu en as eu cent fois l'occasion !

Son ton est sec, empli de colère. L'espoir a déserté son regard.

— Je voulais te le dire.

Je soupire devant ma propre connerie.

— Je n'y arrivais pas, Océane. J'avais trop peur de te perdre. Tu détestes le mensonge et je ne voulais pas devenir un second Calvin.

Elle part d'un rire sans joie, un son aigre et acide, qui corrode chaque fibre de mon âme.

— Tu n'es pas un second Calvin, Lucas ; tu es bien pire que lui. Au moins, ses circonstances atténuantes valaient le coup. Laisse-moi deviner la suite : tu t'es dit qu'en refusant mon chèque, je n'en saurais jamais rien et que tout s'arrangerait tout seul finalement..

La honte me submerge. C'était exactement mon plan.

— Oui. Je ne voulais pas prendre le risque de te perdre.

Elle secoue la tête, totalement affligée. Comme dans un cauchemar, elle retire l'anneau de son annulaire droit et me le tend. Incapable de le saisir, je reste là, bras ballants, à regarder le bijou au creux de sa paume. Si je le récupère, cela signe notre fin.

Alors, elle le glisse dans la poche de mon t-shirt.

Le regard qu'elle m'adresse est décidé, teinté d'une immense tristesse.

— C'est terminé, Lucas.

Elle secoue la tête, résolue.

— Dans mon monde de licornes, quand on est un couple, on ne se ment pas. Tu savais pour Calvin. Comment ai-je pu être aussi conne ? Tous les signes étaient là ! Tu as menti sur ton identité, tu as menti à ton frère sur le voyage et tu as menti à ton boss sur moi.

J'évite de lui rappeler qu'elle a aussi menti à Hugo.

— Laisse-moi une seconde chance, Océane.

— Ton nombre de chances est épuisé, Lucas. Tu as eu beaucoup trop d'occasions de tout me révéler et tu as sciemment choisi de n'en rien faire.

— Parce que je ne voulais pas te perdre, putain !

Un sourire sarcastique apparaît sur ses lèvres en même temps qu'une larme coule sur sa joue. Mon cœur se brise.

— Je t'aime, Océane. Putain, je t'aime tellement.

— Pas assez pour me dire la vérité, apparemment. Ça te passera, Lucas. Comme ça me passera.

Elle fait volte-face, s'engouffre chez elle avant que je ne réagisse, totalement anéanti par la fin de notre histoire. Le claquement de la porte fracasse mon âme.

Comme un con, je reste planté là, les yeux rivés dans l'attente que la poignée se tourne de nouveau, qu'elle revienne. Pendant de longues minutes, rien ne se passe.

C'est terminé. Tout est fini.

Alors, je fais la seule chose qu'il me reste à faire. Je déchire le chèque en confettis, les dépose dans sa boîte aux lettres et pars, le cœur et l'âme en miettes.

OCÉANE

— Il est parti, annonce Cat après avoir jeté un coup d’œil par la fenêtre.

— Tant mieux !

D’un geste rageur, j’essuie les larmes qui ont coulé sans mon autorisation. Ce mec n’en mérite pas une seule.

Dans le salon, je fais les cent pas comme un lion en cage, tout en résumant à ma meilleure amie la conversation que je viens d’avoir avec Lucas. Je fulmine. La colère est plus simple à gérer que toute la tristesse qui menace de me submerger et me noyer.

— Non mais sérieux ? Il comptait juste refuser le chèque et basta ? Il m’a manipulée pour obtenir mon argent et il croit ensuite qu’en le refusant, ça va tout arranger ? Il vit dans quel monde ? Ah oui ! Le monde de Lucas où la fin justifie les moyens. Et tout ça pour aller voir des foutus matchs de foot ! Encore pire ! C’est à peu près, comme s’il m’annonçait qu’il avait monté tout ce merdier uniquement pour s’acheter la dernière raquette de tennis à la mode. Je ne vaudrais donc pas plus que des pauvres types courant derrière un pauvre ballon de cuir. Génial !

Assise sur le canapé, son regard suivant mes va-et-vient, Cat, silencieuse, attend que l’orage passe. Même Tripode s’est planqué dans un coin au lieu de profiter de la situation pour se pavaner en grand vainqueur.

— Quel connard ! vociféré-je. Non mais, quel connard !

Mes mains moulinent dans le vide à coups de gestes amples au rythme des mots crachés avec colère. Là, tout de suite, j’ai envie de prendre chaque objet de la pièce et de le fracasser contre le mur.

— Je le déteste !

— Hum... Ça c’est faux, déclare Cat d’une voix posée.

— Tu es de quel côté, toi ?

Elle lève les paumes en signe d'innocence.

— Le tien, Océane. Par contre, je ne serai pas ton punching-ball.

Sa remarque atteint la cible. Mon ballon de colère se dégonfle un peu.

— Excuse-moi.

Elle acquiesce et se lève.

— Suis-moi.

Docilement, je lui emboîte le pas jusque dans la cuisine. Des placards, elle sort farine, œufs, chocolat et tout le nécessaire pour cuisiner des gâteaux.

— Je n'ai pas envie de faire des gâteaux.

— Tu veux faire quoi, alors ?

Je réfléchis un instant.

— Lui faire bouffer sa fossette de merde. Lui envoyer mon genou dans les couilles. Crever ses pneus. Aller voir son boss pour lui dire que je ne suis pas sa fiancée. Non mais de toute façon, qui pourrait aimer un mec pareil ?

Coup d'œil circonspect de Cat, qui hausse un sourcil. J'ignore le geste et continue ma tirade. Je suis lancée comme un bulldozer.

— J'aurais dû débarquer à son boulot et lui balancer sa bague en pleine poire ! Remplir sa voiture de merdes de chien. Ah tiens, c'est excellent, ça. Lui balancer un coup de pied dans le tibia, ça fait super mal. Lui...

— On va donc faire des pâtisseries, me coupe Cat d'une voix autoritaire. Confectionner des gâteaux, ça te détend, et en prime on pourra se gaver de sucre. Ça calmera peut-être tes ardeurs assassines.

Alors là, ça m'étonnerait...

Je soupire et joue le jeu.

— D'accord.

Durant les heures suivantes, je me défoule sur la nourriture. Brownies, cookies et mini-cakes encombrent la cuisine.

Je pétris avec rage, roule la pâte entre mes mains, l'écrase en imaginant que c'est le visage de Lucas.

Prends ça, pourriture !

— Je crois que la pâte est assez malaxée, lance Cat, l'air de rien. Je suis sûre que tu imagines que c'est Lucas.

— Et ça me fait un bien fou.

Je balance la boule sur le plan de travail. Elle me tend le rouleau. Prise d'une inspiration soudaine, je l'abats avec fracas sur la pâte.

— Ah ! Ça défoule.

Avec ardeur, j'étale à l'aide du rouleau et garnis le moule. Une fois la tarte enfournée, je me tourne vers Cat.

— Prochaine étape ?

— On n'a plus de farine et on a de quoi nourrir un régiment. On va s'arrêter là.

Durant le reste de la journée, Cat ne me quitte pas d'une semelle, des fois que je m'échapperais pour mettre toutes mes idées de torture à exécution. Incapable de tenir en place, nous allons marcher sur la plage, puis dans les rues de Pinson pendant des heures. Dehors, le soleil de juin darde ses rayons chauds sur les badauds. Les touristes commencent à affluer et bientôt, ma ville comptera le triple de résidents que d'habitude.

Lorsque nous passons par la rue piétonne, je m'arrête devant chez Duclos. Le nombre de sculptures de coquillages dans la vitrine a doublé depuis la dernière fois. Le tout donne une impression d'encombrement et de bric-à-brac. On est loin du minimalisme suédois. Une feuille de papier sur la porte d'entrée annonce la fermeture imminente. Tout doit disparaître.

— Je n'y arriverai pas à temps, Cat. Même en gardant ma part, c'est foutu.

Elle passe son bras sur mon épaule et m'appuie contre elle.

— Il y aura d'autres locaux, Océane. Mieux vaut attendre le bon moment et ne pas se précipiter.

J'acquiesce et adresse un adieu silencieux à mon local de rêve.

Le soir, on se gave des pâtisseries que nous avons préparées. Le ventre plein, on s'échoue comme des baleines sur le canapé.

— Film ou discussion ? demande Cat.

— On a parlé toute la journée.

— Tu as râlé contre Lucas toute la journée, nuance.

À bien y réfléchir, c'est vrai. Cat est restée étrangement neutre, sur le qui-vive, comme si j'étais une bombe m'apprêtant à exploser d'un instant à l'autre. Avec elle dans le rôle du démineur. Je ne peux pas la blâmer : elle a vécu ma rupture avec Calvin au premier plan. La colère, puis d'un coup, la dévastation. C'est elle et Clémence qui ont recollé les morceaux.

— Je ne vais pas craquer, ne t'en fais pas.

Ouaip. Mon armure est bien en place et aussi impénétrable que les voix du Seigneur. Pour dire...

— C'est justement ça qui m'inquiète.

Je hausse les épaules et attrape la télécommande.

— *Expandables*, ça te va ? Stallone et Statham, ça devrait me remonter le moral.

Le film débute. Rapidement, mes pensées divaguent et s'éloignent de l'écran de la télé. Ce n'était pas une idée géniale de me poser : mon cerveau réfléchit sans mon consentement.

Quand une giclée de sang apparaît, mon esprit dérive vers Lucas. Pas de pensée meurtrière, mais plutôt le souvenir du film qui a déclenché son angoisse et a mené à ce qu'il me parle de son parrain. Comme si la porte avait été déverrouillée, toutes les pensées affluent à la vitesse de balles de revolver venant me percer le cœur. La course, le Mexique, Marie-Edwige, Lucas dans le lit, bras derrière la nuque, ma tête sur son torse, nos doigts entremêlés, Lucas et Noah enfilant des perles avec leurs doigts patauds, le regard de reproche de Hugo, celui de déception de Tristan.

Sur la télé, l'image se fige. Écran noir. Cat essuie les larmes que je n'avais pas senties couler et me prend dans ses bras. L'immense chagrin que je dissimulais derrière mon armure de colère dévaste tout sur son passage. Les sanglots affluent. Je hoquète. Je n'arrive plus à respirer. La bombe a explosé.

Bercée par ma meilleure amie, je lâche tout ce poids qui m'accable et qui continuera de me hanter pendant longtemps. J'aimais Lucas. J'aime Lucas. Il s'est enraciné en moi bien plus profondément que Calvin. D'une façon différente. Calvin était un amour de jeunesse. Lucas était l'homme de ma vie d'adulte. Celui avec qui je me voyais vieillir avant qu'il ne brise tout.

Lorsque les pleurs et les hoquets commencent à se tarir, je me détache de Cat pour me moucher. J'affiche un sourire qui se veut rassurant. La grimace de Cat m'indique que l'effet n'est pas du tout réussi.

— J'ai finalement craqué.

— Ça allait arriver, Océane. C'est normal.

Devant son air compatissant et triste, je me remets à pleurer. Même Tripode compatit : il sort de sa cachette pour se frotter à mes jambes et m'adresse un regard interrogateur. Soit il a opté pour une trêve, soit il veut me remonter le moral parce que sa meilleure ennemie est dans un état

lamentable et qu'il va s'ennuyer à mourir s'il n'a plus personne à persécuter.

— Autant que ça arrive maintenant plutôt que demain au boulot, dis-je à travers les larmes.

Le boulot... Tristan...

Une pensée me frappe soudain et mes sanglots redoublent.

— Je suis désolée d'avoir cassé ton coup avec Tristan.

Ma voix est plaintive, digne d'une mauvaise actrice de film.

— C'est pas grave.

— Alors tu l'aimes bien ?

Un sourire étire ses lèvres.

— Oui. On a pas mal discuté juste avant le drame digne des Feux de l'Amour. Il est intéressant et tout à fait mon genre.

— Je suis désoléeeee.

— Hey ! C'est bon, Océane. Ça va s'arranger, dit-elle en tapotant mon dos.

— Hugo me déteste ! Tristan me déteste ! Tu devrais aussi me détester pour avoir cassé ton coup !

Elle éclate de rire.

— Je ne te déteste pas, andouille ! Tristan et Hugo probablement pas non plus, mais tu as des choses à arranger avec eux. Et regarde : même Tripode ne te déteste plus.

La bestiole confirme en miaulant et en frottant sa tête contre mon mollet.

J'acquiesce, me mouche et jette un énième mouchoir souillé sur la table basse qui ressemble désormais à un cimetière de papier.

La perspective de voir Tristan demain, m'angoisse. Ça m'étonnerait qu'il saute de joie après le *drama* de son anniversaire.

Il me faut un plan.

Mon regard se perd dans le vide. Mes yeux captent l'assiette de cookies sur la table de la cuisine.

— Demain, je vais parler à Tristan. Je lui amènerai des pâtisseries et lui donnerai ton numéro de téléphone. Ensuite, je l'obligerai à t'appeler et à te proposer un rencard. Voilà.

Cat secoue la tête.

— Contente-toi de le gaver de sucre, de lui donner mon numéro et de t'excuser. Pour le reste, on se débrouillera.

— Marché conclu !

Dans mon lit, mes paupières fermées brûlent d'avoir tant pleuré. J'ai l'impression qu'on a jeté mon cœur au fond d'un puits sombre, dont il ne pourra jamais s'échapper. Pour éviter une nouvelle crise de larmes et m'apitoyer sur mon sort, je pense à ce que je vais dire à Tristan et Hugo.

Voilà. Me focaliser sur réparer mes torts me sortira de mon marasme émotionnel.

Le sourire de Lucas, sa fossette et son visage mince s'imposent à mes rétines.

Ou pas.

OceanofPDF.com

LUCAS

— Mon lapin... C'est le dernier message que je laisse sur ton répondeur. Après, tu n'entendras plus parler de moi. Je voulais simplement te prévenir qu'Amaya avait accouché avec un peu d'avance. Une magnifique petite fille, qui se prénomme Émilie. Si tu souhaites la voir, elle reste au Centre Hospitalier encore quelques jours.

Je racle ma gorge pour tenter de ne pas flancher.

— Je suis désolé d'avoir tout gâché. Je t'aime.

Je raccroche. Deux semaines sans nouvelles. Le désespoir étreint chaque parcelle de mon cœur engourdi. Dans une vaine tentative, j'ai laissé plusieurs messages sur son répondeur. Sans retour.

Pour me changer les idées, je me suis jeté à corps perdu dans le boulot. Si je ne suis pas heureux, au moins, je suis productif. Comme anesthésié, je travaille mécaniquement, sans vraiment porter attention à ce que je fais.

Hugo refuse lui aussi de répondre à mes appels.

Parmi les trois personnes qui comptent le plus, deux ne veulent plus entendre parler de moi et la troisième vient de devenir papa. Autant dire que mes problèmes sont à des milliers de kilomètres de ses préoccupations.

Autre conséquence de ce monumental fiasco : j'ai eu du temps pour l'introspection. J'ai analysé ma vie sous toutes les coutures. Le constat est édifiant... Avant Océane, je portais ma colère contre la Terre entière en écharpe, ayant fermement la conviction que le monde était pourri. Petit à petit, elle a fait sauter les préjugés mais aussi calmé ma rage intérieure. Avant, je pensais que j'étais heureux. En fait, je ne l'étais pas. Mes vieilles rancœurs me rongeaient, me rendant amer. En vouloir à mon père, ma mère, à la Reine d'Angleterre, bref à la Terre entière ne mène à rien. C'est

d'ailleurs exactement ce qu'elle m'avait dit après la visite chez mon père. Que cela ne me rendrait pas heureux alors que je l'aimais. Sur le moment, j'étais trop focalisé sur mon objectif de la garder tout en conservant secrète ma magouille pour me préoccuper de cet aspect de ma vie.

Eh bien, tu as eu le temps de rattraper le temps perdu...

À défaut de réparer ma relation avec Océane, je peux au moins tenter de réparer celle que j'entretiens avec ma famille. J'ai besoin de faire quelque chose de bien, de ne plus être un connard arrogant qui ne sait que ravager ce qu'il possède de plus précieux.

Avec la lourdeur d'un pachyderme, je me lève et prends les clés de la voiture. Trente minutes plus tard, je débarque chez mon père.

— Tu as une sale tête, fiston.

Les cernes m'ont trahi. J'acquiesce et entre en murmurant un salut. Mon père nous prépare un café. J'aurais préféré une bière ou même un whisky. Aussi opportun que de consommer de la coke devant un ancien toxico.

On se contentera du café.

Assis à la table de la cuisine, je touille le liquide en détaillant mon paternel. Nos visages se ressemblent beaucoup alors que Hugo tient plus de ma mère. Le corps de mon père est fatigué, je sais que son dos est en compote, entre la chaîne de montage et son boulot actuel qui lui demande de se contorsionner sans cesse pour atteindre des petites pièces bien cachées à l'arrière des électroménagers qu'il répare.

— Comment tu vas ?

Ses yeux noirs me scrutent, sachant pertinemment que quelque chose cloche. Je me débats intérieurement. Dois-je lui parler ou pas ?

J'ai besoin de parler. Je m'enfonce dans ma merde et je ne sais pas comment en sortir.

— Océane m'a quitté.

Il grimace mais ne semble pas surpris.

— Hugo est passé hier, explique-t-il.

— Il t'a dit quoi ?

Il me relate la version de mon petit frère, dans laquelle je suis dépeint de manière peu flatteuse.

Quand il a terminé, il pousse un soupir.

— Est-ce que c'est vrai, fiston ?

Je hausse les épaules d'un air dégagé alors qu'à l'intérieur, je suis en ruine.

— À peu près. Je ne savais pas que Hugo et Océane se connaissaient, sinon je n'aurais jamais tenté quoi que ce soit.

— Ton frère en est conscient.

— Pour le reste, il a raison. Je lui ai menti sur le voyage, j'ai raconté un énorme bobard en utilisant sa gentillesse contre elle pour récupérer ses gains. Après, je n'en voulais plus parce qu'elle était devenue plus importante. J'ai cru qu'en refusant sa part, tout était réglé et que jamais elle ne saurait que j'avais tenté de la manipuler. Je ne voulais pas avouer, j'avais trop peur de la perdre. Et ça m'a explosé en pleine gueule.

Il secoue la tête.

— Je comprends, Lucas. Tu as simplement fait les mauvais choix.

Il ricane.

— J'en sais quelque chose, hein, fiston... Quand on intègre les alcooliques anonymes, on nous explique les différentes étapes de la guérison. L'une d'elle est de demander pardon à tous ceux qui ont souffert par ta faute.

— J'ai essayé. Océane refuse de me parler. Hugo, aussi.

— Alors essaye plus fort et plus longtemps.

Je garde le silence un moment, tête baissée, ruminant ses paroles, et puis :

— Est-ce que c'est ce que tu essaies de faire toi aussi ?

— Oui. Ton frère et ta mère m'ont pardonné. La dernière personne qu'il me reste, c'est toi. Celle qui a le plus souffert de mes erreurs. Jamais je ne cesserai de te dire combien je suis désolé. Je me sens un peu responsable de ta situation actuelle : la promesse que tu as faite à ton frère il y a dix ans, c'est parce que j'étais incapable de m'occuper de vous correctement.

À ma grande surprise, une vague de protestation enfle en moi. Il se désigne coupable lui-même et je suis contre ? Avant, j'aurais sauté sur l'occasion de le blâmer. Plus maintenant.

C'est le moment de mettre en pratique tes bonnes résolutions, Lucas.

— C'est faux, papa. Je suis adulte et j'ai un cerveau. J'ai fait mes choix tout seul, comme un grand. Ou comme un con, plutôt. J'ai massacré les plus belles relations que j'avais sans l'aide de personne.

Je déglutis. Mes yeux piquent.

— Y compris la nôtre, ajouté-je dans un murmure.

Les yeux brillants de larmes, mon père se lève et me tire de ma chaise. Ses bras m'enserrent dans une étreinte virile remplie d'amour. Des années

que ce n'était pas arrivé. Cela remonte d'ailleurs si loin, que je ne m'en souviens plus.

— Je suis désolé, papa, chuchoté-je, la gorge nouée. Je te pardonne. Est-ce que toi tu y arriveras ?

Bras tendus, mains sur mes épaules, il me couve d'un regard transpirant d'amour paternel.

— C'est déjà fait, Lucas. Jamais, je ne t'en ai voulu car je comprenais pourquoi tu me portais une telle rancœur. Tu es quelqu'un de bien, mon fils. Tu as protégé ton frère et tu t'es occupé de moi en te sacrifiant pour nous. Tes objectifs sont toujours nobles mais c'est ta façon de les atteindre qui laisse à désirer. Tu te perds en chemin.

— Je sais. Je l'ai compris.

— Merci de t'être occupé de moi. Merci de t'être occupé de ton frère quand je ne le pouvais pas. Je t'aime, Lucas.

Je prends une grande inspiration pour faire passer la boule logée dans ma gorge.

— Je t'aime aussi, papa.

Il me lâche et nous restons plantés là, un sourire mélancolique aux lèvres.

— Va voir ta mère, fiston. Si quelqu'un peut convaincre ton frère, c'est elle. Et profite-en pour faire la paix.

J'acquiesce. J'en étais arrivé à la même conclusion.

En fin d'après-midi, me voilà devant la porte peinte en bleu de la maison de ma mère et de mon beau-père.

Ils vivent à une dizaine de kilomètres de Pinson-Les-Flots, dans une demeure petite mais coquette et chaleureuse, entourée d'un jardin où poussent de nombreuses plantes. Devant la façade, les plates-bandes regorgent de tulipes colorées, les fleurs préférées de ma mère. Le jardinage est sa passion et le soin qu'elle apporte à ces petits êtres fragiles est sans limite.

Je ne viens que rarement. Deux fois par mois, elle réunit Hugo et Tristan pour un repas de famille auquel je refuse de participer depuis de nombreuses années. Je me contente de l'appeler de temps en temps et de manger chez elle lors des grandes fêtes, comme les anniversaires ou Noël.

Je rassemble mon courage et appuie sur la sonnette. Alvaro apparaît dans l'encadrement. Un sourire s'étale sur son visage.

— Lucas ! Quelle bonne surprise !

— Bonjour Alvaro. Comment tu vas ?

Il me claque une bise qui finit en accolade virile, manquant de me broyer les côtes au passage. Son physique d'armoire à glace allié à sa grande taille, en font un homme d'affaires qui en impose. Il est grutier et chef d'une équipe de gars qui lui obéissent au doigt et à l'œil. Ma mère est son exact opposé : petite et mince comme une épingle. Son côté strict est renforcé par une coupe au carré et d'énormes lunettes à montures noires qui lui mangent la moitié du visage.

— Je viens voir maman. Est-ce qu'elle est là ?

— Dans le jardin. Elle parle à ses plantes. Quelque chose à boire ?

— Une bière, s'il te plaît.

Même si je n'ai jamais souhaité me lier avec lui, je reconnais qu'Alvaro est un homme bien. Il rend ma mère heureuse et s'est toujours occupé de Hugo de la même manière qu'il le fait de Tristan : comme son propre fils. Souvent, il a essayé de se comporter de la même façon avec moi mais j'ai toujours refusé, préférant instaurer une distance avec lui.

Je le suis dans la cuisine. Il décapsule la bouteille et me la tend.

— Comment tu vas, Lucas ?

À son regard, je devine qu'il connaît la raison de ma visite. Tristan et Hugo ont dû tout balancer au dernier repas de famille. Étonnant que mes oreilles n'aient pas sifflé et que j'aie encore mes tympans.

Je prends une gorgée de bière.

— Pas génial. Disons que j'ai de la réparation à faire.

Il hausse les épaules.

— Bah, tout le monde fait des conneries. Et puis, personne n'est mort.

Alvaro, c'est le mec qui relativise tout. Il faut dire qu'il a eu son lot d'emmerdes. Il y a quelques années, un de ses gars a eu un grave accident sur un chantier, le laissant paralysé. En comparaison, nos broutilles dignes de Melrose Place ne lui paraissent pas catastrophiques.

Je rejoins ma mère dans le jardin. Ses mains sont plongées dans la terre, ses lèvres remuent. Oui, elle discute vraiment avec ses plantes.

— Salut, maman.

Elle sursaute et se relève. La joie de me voir illumine son visage. Elle balance ses gants maculés de terre et me serre dans ses bras avec force. Sa

tête arrive juste au-dessous de mes épaules et pourtant, j'ai le sentiment à chaque fois que c'est elle, la plus forte de nous deux.

Pendant toutes ces années, jamais son amour n'a faibli, malgré mes nombreuses remarques acerbes destinées à lui renvoyer ma rancœur au visage. Durant un temps, j'ai fait mouche, puis elle a décidé de se défaire de sa culpabilité. On s'est expliqués à grands renforts de cris et puis on n'en a plus jamais reparlé. Je lui en ai voulu encore plus de ne pas se mettre à plat ventre pour implorer mon pardon, bien qu'elle l'ait déjà fait à maintes reprises. Elle m'a dit qu'elle avait assez demandé pardon et qu'elle voulait juste vivre en paix. Que si je ne voulais pas en faire autant, c'était mon problème mais qu'elle continuerait à m'aimer quoi que je choisisse. Alors je suis resté seul comme un con avec ma colère.

Je sais que je suis injuste avec elle : quand elle a embarqué mon frère, elle m'a aussi proposé de venir mais j'ai refusé. Il fallait bien que quelqu'un reste pour s'occuper de papa. Elle ignorait qu'il avait plongé dans l'alcool et ne l'a découvert que lorsque j'ai dû lui raconter toute la vérité pour qu'elle récupère Pika et lui offre la vie qu'il méritait, et non un taudis et des repas sortis d'une boîte collectée au Secours Populaire. Pourtant, c'est à elle que j'en ai le plus voulu : elle était heureuse alors que nous étions au fond du trou. Elle aurait dû le voir, elle aurait dû agir. Du moins, c'est ce que j'ai longtemps ressenti. Aujourd'hui, même si je ne suis pas prêt à abandonner toute rancœur, je suis décidé à faire un pas vers elle.

Ses bras me relâchent et elle recule d'un pas. Menton levé pour rencontrer mon regard, elle déclare :

— Tu as fichu un beau bordel, mon Loulou. Allez, viens.

Ce surnom, je l'ai adoré, puis détesté. Aujourd'hui, je veux le chérir. Elle est la seule à m'appeler ainsi.

Elle m'attire vers la balancelle à deux places, sous le grand chêne, là où elle aime lire. Heureusement que la structure possède un toit de toile sinon, elle se serait fait assommer par les glands chaque automne.

— Hugo et Tristan t'ont raconté...

— Ils sont furax. Hugo, parce que tu l'as déçu et que tu lui as menti. Tristan, parce que tu as déçu son frère et que tu as fait du mal à son amie.

Ma mère. Jamais elle ne mâche ses mots, même quand il s'agit de lancer des poignards. Mon cœur se serre.

Pika est déçu.

C'est ce qui me fait le plus mal après avoir perdu Océane.

— J’ai merdé.

— Pas qu’un peu.

Pour le réconfort, on repassera.

Sa main enserre la mienne.

— Tu comptes faire quoi ?

Je soupire, passe la main dans mes cheveux, désespéré.

— J’ai besoin d’aide, maman.

Elle ouvre de grands yeux ébahis, la bouche en O. Et puis, elle se reprend et me sourit avec tendresse. Je tiens de ma mère pour ça : tous les deux ne sommes pas trop portés sur les démonstrations d’émotions, contrairement à mon frère et mon père.

Je me racle la gorge, gêné.

— Hugo ne veut plus me parler. Je dois réparer mes conneries avec lui, mais aussi Tristan.

— Je n’en espérais pas moins. Je vais t’aider et les convaincre. Facile.

Le soulagement enlève un poids immense de mon estomac.

Sa main quitte la mienne et se pose sur ma joue.

— Et pour cette fille ?

— Océane.

— Un beau prénom, murmure ma mère.

— Je l’aime vraiment.

Et les mots de commencer à se déverser. Mon cœur a envie de lui parler d’elle, de récolter ses conseils. Alors, je lui explique tout. Depuis notre rencontre catastrophique, en passant par la course ridicule, par le Mexique, par cette inimitié qui s’est transformée en complicité, puis en amour sincère. Pour terminer en carnage.

— Voilà. Je l’ai perdue et j’en crève.

Au lieu de compatir et pleurer sur mon sort, elle éclate de rire.

— Tu vas renoncer ? Toi, l’homme le plus têtu de la planète, tu vas tout simplement abandonner ? Loulou, enfin... Ne sois pas stupide !

Elle m’aurait giflé que ça aurait eu le même effet. Je me renfroge et me drape dans le peu de dignité qu’il me reste.

— Elle a été claire : c’est terminé.

— Depuis quand tu obéis à qui que ce soit ? Même tout petit, tu n’en faisais qu’à ta tête. Elle t’aime ?

Le souvenir de la douleur dans les yeux d’Océane remonte à la surface. Tant de souffrance... On ne meurt pas de l’intérieur pour une personne qui

nous est indifférente.

— Oui.

— Alors débrouille-toi pour la récupérer sinon tu vas errer comme une âme en peine pour longtemps, le cœur brisé. Il serait temps que tu sois heureux, Loulou.

— J'aimerais bien, mais je ne sais pas comment faire, marmonné-je entre mes dents serrées.

— Trouve ce qu'elle veut par-dessus tout et offre-lui sur un plateau en guise d'excuses. Tristan la connaît bien et Hugo possède la sensibilité qui t'a toujours fait défaut. Demande-leur de t'aider à réparer tes conneries.

Je réfléchis quelques instants. Au temps tenter de gravir l'Everest à mains nues. Le plan tient la route mais toutes les étapes peuvent foirer en un clin d'œil. Pourtant, je n'ai pas le choix, j'ai besoin d'un coup de main pour récupérer Océane.

Et s'il faut que je gravisse l'Everest à mains nues pour y arriver, je le ferai.

Nous continuons à discuter encore un peu et je prends congé. Sur le pas de la porte, je m'arrête et fais face à ma mère.

— Merci maman. Si tu es d'accord, j'aimerais venir au prochain repas de famille. Aux suivants aussi. Je ne pourrai peut-être pas être là tout le temps mais j'essaierai.

Un immense sourire débordant d'amour et de joie s'affiche sur ses lèvres. Elle se jette sur moi et m'enserme dans ses bras. Lorsqu'elle recule, une larme s'échappe de son œil.

— Tu seras le bienvenu, Loulou. Chaque fois que tu voudras.

À travers ses mots, j'entends le "je t'aime" qu'elle retient. Je ne suis pas encore prêt à entendre ses mots après toutes ces années à lui en vouloir mais, un coin de mon cœur se réchauffe.

Je suis sur la bonne voie.

Le soir, je m'endors comme une souche. Toutes ces émotions positives ont absorbé mon énergie.

Vivre avec les licornes et les arcs-en-ciel, c'est épuisant.

Mais, si apaisant.

OCÉANE

Trois semaines.

Trois semaines que Lucas ne fait plus partie de ma vie.

Que je suis officiellement devenue bipolaire. J'alterne entre pleurs et colère. Avec une nette tendance pour les larmes. Au point où j'en suis, on aurait pu irriguer un champ de tournesols en pleine sécheresse.

Que Tripode a peur de moi. Avant, quand j'étais à portée de patte, il me balançait une pichenette, chose exceptionnelle pour un chat déséquilibré (physiquement et mentalement). Maintenant, il m'observe de loin et fait même des détours sans me quitter des yeux lorsque je suis sur sa trajectoire. Comme si j'allais me jeter sur lui pour lui faire un câlin forcé. Bon, d'accord, c'est peut-être arrivé une ou deux fois dans un grand moment de solitude.

Que Cat tente de me remonter le moral à coup de gras et de sucre. Pour compenser, je cours sur la plage. Moi qui déteste le sport, c'est un comble ! Au moins, je brûle des calories qui ne viendront pas agrémenter mon bourrelet ventral. La boxe m'aurait mieux plu mais je ne suis pas assez bête pour aller me fourrer dans un endroit fréquenté par Lucas. J'aimerais vraiment le désigner par "connard" mais je n'y arrive pas.

Que Hugo refuse de m'adresser la parole.

Seul point positif : j'ai réussi à parler avec Tristan. Il a quand même fallu que j'agite le numéro de Cat sur un post-it sous son nez pour qu'il accepte. À l'Office, c'était devenu tendu comme un string taille XS sur un fessier de pachyderme. Le gang des tricoteuses n'y comprenait rien. Maintenant, tout est rentré dans l'ordre : Tristan a accepté mes excuses et a promis de plaider en ma faveur auprès de Hugo. Il emmènera mon amie

dans son resto préféré et je serai le témoin de leur idylle naissante tout en pansant mon cœur anéanti. Rien que d'y penser, j'ai envie de sauter de joie. J'ironise, hein. Bien que je me réjouisse pour Cat, qui mérite d'être aimée par quelqu'un de bien et de ne pas ramasser le premier menteur pathologique venu, qui croit que les gens sont tous pourris jusqu'à la moelle, et qui tentera de la manipuler pour récupérer son argent afin d'aller voir des matchs de foot.

Océane ! Arrête de ressasser.

Ouais, elle en a de bonnes, la petite voix !

Je pousse un soupir à fendre l'âme en ouvrant la grille de la demeure Opheim. La torture dominico-mensuelle va commencer dès que je poserai le pied chez mes parents.

Je sors un miroir de poche de mon sac et vérifie que je ne fais pas trop peur à voir. Bénis soient les inventeurs du maquillage. Il m'a fallu au moins dix tutos pour apprendre à cacher mes cernes et sembler moins bouffie mais le résultat tient la route. J'étire mes lèvres en un sourire neutre. Bouclier en place.

— Océane ! Tu es encore en retard ! beugle Constance en m'accueillant.

Je hausse les épaules et marmonne des excuses du bout des lèvres. Comme si c'était nouveau ! Et je n'ai que cinq minutes de retard.

Je fais le tour de bises. Mes parents me remarquent à peine, plongés en pleine discussion avec Augustin. La crevette me saute dessus et commence son babillage sur sa palpitante vie de gamin de maternelle. Il est question de gommettes, de siestes obligatoires qu'il déteste, de genou égratigné et d'une amoureuse à qui il n'ose pas se déclarer.

Reste célibataire, ça va t'éviter bien des soucis.

Je lui tapote la tête d'un geste affectueux, n'écoutant que d'une oreille. La moitié de mon cerveau est anesthésiée par la tristesse depuis plusieurs semaines et ma capacité de concentration frôle celle d'une abeille dans un champ de fleurs.

À table, la conversation bat son plein sur un sujet totalement inintéressant.

— Cette nouvelle loi va bien nous emmerder, tonne mon père.

Sa voix continue de tourner en arrière-plan mais je n'entends que blablabla. Mon esprit dérive, je torture mes frites à coups de fourchettes pour les réduire en purée.

— Il est où ton amoureux ? demande Arthur, qui doit lui aussi s'ennuyer à mourir.

Je me redresse, comme prise la main dans le sac. La question a jeté un blanc sur la tablée qui, soudain, s'est découvert un intérêt pour moi.

— Tiens, il fait quoi dans la vie ? demande ma mère.

Voilà. Une magnifique diversion.

— J'espère que ce n'est pas un artiste dépressif ou un bad boy, suppose mon père.

— Ou un type qui met des chaussettes dans des tongs parce qu'il croit que ça fait tuer ! plaisante Augustin.

Merci pour le vote de confiance.

J'étale un sourire de façade sur mon visage.

— Il est analyste financier.

— Belle prise, rétorque ma frangine en sifflant. Tu nous le présentes quand ?

Rien que d'imaginer Lucas à la torture mensuelle me donne envie de sourire. Il aurait été incapable de se retenir et aurait explosé. Un petit Tchernobyl familial, ça aurait pu être divertissant.

— On n'est plus ensemble.

Voix neutre et assurée. Parfait.

— Déjà ? balance Constance. Il s'est passé quoi ? Il a flippé quand tu lui as parlé de ta boutique de savons ? Trop hippie ?

Augustin se marre comme une baleine sous gaz hilarant. Mes parents ricanent d'un air gêné mais n'interviennent pas. Une vague de colère enfle en moi. Mon sourire se flétrit pour laisser place à une expression courroucée.

J'en ai ma claque. Marre qu'on se moque de moi. Marre de tendre l'autre joue en espérant que la bienveillance triomphera.

Je me tourne vers ma sœur et la fusille du regard. Mes dents se dévoilent dans un rictus de colère, me donnant probablement l'air un peu cinglé.

— Tu sais quoi, Constance ? J'aurais aimé que, pour une fois dans ta vie, tu te comportes comme une sœur. Qu'au lieu de me rabaisser, tu me dises que tu es désolée parce que ce mec, je l'aimais vraiment et que ça me déchire le cœur que ce soit fini.

Une expression coupable s'affiche sur ses traits aristocratiques.

— Je suis désolée, marmonne-t-elle. Je ne savais pas, je plaisantais et...

— Ce n'était pas drôle, Constance.

Ma voix est teintée d'une fureur glaciale. Je me lève et darde un regard polaire sur mes parents.

— Quant à vous, j'en ai plus qu'assez que vous me considériez comme la looseuse de service. Je n'ai pas les mêmes ambitions de conquête du monde que vous mais, j'ai des rêves et des projets et ça me suffit. Si ça ne vous convient pas, c'est votre problème mais je ne changerai pas pour me conformer à l'idée que vous vous faites de la fille idéale. De toute façon, Constance occupe déjà le rôle à merveille. Et pour votre information à tous : j'ai abandonné cette histoire de boutique alors merci de me lâcher avec ça.

Figés sur leurs chaises comme des statues de glace, leurs bouches forment un O parfait. Sans attendre leur réponse, je récupère mon sac et assène le coup de grâce.

— Pas la peine de compter sur moi pour les prochains repas de famille.

Lorsque je claque la porte derrière moi, une immense vague de soulagement m'envahit. Je sais que plus tard, je me poserai dix mille questions. Que je me demanderais si j'ai bien fait, si je n'ai pas été trop sévère et tout le toutim alors que je sais que j'aurais dû faire ça il y a longtemps.

Profitant de mon élan de colère qui m'enhardit, j'appelle Tristan.

— Hugo est chez vous ?

— Oui, répond-il.

— Alors j'arrive dans trente minutes. Ne lui dis rien s'il te plaît. C'est aujourd'hui qu'on parle.

— Euh... D'accord. Est-ce que tout va bien ?

— C'est la journée à thème "je règle les affaires en suspens."

Je raccroche et appelle Cat pour vérifier si je peux continuer à lui emprunter sa voiture, vu que je ne me déplace qu'à vélo et que ça ferait une sacrée trotte. J'en profite pour lui raconter ma grande sortie théâtrale. Elle applaudit et crie de joie.

— Enfin ! Bravo Océane ! Passe à la maison avant et récupère des brownies et des cookies pour les amener à Hugo. Le sucre adoucit n'importe qui.

— Dis surtout que tu fais une overdose.

— Ouais, j'en peux plus. Je rêve de salade verte. Si tu veux virer Tristan pour discuter tranquille, envoie-le chez nous.

— Je suis certaine qu’il va se faire un plaisir de décamper.

Après le ramassage de pâtisseries, je frappe à la porte des colocs.

— C’est bon, il est sur le canapé, chuchote mon ami. On a discuté hier et il était ok pour te voir, donc ça devrait bien aller.

— C’est qui ? crie Hugo.

Tristan me laisse entrer et je déboule dans le salon, les bras chargés de plats que je pose sur la table basse.

— Océane ?

Mains sur les hanches, je le fixe d’un air décidé.

— Océane *et* des brownies. Et des cookies. Je dois te parler, Hugo.

Il soupire et me désigne un fauteuil du menton. La motivation est à son paroxysme.

— Je vais aller faire un tour, annonce Tristan.

— Cat t’attend à la maison.

Dès qu’il referme la porte, Hugo et moi nous regardons en chiens de faïence. Soudain, toute la colère que j’avais accumulée fond comme neige au soleil et j’éclate en sanglots. Bye bye confiance en moi et détermination ; bonjour bipolarité.

Hugo semble paniqué devant mes larmes, comme tout mec qui respecte les femmes. Il ne sait pas s’il doit me prendre dans ses bras, cherche des yeux autour de lui quelque chose qui va arrêter le massacre.

Je lève une main et renifle bruyamment.

— Ça va s’arrêter tout seul. Laisse-moi juste une minute.

Une minute plus tard, j’arrive à reprendre mes esprits. Cent fois, j’ai répété dans ma tête ce que j’allais lui dire mais, ce n’est pas pour autant que les mots sortent avec facilité. Ma version des faits comprend ma rencontre avec Lucas, la course aux œufs, le dilemme par rapport à lui. Je répète mes excuses, lui dis à quel point je suis désolée.

— Quand j’ai vu que Lucas m’intéressait, j’ai immédiatement arrêté avec toi. Ça nous est tombé dessus comme ça. Je ne me serais jamais imaginée avec lui et pourtant, c’est arrivé.

Sa bouche mastique consciencieusement son biscuit, tout en m’adressant un regard évaluateur. Le silence s’étire. Un troupeau d’ange passe.

— Tu es amoureuse de mon frère ? demande-t-il soudain.

Et voilà. Les larmes reprennent de plus belle. Je fourre ma tête dans mes mains pour conserver un peu d’intimité.

— Oh merde ! Tu en pinces vraiment pour lui pour te mettre dans des états pareils. Tu es tombée amoureuse du mauvais frère.

Je relève le visage vers lui, ahurie. Une lueur d'amusement brille dans ses yeux.

— J'aurais préféré que ce soit toi. Je n'ai rien contrôlé.

— Le veinard.

— On n'est plus ensemble.

— J'ai appris ça, rétorque Hugo. Remarque, je m'en doutais un peu... Est-ce que Lucas t'a parlé de sa promesse ?

Je secoue la tête.

— Je ne vois pas trop ce qu'il y aurait à dire. Tout ça pour du foot...

— Tu te trompes, Océane. C'est bien plus que ça.

Il laisse planer le suspense, le temps d'enfourner un autre cookie.

— Est-ce que tu as remarqué la cicatrice sur la paume de sa main ?

— Oui. Il la frotte souvent quand il est contrarié. Un réflexe.

— Il t'a dit d'où elle venait ?

Je secoue la tête.

— Qu'est-ce que Lucas t'a dit sur nos galères ?

Je lui résume ce que je sais. Il siffle, presque admiratif.

— Il t'a raconté tout ça ? Il tient vraiment à toi.

Je grince des dents mais ne dis rien. Hugo reprend :

— Mon père était ivre à longueur de journée. Lucas s'occupait de tout : ménage, cuisine, ramener à manger. La cicatrice sur sa main, celle qu'il touche sans s'en rendre compte... Il se l'est faite en ouvrant une boîte de sauce tomates quand il cuisinait des pâtes. Je n'en voulais pas : on en mangeait presque chaque jour. On s'est engueulés, l'ouvre-boîte a ripé et lui a entaillé la paume de la main, en même temps qu'il me hurlait que le supermarché du coin manquait d'approvisionnement et qu'avec ce qu'il gagnait, on ne pouvait pas faire mieux. Ce soir-là, ça lui a échappé. Je savais qu'il mentait parce que j'allais régulièrement dans ce magasin. Quelque chose ne collait pas... Le lendemain, c'était le jour des courses. Je l'ai suivi discrètement. Au lieu de prendre la direction du supermarché, il est parti en sens inverse. Jusqu'au Secours Populaire, où il a récupéré un carton garni de pâtes, de riz et de sauce tomate. Au coin de la rue, il s'est caché derrière une benne et a transvasé toute la nourriture dans des sacs portant le logo du supermarché du coin. C'est là que j'ai compris : mon

frère se tuait à la tâche depuis des mois pour nous nourrir et moi, je râlais comme un ingrat.

Les larmes coulent le long de mes joues. Cette fois, elles ne sont pas pour moi. Elles sont pour Petit Hugo et Petit Lucas se débattant dans la merde.

— Arrête de pleurer, Océane. C’est de l’histoire ancienne.

— Continue, pleurniché-je malgré sa demande.

— Suite à cette découverte, j’ai pris une décision : aider mon frère. Je suis allé voir Rams, le gros dealer de cannabis du coin et lui ai proposé mes services. J’avais environ quinze ans et tout le monde sait qu’à cet âge, les flics ne vous envoient pas en prison. J’ai joué les guetteurs. Je fourrais l’argent dans le portefeuille de notre père pour ne pas que Lucas apprenne ce que je faisais.

— Mais il l’a découvert.

Hugo acquiesce et sourit avec tendresse.

— Je me suis pris l’engueulade de ma vie. Quand il m’a demandé pourquoi je m’étais fourré dans ce bordel, je lui ai répondu que c’était pour assister à la prochaine coupe du monde de foot. Je connais mon frère : si je lui avais dit la vérité, il aurait culpabilisé de ne pas avoir été capable de me protéger et de me nourrir correctement. Dans la foulée, il a appelé ma mère pour lui demander de me récupérer chez elle et Alvaro, notre beau-père. Je ne voulais pas me séparer de lui mais l’évidence était devant nos yeux : on n’y arrivait pas. Je sais que ça lui a brisé le cœur de me voir partir : nous étions inséparables. Tout comme ça a brisé le mien. Ce jour-là, il m’a fait une promesse : celle de m’emmener lui-même à la Coupe du Monde. Et qu’en attendant, je devais bien travailler, trouver ma voie et profiter de mon nouveau frangin - Tristan.

Il passe une main sur son visage.

— Ça va faire presque dix ans... J’avais complètement oublié cette promesse.

— Pas lui, marmonné-je.

La voix de Lucas résonne à mes oreilles : *je tiens toujours mes promesses.*

Tout s’éclaire. Les mots de Hugo sont autant de pièces manquantes qui viennent compléter le puzzle. Mon cœur se fend de tristesse et d’amour pour cet homme qui a toujours protégé les siens avec une volonté féroce.

Quitte à me sacrifier au passage.

OceanofPDF.com

LUCAS

Trouve ce qu'elle veut par-dessus tout et offre-lui sur un plateau en guise d'excuses.

Les mots de ma mère tournent en boucle dans ma tête tel un vieux disque rayé. Des jours que je m'arrache les cheveux dessus pour trouver un plan génial.

Je caresse du bout des doigts les perles du bracelet qu'Océane m'a offert pour virer les énergies négatives. Honnêtement, son truc de lithomachin, ça ne marche pas du tout mais, comme c'est la seule chose qu'il me reste d'elle, ces pierres me sont plus précieuses que des diamants.

La clé, c'est la boutique. J'ai échafaudé de multiples scénarios sans rien trouver de satisfaisant. Lui donner ma part ? À éliminer : elle se sentirait redevable envers moi et je parie qu'elle la refuserait de toute façon. Un prêt bancaire ? Impossible, il faut que ce soit elle qui le demande.

La sonnette retentit, je sursaute. Coup d'œil par le judas.

Hugo ?

J'ouvre la porte et m'efface pour le laisser entrer. D'office, il s'installe sur le canapé en me dardant un regard de reproche. Ambiance, ambiance...

— Tu veux une bière ?

— Ouais.

Je récupère deux bouteilles dans le frigo et lui en tends une. Je prends place à côté de lui. Le silence tendu plombe l'atmosphère, nous regardons droit devant nous comme deux cons qui ne savent pas quoi se dire. *La gênance*. Pour reprendre l'expression d'Océane.

Je n'étais pas préparé. Mon cerveau turbine à la recherche d'une belle phrase d'intro. Rien ne vient. Je suis naze en relations humaines.

C'est Pika qui fait le premier pas :

— J'ai discuté avec maman. Elle m'a quasiment menacé de me déshériter si je ne venais pas te voir.

— Ça lui ressemble bien.

Nos regards se croisent et soudain, nous éclatons de rire. Quand l'hilarité meurt, je lâche :

— Je suis désolé, Pika.

Il hausse un sourcil.

— De quoi ?

Bon, il ne va pas me faciliter la tâche. Je soupire, pose la bière sur la table du salon et me tourne vers lui pour soutenir son regard.

— De t'avoir menti sur la raison de mon voyage. De t'avoir piqué Océane. Pour ma défense, je ne savais pas que vous vous connaissiez. Et surtout, de t'avoir déçu en te donnant le pire des exemples à suivre.

Son regard s'adoucit.

— Tu n'es pas le pire exemple, Lucas. Tu as toujours été mon héros et même les héros font des conneries. C'est vrai que tu m'as déçu : ce que tu as fait à Océane est dégueulasse.

J'ai eu beau me le répéter cent fois, entendre ces mots sortir de la bouche de mon frère me blesse.

Je baisse la tête, n'en menant pas large.

— Je sais, murmuré-je. Crois-moi que je le regrette. Tu me manques. Elle me manque.

— Tu lui manques aussi.

Aussitôt, je redresse le menton et plisse les yeux, dans l'attente.

— Elle est passée me voir pour s'excuser.

Mon cœur bat la chamade. Putain que je suis devenu mièvre. Ma vie était tellement plus simple quand j'étais un connard qui se foutait de tout le monde.

Ouais, c'est ça. Si tu te foutais de tout le monde, tu ne te serais jamais retrouvé dans cette merde.

Pas faux. Un point pour la petite voix.

— Comment va-t-elle ?

— Comme quelqu'un qui a le cœur brisé : mal.

Nouveau coup de poignard. Hugo possède une sensibilité qui me fait défaut ? Ouais, eh bien il pourrait l'utiliser pour autre chose qu'à remuer le couteau dans la plaie.

Il prend une autre gorgée de bière tout en me scrutant par-dessus la bouteille.

— Je lui ai expliqué pour la promesse.

— Ah.

— Tu ne lui avais rien dit.

— Non. Nous n'avions pas eu l'occasion d'en discuter. Elle a réagi comment ?

Mon pouce frotte la paume de ma main.

— Elle a compris. Est-ce que ça suffira pour que tu la récupères ? Ça, je ne sais pas.

Devrais-je être soulagé qu'Océane ait les morceaux manquants du puzzle ? Morceaux qui plaident en ma faveur. Ou devrais-je me sentir plus abattu parce que même avec cet atout, elle n'a pas donné signe de vie ?

Pika pose sa bouteille vide à côté de la mienne et prend une grande inspiration.

— Faut que je te dise un truc, Lucas. Tu te souviens du soir où tu t'es fait cette cicatrice en ouvrant une boîte de sauce tomate ?

Bien sûr que je m'en souviens. Pika se plaignait encore du repas. Mon père ronflait sur le canapé et je devais entamer mon service du soir alors que j'étais totalement épuisé. Toute la soirée, au restaurant, ma main m'avait élané tandis que je débarrassais les assiettes et servais les plats. Une soirée de merde, en somme.

— Je t'ai engueulé parce que tu te plaignais. Je m'en suis voulu.

Mon frère m'adresse un sourire attendri et balaie ma culpabilité d'un geste de la main.

— C'est oublié. Ce soir-là, tu m'as hurlé que le supermarché du coin manquait d'approvisionnement. Je savais que tu mentais parce que j'y allais régulièrement avec des potes. Le lendemain, c'était le jour des courses et je t'ai suivi discrètement. Je t'ai vu récupérer un carton de vivres au Secours Populaire et tout transvaser dans des sacs de supermarché. Ce jour-là, j'ai été secoué parce que je me suis rendu compte qu'on était bien plus dans la merde que ce que ce que je pensais. Et j'ai aussi compris pourquoi tu te tuais à la tâche depuis des mois : pour nous nourrir et nous permettre de conserver un toit sur la tête alors que papa ne faisait que se soûler et dormir. Tu nous protégeais et moi, j'avais été ingrat.

Je passe une main sur mon visage.

— Merde.

Sa main tapote mon épaule dans un geste de réconfort.

— À la suite de cette découverte, j'ai pris une décision : t'aider. Je suis allé voir Rams pour lui proposer mes services. Je fourrais l'argent dans le portefeuille de papa pour que tu n'y voies que du feu.

— Et c'est là que je t'ai chopé.

Il acquiesce.

— La suite, tu la connais : tu as appelé maman, on a tout balancé. Elle et papa se sont engueulés de façon magistrale et je suis parti chez maman.

— Dès que tu es monté dans la voiture, je me suis aussi engueulé avec papa. Il chialait comme une madeleine en répétant que tout ça était de sa faute. J'ai pris toutes les bouteilles et les ai vidées dans l'évier sous son regard hagard. Le lendemain, j'ai cherché un centre de désintox. J'avais pété un plomb : à cause de lui, je me retrouvais séparé de toi.

— Je ne suis pas tout blanc non plus : je savais ce que je faisais, quand je suis allé voir Rams. Ce jour-là, quand tu m'as demandé de partir, j'ai su que tu faisais encore un sacrifice. Encore. Tu m'as sauvé, Lucas. En m'éloignant, tu m'as offert un avenir et si je suis l'homme que je suis aujourd'hui, c'est grâce à toi.

Putain d'yeux qui piquent et de gorge nouée.

Mon cerveau analyse tout ce que mon frère vient de me dire. La même histoire, deux points de vue différents. Une idée explose soudain dans mon cerveau. Je fronce les sourcils.

— Attends... Il n'y a jamais eu de Coupe du Monde ?

Il m'adresse un sourire contrit.

— Non. J'ai baratiné ça pour ne pas que tu te sentes coupable de ne pas en faire assez. Tu t'occupais de tout, tu bossais comme un dingue pour tes études et pour payer le loyer et la nourriture. Si je t'avais dit que je faisais ça pour t'aider, tu l'aurais mal pris et te serais senti minable alors que tu étais le héros de l'histoire.

Je me lève et fais les cent pas, réalisant l'énormité de toutes ces révélations.

— J'ai perdu Océane pour une Coupe du Monde inexistante ?

L'incrédulité le dispute à l'énervement. Je darde un regard noir sur mon frère. Pourtant, impossible de lui en vouloir. Il voulait m'aider et surtout, il a raison : je me serais senti coupable s'il m'avait dit qu'il jouait les guetteurs pour remplir en partie le rôle que je n'arrivais pas à assumer, malgré tous mes efforts.

Mon frère se lève et me prend dans ses bras.

— Je m'excuse à mon tour, Lucas. J'avais oublié ce bobard jusqu'à ce que ça ressorte à l'anniversaire de Tristan.

Un rire nerveux me saisit, frappé par l'ironie de la situation. Surpris, Pika recule d'un pas et me regarde comme si j'étais devenu cinglé.

— Non, mais avoue que c'est quand même énorme ! J'ai perdu la femme de ma vie parce que je voulais honorer une promesse qui n'avait même pas lieu d'exister. Putain ! Noah a raison : le karma finit toujours par te rattraper.

— Je suis désolé, frangin. Je ne pouvais pas deviner que ça allait revenir nous mordre au cul dix ans plus tard.

Pika n'en mène pas large. Ses mains se nouent et se dénouent en gestes désordonnés. Le voir si mal à l'aise me blesse. Bizarrement, je ne suis pas en colère. Enfin, si. Pas contre lui mais contre toute cette situation ubuesque qui a abouti à un carnage émotionnel et relationnel.

Putain de karma !

Mon frère a longtemps été ma raison de me battre mais, aujourd'hui, je vois un homme qui n'a plus besoin de moi, qui mène sa barque seul et je tire une immense fierté d'avoir contribué à l'homme qu'il est devenu. Tout cet amour que je lui porte depuis si longtemps envahit chaque cellule de mon corps. Alors, je le récupère contre moi et le serre à l'en étouffer.

— Je t'aime, Pika.

Contre ma joue, je sens son sourire s'épanouir sur son visage.

— Moi aussi je t'aime, Lulu. Je te libère de ta promesse.

Notre accolade virile prend fin. Nos regards se croisent, le cœur plus léger.

— Alors comme ça, Océane est la femme de ta vie ? demande-t-il, l'air de rien.

Ah oui, merde ! J'ai lâché ça, c'est vrai.

— Oui. Je cherche un moyen de la récupérer mais je ne suis pas certain d'y arriver.

Mon frère éclate de rire.

— Tu arrives toujours à atteindre tes objectifs. Et on parle d'Océane, la fille qui croit aux deuxièmes chances.

— Merci pour la confiance mais, là, c'est mal barré.

Il hausse les épaules.

— Demain soir, chez toi. Demande à Noah et Amaya de venir. À nous quatre, on va trouver un moyen de t’aider.

— Nous quatre ?

— Tristan sera de la partie. C’est lui qui la connaît le mieux. Il t’en voulait à mort pour le bordel que tu as mis mais il s’est calmé depuis que toute cette histoire l’a jeté dans les bras de Cat.

Mes yeux s’écarquillent.

— Tristan est avec Cat ?

Pika hoche la tête.

— Un atout de plus dans notre manche. Demain soir, on lance l’opération Romeo et Juliette !

— Ils meurent à la fin, Pika.

Mon frère m’adresse un sourire éblouissant.

— On lance l’opération “Récupérer OcéLas” !

OcéLas ? Je cligne des yeux. Encéphalogramme de la grenouille. Puis, soudain, mes neurones se connectent.

— C’est naze. Faudra lui trouver un meilleur nom.

OCÉANE

Assise sur le canapé, je fixe mon téléphone, posé sur la table basse, comme s'il contenait les plus grands secrets de l'humanité et que j'attendais qu'il me les révèle. Sur le dossier du fauteuil, Tripode me surveille d'un air méfiant. Le fourbe s'est placé juste assez loin pour éviter une éventuelle attaque flash où il pourrait finir dans mes bras pour un gros câlin.

— Je ne veux pas jouer les rabat-joies mais si tu crois que fixer ton téléphone répondra à toutes tes questions, tu te gourres.

Je sursaute, n'ayant pas entendu Cat sortir de sa chambre.

— Waouh ! Tristan va en tomber à la renverse !

— J'espère bien, rit-elle.

Mon amie est magnifique. Elle porte un pantalon noir fluide, agrémenté d'un haut rose pâle qui laisse une de ses épaules dénudées et dont la couleur tranche avec sa peau mate.

Elle s'assoit à côté de moi et passe la main dans mon dos.

— Tu dois prendre une décision, Océane, dit-elle d'une voix douce.

Je hoche la tête. C'est justement ce que j'essaie de faire. Les révélations de Hugo ont changé ma perspective. Avant, lorsque je tentais de reconstituer Lucas, j'étais face à un puzzle à trous, incapable de comprendre l'image d'ensemble. Depuis que j'ai parlé à son frère, toutes les pièces sont réunies et se sont emboîtées. L'image globale apparaît enfin. J'ai beau essayer de diaboliser Lucas, je n'y arrive pas. Lorsque je me mets à sa place, je comprends pourquoi il m'a trahie.

Je ne voulais pas prendre le risque de te perdre.

Je devais tenir cette promesse.

Voilà voilà. Mon cerveau en est au stade où l'amertume le dispute à l'empathie. En bref, il ressemble à un énorme plat de spaghettis tout emmêlés. Pas joli joli.

Je soupire en jouant avec les perles de mon bracelet.

— Pas facile, pensé-je à voix haute.

— Il est temps d'arrêter de te morfondre. Soit tu passes à autre chose, soit tu pardonnes et tu reviens vers lui. Mais, rester malheureuse comme les pierres ne peut pas être une solution à long terme.

Ah ! Cat et sa légendaire délicatesse ! Jusqu'à maintenant, elle jouait la meilleure amie compatissante. Une époque révolue, semble-t-il.

Un petit rire s'échappe de ma gorge.

— Ça y est, tu craques.

— Non, c'est pas ça... C'est juste que ça me brise le cœur de te voir aussi triste.

Mes bras l'entourent. Son odeur florale envahit mon nez, créant une bulle de bien-être autour de moi. Je la relâche et lui adresse un grand sourire.

— Va rejoindre Tristan et passe une super soirée.

Son regard me détaille, cherchant à lire en moi.

— Ça va aller ? Je peux rester si tu veux.

— Hors de question. File !

Quand la porte claque derrière elle, je reprends mon combat télékinétique avec mon téléphone. En grand gagnant, il ne bouge pas d'un iota.

Il a le cœur brisé. Les mots de Tristan.

Moi aussi j'ai le cœur en miettes, avec un surplus de cerveau en vrac. Une partie de moi me susurre que les révélations de Hugo changent tout, alors que l'autre lui en veut toujours de m'avoir trahie. Même si je crois aux secondes chances, pourrais-je lui pardonner ? Pourrais-je de nouveau lui faire confiance ?

— Ça suffit ! Je dois être fixée.

Tripode sursaute et penche la tête, prêt à bondir hors de portée.

J'attrape mon téléphone. Une sonnerie, deux sonneries.

— Océane ?

Sa voix incrédule réchauffe aussitôt mes organes. Oui, je suis mièvre.

— Salut. Est-ce que tu serais libre pour qu'on se voie ? Il faudrait qu'on parle.

Un blanc. Va-t-il me jeter ?

— Rien ne me ferait plus plaisir. Je peux être chez toi en vingt minutes.

— On se retrouve plutôt chez Sam ?

— D'accord.

Un terrain neutre. Ça m'obligera à garder contenance et l'empêchera de... De quoi ? Argh !

Dans la chambre, j'ôte ma tenue de déprime, à savoir un jogging et un pull en polaire dix fois trop grands pour moi. Je passe un jean et choisis un t-shirt sur lequel figure un lama tout mignon sous lequel est écrit *No Drama Llama*.

Dans la rue, je m'arrête devant la vitrine de chez Sam, le cœur battant et les entrailles en liquéfaction. J'ai l'impression de m'apprêter à sauter dans le vide sans parachute.

Pour me donner du courage, je carre les épaules, lève le menton et plaque un sourire sur mon visage. Mon armure est en place.

On va se la jouer grande dame à l'attitude neutre.

D'une main tremblante, je pousse la porte du bistrot. L'ambiance joyeuse me happe immédiatement, contrastant avec le calme de la rue. Les conversations battent leur plein, couvrant la musique de fond. Les murs jaunes ornés de cadres farfelus et hétéroclites confèrent à ce lieu une atmosphère gaie. Je jette un coup d'œil circulaire et ma respiration s'arrête. Lucas est déjà là. À travers la salle, nos regards se croisent, s'accrochent et le monde disparaît dans un tourbillon de brume. Mon sang tambourine à mes oreilles. Mon sourire bouclier se carapate dans un trou noir intergalactique. Je reste figée sous son regard, comme une biche prise dans les phares d'une voiture.

— Une table pour combien de personnes ?

La question du serveur me sort abruptement de ma transe.

— Je... Je rejoins un ami.

Les mots sonnent comme un mensonge à mes propres oreilles. Un ami ? Ahaha, la bonne blague. S'il y a bien quelque chose que Lucas et moi n'avons jamais été, c'est bien des amis. Des ennemis, oui. Des complices, à la rigueur.

Je m'installe en face de lui. Il n'a pas tenté de se lever pour me faire la bise ou quoi que ce soit qui aurait pu être gênant.

Son t-shirt noir flotte un peu plus que d'habitude sur son torse. Il a un peu maigri et de larges cernes creusent son visage.

— On a tous les deux une tête de déterrés, mon lapin, lâche-t-il sous mon examen.

Tellement du grand Lucas !

— Faux, j'ai meilleure mine que toi.

Un sourire en coin apparaît sur ses lèvres. Le mien s'étire aussi.

— Parce que tu es maquillée à la truelle.

— Tu as maigri.

— Tu as pris des formes. Tu es magnifique.

— Je mange quand je déprime.

— Je ne mange plus quand je déprime, dit-il d'une voix douce.

Voilà. Chacun vient de déverser son chagrin sur la table. Le silence qui s'ensuit est aussi étouffant qu'une chape de béton.

Le serveur interrompt ce moment. Je commande un chocolat chaud ; Lucas, un café. Quelques minutes plus tard, lorsque le jeune homme pose nos commandes sur la table, aucun de nous n'a décroché un mot. La panique enfle en moi. Que dois-je dire ? Que dois-je faire ? C'est moi qui lui ai demandé de venir et je sèche.

— Tu me manques, Océane.

Sa voix est à peine un murmure et pourtant, j'ai l'impression qu'il a hurlé ces mots par-dessus le brouhaha de la salle.

Toi aussi tu me manques, Lucas. Comment as-tu pu me faire ça ?

Le passé de Lucas tourne en boucle dans ma tête, comme autant de justifications à ses actes.

Je ravale les larmes qui menacent de déborder et bois une gorgée de mon chocolat pour déloger la boule dans ma gorge.

Au temps pour mes bonnes résolutions de grande dame neutre, tiens.

— Tu me manques aussi, Lucas.

Il fouille dans sa poche et en sort un bracelet de perles, agrémenté d'une minuscule licorne. Je prends le bijou et l'examine.

— Du quartz rose... La pierre...

— Du pardon, complète-t-il. Qui favorise aussi la cicatrisation des cœurs brisés. Je l'ai fait moi-même.

Mes doigts caressent les pierres polies comme si elles étaient aussi précieuses que des diamants. J'imagine Lucas effectuant des recherches sur la lithothérapie pour sélectionner la bonne pierre, chercher une breloque de licorne et fabriquer le bijou. Cette idée me donne envie de sourire. Je me retiens.

Touchée, j'enfile le bijou à mon poignet. Le galion sur ma peau me rappelle les conseils de Clémence.

Je suis le seul maître à bord de mon propre bateau. Je décide.

C'est bien beau mais quoi décider au juste ?

— Il se passe quoi, maintenant, Lucas ?

Son regard triste me détaille et, lentement, sa main approche de la mienne comme elle le ferait d'un animal farouche. Ses longs doigts couvrent les miens. Nos peaux qui se touchent envoient des picotements dans toutes mes terminaisons nerveuses. Ce contact chaud, intime, me fait autant de bien que de mal. Je voudrais que jamais il ne s'arrête, et ça me terrifie. D'un geste incertain, je dégage mes doigts et les ramène sur mes cuisses. Un éclair de douleur passe dans ses yeux.

— C'est toi qui décides, Océane. Moi, je sais ce que je veux : une seconde chance.

— Je n'ai plus confiance.

Tête baissée, j'ai lâché ces mots comme un aveu honteux. Ses doigts chauds relèvent mon menton pour que nos regards se croisent. Dans le sien, j'y vois la chaleur de tout l'amour qu'il me porte, ainsi que la peur. Nous en sommes conscients tous les deux : tout se joue ici et maintenant.

— Je sais, mon lapin. Je me suis comporté comme un connard. J'aurais dû tout te dire au lieu de comploter. J'avais tellement peur de te perdre que j'ai fait les mauvais choix. En fait, toute cette histoire n'a été qu'une succession de mauvais choix. Sauf toi. Tu as été le meilleur choix que j'ai jamais fait. Je suis désolé. Ces mots, ils ne sont pas suffisants pour exprimer à quel point je m'en veux de t'avoir blessée, à quel point ça me bouffe de l'intérieur. Je te demande une seconde chance, Océane. Si tu me l'accordes, je passerai le restant de mes jours à te prouver que tu as fait le bon choix. Je te fais la promesse de ne plus jamais te mentir.

Mon cœur fond comme neige au soleil. Le traître voudrait sauter de ma poitrine pour aller se loger dans ses bras et battre contre le sien, à l'unisson. Je commence à flancher, je le sens.

En réalité, je rêvais de ce grand moment romantique où il se traînerait à mes pieds. J'avais deux scénarios : l'écraser en mode *finish him* avec explosion sanglante ou accepter de revenir mais en y allant doucement.

— Une promesse, mon canard ?

— Oui. Parce que tu sais que je les tiens toujours.

— Plus de mensonge, alors ? Même par omission ?

- Même par omission.
- Même pour me faire une surprise ? Je n’aime pas les surprises.
- Alors, pas de surprise.

Le silence s’installe entre nous. Son regard est animé d’un fol espoir. J’ai envie d’y croire, envie qu’il y ait encore un “nous”. Initialement, j’étais venue pour me tester, voir si j’étais capable de pardonner et la réponse commence à se dessiner. Cependant, j’ai peur. Je suis morte de trouille à l’idée qu’il puisse recommencer.

Tu dois choisir Océane.

Je sais, petite voix, je sais.

Il frotte sa cicatrice, puis :

- Est-ce que ça veut dire que...
- Non, Lucas. En fait, je... je ne sais pas.
- Je comprends.

Il baisse la tête, soupire, puis soutient mon regard. Une grimace étire ses lèvres.

— À propos de surprise...

Mon cœur rate un battement, mon estomac descend dans mes genoux.

— Il faut que je te parle d’un truc, Océane.

Encore ? Mais ça ne finira donc jamais ?

LUCAS

Dans la rue piétonne, nous marchons côte à côte. Océane est étrangement silencieuse, le visage figé dans une expression neutre qui trahit son angoisse. Ne pas lui prendre la main relève d'un effort surhumain.

Laisse-lui du temps.

Plus nous approchons de notre destination et moins je me sens confiant. Le silence est tendu, les doutes m'assaillent. Je m'étais imaginé un moment grandiose, limite avec des feux d'artifice et tout le tralala. Je devenais le héros et Océane me sautait au cou, me déclarant son amour éternel.

Là, je me sens nettement moins confiant.

Comment réagira-t-elle ?

Je m'immobilise devant le bâtiment. Elle observe le lieu, yeux écarquillés.

— Duclos a fermé ?

Dans la vitrine, ne restent que quelques sculptures de coquillages oubliées. Probablement les plus moches car sérieusement, qui voudrait exposer ça chez soi ?

Je sors un trousseau de clés de ma poche, ouvre la porte et allume la lumière. Mon pauvre lapin me suit, totalement perdue.

Quelques papiers traînent ici et là sur le comptoir, à côté d'une vieille caisse enregistreuse digne de figurer dans une brocante. Les étagères vides sont légèrement gondolées, témoignant de leur grand âge. Sans tout le bric-à-brac de la boutique, la couleur des murs apparaît enfin : un beige qui a peut-être été un jour jaune. Ou blanc. Des carrés plus clairs les parsèment : probablement des cadres qui étaient accrochés là depuis Mathusalem.

Océane tourne sur elle-même pour avoir une vue d'ensemble du local. Puis, son regard heurte le mien.

— Qu'est-ce qu'on fiche ici, Lucas ? Pourquoi tu as les clés ?

Son ton est à mi-chemin entre la surprise et la méfiance. Je frotte la cicatrice sur ma paume, n'en menant pas large.

— Ce n'est pas vraiment comme ça que j'avais imaginé ce moment... marmonné-je en tirant un dossier de derrière le comptoir.

Avec prudence, sans me quitter des yeux, comme si je lui tendais une grenade dégoupillée, elle saisit les papiers et les feuillète. Ses lèvres remuent en silence pendant qu'elle épluche les documents. Mon angoisse s'en trouve décuplée.

Une fois sa lecture terminée, elle pose le dossier à côté de la caisse et me fixe. Son visage ne trahit aucune émotion.

Finalement, ce n'était pas une si bonne idée. Pourquoi je les ai écoutés ?

— Est-ce que c'est ce que je crois, Lucas ?

Je hausse les épaules.

— Ça dépend.

— Le bail est au nom de l'entreprise de mon père. Il y a des plans de réaménagement, des devis de matériaux, un dossier d'aide à la création d'entreprise avec financement. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Sa voix est devenue aiguë sur la fin. Je crois qu'elle craque.

Je prends ses mains dans les miennes et l'amène à s'asseoir par terre, contre le mur, à côté de moi.

— Tout ceci est à toi, dis-je en englobant la pièce d'un geste de la main. Si tu le souhaites toujours.

— Comment... Pourquoi... Mon père..., balbutie-t-elle.

— On a appelé ça, l'opération OcéLas.

— Euh...

— Contraction de Océane et Lucas.

— C'est naze comme nom.

Je hausse les épaules en riant.

— Clairement. Je suis allé voir ma mère pour... lui demander conseil. Elle m'a dit : "trouve ce qu'elle désire le plus et offre-lui."

— Tu t'es rabiboché avec ta mère ? C'est génial !

Tellement du grand Océane : le happy end avec maman prend le pas sur le reste. Les autres avant elle. Toujours.

— En quelque sorte. Je me prenais la tête pour voir comment je pourrais faire et c'est Pika qui m'a apporté la solution. Amaya a fait les plans d'aménagement, Noah s'est occupé des devis et moi, des dossiers de financement d'aide à la création d'entreprise. Pika a contacté les artisans pour vérifier s'ils pouvaient fournir les stocks nécessaires au démarrage et Tristan s'est proposé de gérer la partie comm et réseaux sociaux.

Au fur et à mesure que je détaille l'implication de tout ce petit monde, ses yeux s'écarchissent et sa bouche forme un O parfait.

— Alors, c'est ça l'opération OcéLas...

— Oui.

— Et mon père ? Qu'est-ce qu'il fiche dans tout ça ?

Le moment où tout risque de péter.

Je passe la main dans mes cheveux et pousse un soupir. Quitte ou double.

— J'ai croisé Cat chez Tristan et Pika. Elle connaissait toute l'opération mais voulait s'en tenir loin.

— Elle te déteste.

— Je m'en doute... Quelque part en chemin, elle a dû changer d'avis parce qu'elle m'a glissé que tu avais tenu tête à ta famille. Alors, je me suis pointé chez tes parents.

— Oh mon Dieu ! Ils sont toujours vivants ? Tu détestes les gens comme eux ! Qu'est-ce que tu as fait, Lucas ?

— J'ai dit la vérité. Pour l'occasion, j'avais enfilé mon plus beau costume et une cravate. Quand ton père a ouvert la porte, il m'a demandé qui j'étais. J'ai répondu : "Lucas Varennes. L'homme qui a brisé le cœur de votre fille."

— Belle entrée en matière ! ironise mon lapin. Il a dû t'adorer de suite.

— On s'en fout qu'il m'aime ou pas. Je lui ai expliqué la raison de ma venue. Devant un café, je lui ai montré le dossier que nous avions monté ensemble : le plan d'affaires, les prévisions de vente. Grâce aux chiffres, je lui ai prouvé que cette entreprise était viable. Je lui ai laissé les documents et je suis parti. Le lendemain, il m'a appelé pour m'annoncer qu'il allait acquérir le bail commercial de Duclos. Comme je sais que tu ne veux rien devoir à personne, tu devras quand même lui verser un loyer.

Océane secoue la tête. Le flot d'informations est trop dense. Un silence pesant étouffe l'atmosphère de la pièce.

— Donc Hugo, Tristan, Noah et Amaya étaient dans la combine. Cat savait tout... pense-t-elle à voix haute. Même mon père était de la partie.

Ça ne ressemble pas vraiment à une exclamation de pur bonheur. Marchant sur des œufs, je lui donne la seule réponse possible :

— Oui.

Impossible de déchiffrer son expression. Son regard hagard se balade dans la pièce, comme si elle était sonnée. Je serre les dents, autant pour m'empêcher de sortir une connerie, que parce que je ne sais ni quoi dire ni quoi faire.

Soudain, elle plonge la tête contre ses genoux relevés. Ses cheveux forment un rideau qui me cache son visage. Et c'est le drame. Son dos est secoué de sanglots incontrôlables.

Merde ! Merde ! Merde !

Lui offrir ce qu'elle veut sur un plateau ? Quelle idée de merde !

Incapable de la laisser dans cet état, je passe un bras autour de ses épaules et l'attire contre moi. Aussitôt, son odeur de fraise envahit mes sens, sa chaleur se propage à mon corps. Sans elle, j'avais froid.

— Océane, murmuré-je. Parle-moi. Je suis désolé. Je ne voulais pas te l'annoncer comme ça. On avait prévu de te faire une surprise, tous ensemble. Si tu n'en veux pas, c'est pas grave. J'ai aussi envisagé cette option. Rien ne t'oblige à t'engager là-dedans.

Elle relève la tête et ses yeux bouffis croisent les miens.

— J'ai peur, Lucas. C'était mon rêve. Je l'ai imaginé des milliers de fois mais j'avais fait une croix dessus. Et là, tout est si concret... Je n'étais pas préparée à sauter le pas. Et si ça ne marchait pas ? Et si je me plantais royalement ?

Mon index relève son menton et je pose mon front contre le sien.

— Tu ne te planteras pas. Les chiffres ne mentent pas, mon lapin : ce projet sera un succès. Et quoi qu'il advienne, je serai fier de ce que tu auras accompli. Je serai là pour toi. Que tu réussisses ou que tu te casses la gueule, je serai à tes côtés. En tant qu'ami, amant, sex friend, ou tout simplement ton homme. Et si tu ne veux plus me voir, sache que tu pourras quand même compter sur moi si jamais tu en as besoin. Je t'ai blessée et je m'en voudrai pour le restant de mes jours. Après mes conneries, je me devais de réparer mes torts et t'aider à concrétiser ton rêve est le meilleur moyen que j'ai trouvé. Tu mérites cette boutique, tu mérites d'être heureuse et de vivre dans ton pays de licornes et d'arcs-en-ciel.

Je passe une main dans mes cheveux, nerveux.

— Je t’aime Océane. Tout ceci t’appartient, si tu le souhaites. Mais je ne veux pas que tu te sentes obligée de me reprendre si tu choisis d’accepter. Tu ne me dois rien alors que moi, je te dois tout.

Durant un long moment, elle me fixe. Le pli sur son front indique que son cerveau carbure, digère toutes les informations, soupèse les pour et les contre, envisage les scénarios et leurs conséquences. Puis de nouveau, les larmes coulent. Du pouce, j’en essuie une d’un geste tendre.

Si elle me jette, j’aurai le cœur arraché mais au moins, j’aurai la consolation d’avoir fait le maximum pour la récupérer et lui permettre d’atteindre son rêve.

Tu parles d’une consolation !

— Tu m’as brisé le cœur, espèce d’enflure !

Ses poings martèlent mon torse. Je la laisse se défouler. Après tout, je l’ai mérité. Pendant qu’elle répète ces mots, la seule chose que je peux faire est de lui murmurer “pardon”. Une boule est coincée dans ma gorge devant sa détresse.

Enfin, elle se calme. Regarde autour d’elle comme si elle se réveillait, commençant à prendre la mesure de tout ce que je lui ai révélé. Puis nos regards s’accrochent. Le mien doit refléter ma peur. Le sien est empreint de détermination.

— J’accepte.

— Très bien, réponds-je prudemment. Quoi au juste ?

— Tout. Le local. L’aide du clan OcéLas pour tout rénover. La seconde chance.

Mon estomac vient de se liquéfier. À mon tour d’écarquiller les yeux, scotché.

Elle s’extirpe de mes bras et se met à genoux devant moi.

— Je t’aime aussi, Lucas Varennes. Comme une dingue. Mais sache que tu passeras le restant de tes jours à faire amende honorable pour tes conneries.

— Je te le promets.

Sa main agrippe mes cheveux et bascule mes lèvres sur les siennes dans un baiser dur, comme pour me faire payer la blessure que je lui ai infligée. Puis sa bouche s’ouvre et sa langue caresse la mienne avec douceur.

Putain ! Elle m’avait tellement manqué !

Mes bras l'enserrent à l'étouffer, pour l'empêcher de s'échapper. Je change d'angle pour approfondir ce baiser, mes doigts empoignent ses cheveux. La tendresse cède à la passion. Nos langues se lient, se délient. Chacun dévore l'autre, comme pour rattraper la faim causée par notre séparation. Ses mains parcourent mon torse, se faufilent sous ma chemise. Mon érection est douloureuse. Je voudrais lui faire l'amour là, maintenant, avec tendresse et passion.

À contrecœur, je romps notre étreinte qui est en train de dégénérer.

— Mon lapin, haleté-je.

— Quoi ?

Du menton, je désigne la vitrine, à travers laquelle les passants n'ont pas dû en manquer une miette. D'ailleurs, un duo d'ado a le nez collé sur la vitre. Je leur adresse un regard noir auquel ils répondent par un rire et un "bien joué, mec".

Océane sourit, les regardant déguerpir.

Mes doigts s'emmêlent au sien et j'embrasse chacune de ses phalanges. Nos regards se fondent dans l'autre.

— Je t'aime, Océane.

— Je t'aime, Lucas.

OCÉANE - 3 MOIS PLUS TARD

— Qu'est-ce qu'il y a à visiter dans le coin ? demande ma cliente pendant que j'encaisse ses achats.

Je souris, trop heureuse de m'improviser guide touristique.

— Le phare est magnifique, surtout au lever du soleil. Les marais salants de l'Obertas organisent des visites guidées très instructives. Ils ont aussi d'excellents produits. Nous en avons quelques-uns en vente ici, si jamais vous voulez essayer, mais vous pourrez aussi vous les procurer sur place. Mon activité préférée reste le casino. Avant, c'était un petit château dans lequel plusieurs personnalités séjournaient régulièrement. Henri IV venait souvent, la Comtesse de Firenze y retrouvait ses amants. Il reste encore des meubles datant du 18^e siècle et une des chambres d'époque peut être visitée. Il se murmure qu'il y avait même des passages secrets donnant sur le parc à l'arrière pour s'échapper en cas d'attaque. Enfin, ils étaient surtout utilisés pour faire venir amants et maîtresses de façon discrète. Allez à l'Office du Tourisme et demandez Monique. Elle vous organisera ça en un clin d'œil.

La femme d'une cinquantaine d'années, à l'allure impeccable et à la coiffure au carré, m'adresse un grand sourire et me remercie. Dès qu'elle franchit le pas de la porte, je retourne la pancarte pour indiquer la fermeture du magasin, sans prendre la peine de verrouiller.

Lucas ne devrait pas tarder.

En l'attendant, je regarnis les étagères en sifflotant. La clochette tinte, signalant son arrivée.

— Salut mon lapin.

Ses bras m'enserrent dans leur cocon protecteur et son parfum boisé chatouille mes narines. Ses lèvres m'assaillent, comme si nous ne nous étions pas vus depuis une éternité alors que nous dormons ensemble toutes les nuits. Sa langue cherche la mienne avec frénésie, dans un baiser avide.

— Je t'ai manqué, mon canard ?

Reculant d'un pas, j'admire mon homme d'un air goguenard. Il est venu directement du boulot, toujours dans son costume noir d'homme d'affaires sérieux. J'ai bien essayé de le convertir à la couleur mais tout ce que j'ai pu obtenir, c'est qu'il porte des chemises grises, pour faire moins croque-mort. Ses cheveux sont un peu trop longs et commencent à boucler sur le haut de sa nuque, lui conférant un air un peu moins propre sur lui. Plus je le regarde et plus je le trouve beau, avec son nez droit, ses yeux aussi noirs que des abysses.

— Même pas en rêve, déclare-t-il d'un air suffisant, ses paroles démenties par le baiser qu'il vient de me donner.

J'éclate de rire, pas dupe.

— Comment s'est passée ta journée ? s'enquiert-il.

La vraie question qui se cache derrière celle-ci concerne mes ventes.

— J'ai encore explosé les prévisions !

Fière de moi, je me rengorge. La boutique est ouverte depuis deux mois et elle tourne beaucoup mieux que tout ce que nous avions prévu.

Tout le clan OcéLas (à mon grand dam, le nom pourri est resté) a participé aux travaux de rénovation. Le vieux magasin Duclos est dorénavant un espace moderne à l'atmosphère apaisante. Posées contre les murs de couleur turquoise très clair, de longues étagères accueillent les différentes marchandises. Le carrelage datant des années 80 a été remplacé par un plancher clair, pour une ambiance douce. Derrière le comptoir trône une immense horloge, cadeau de Lucas. Chaque chiffre est prolongé par un ustensile de cuisine : fouets, maryses, spatules, etc. Un rappel de ma passion pour la pâtisserie.

À ma grande surprise, Augustin a aussi apporté son aide. Quelques-uns de ses employés sont venus travailler sur les parties délicates, telles que l'électricité ou la plomberie. Comme convenu, je verse un loyer à mon père. Loyer que je soupçonne d'être bien en-deçà des prix du marché. À croire que toute la mafia Opheim a décidé de se racheter suite à ma tirade digne d'une tragédie grecque.

Même les tortures dominico-mensuelles ne sont plus si horribles. Mes parents et ma sœur prennent des nouvelles de la boutique et chaque fois, je suis fière de leur annoncer mes résultats. Ce projet, c'est le mien et il fonctionne à merveille. Parfois, les vieilles habitudes reviennent : soit ils m'ignorent, soit je prends des remarques passives-agressives de Constance. Dans ce cas, Lucas joue les chevaliers et vient recadrer le tout. Miracle : il n'a toujours pas pété un plomb. Dans l'ensemble, j'admets que les choses se sont arrangées. On n'arrivera probablement jamais au stade des grands câlins collectifs mais au moins, je ne me sens plus la looseuse de la famille.

Avant, j'avais toujours l'impression de tenter d'exister dans un monde qui ne me ressemblait pas. Dorénavant, je sais où est ma place.

J'attrape mon sac derrière le comptoir.

— Prêt pour une soirée enfilage de perles ?

L'expression sur le visage de Lucas change, à mi-chemin entre la résignation et l'air salace.

— Ne pense même pas à le dire à voix haute !

— Quoi ? demande-t-il en levant les mains tel un innocent.

— Arrête. Tu étais en train de penser que tu enfilerais bien autre chose - ou plutôt *quelqu'un* d'autre - que des perles.

Un rictus moqueur apparaît sur ses lèvres.

— C'est toi qui l'as dit, pas moi !

— Pfff.

Je ferme le magasin et, comme tous les soirs, admire la façade de mon rêve devenu réalité. *Océane et Merveilles*. C'est le nom que porte mon nouveau repère. Une idée de Cat.

Clémence serait fière de moi.

Chaque jour, je lui envoie une pensée car tout ce que j'ai aujourd'hui, je le lui dois. Sa lettre a changé ma perspective. D'ailleurs, je la relis régulièrement, un sourire nostalgique sur les lèvres.

Je mène mon propre bateau, Clémence. Il est sorti du quai et a entamé le voyage le plus merveilleux que j'aurais pu imaginer.

Main dans la main, nos doigts emmêlés, Lucas et moi marchons jusqu'à la maison.

Tenir seule une boutique demande du temps et de l'énergie, ainsi que des horaires extensibles. Du coup, pour pouvoir honorer mes commandes de bracelet, tout le clan OcéLas se réunit une fois par semaine pour fabriquer les bijoux.

Je touche le bracelet offert par Lucas et souris intérieurement. Sa petite licorne m'a donné une idée : j'agrémenterai chaque bracelet de ma boutique d'un petit charm en argent que la cliente peut choisir. Des dragons, des licornes, des flamants roses, des lamas, des pelotes de laine et j'en passe. Les ventes ont grimpé en flèche grâce à ce détail, m'assurant une source de revenus supplémentaires, au cas où la boutique tournerait moins bien cet hiver, saison la moins touristique.

Sur le canapé, Tristan et Cat, qui se bécotaient, s'éloignent l'un de l'autre comme deux ados pris en flagrant délit.

— Tu as gagné vingt abonnés de plus sur Insta aujourd'hui, annonce mon ex-collègue. On en est à deux mille. Je pense qu'il faudrait lancer un concours. Je peux m'en occuper, si tu veux. Tu as juste à me donner le lot que tu veux faire gagner.

— Tu me sauves, Tristan ! Je n'ai tellement pas le temps de m'en occuper !

— Avec plaisir ! Au passage, le gang des tricoteuses a annoncé qu'elles prendront bientôt leur retraite. Elles voudraient continuer à travailler quelques heures par-ci par-là et se demandaient si tu les embaucherais.

Euh... Des employés ? On ne va pas un peu vite, là ?

— Vous en pensez quoi ? demandé-je à Cat et Lucas.

Ils sont unanimes : c'est une bonne idée. Ils me voient me tuer à la tâche alors ils estiment que c'est une aubaine.

— Parfait. Dis-leur qu'on en discutera autour d'un repas la semaine prochaine.

Lucas file dans ma chambre se changer et ressort en jogging confortable.

Une heure plus tard, Amaya, Noah et Hugo débarquent, en même temps que le livreur de pizzas. Nous mangeons dans une ambiance joyeuse pendant qu'Émilie roupille dans sa coquille. Lucas est totalement fan de sa filleule. Car, oui, Noah et Amaya ont été assez fous pour le nommer parrain de la petite.

Une fois les pizzas débarrassées, c'est enfilage de perles. Les piques fusent, les rires éclatent et moi, je suis tout simplement heureuse.

Une fois les commandes honorées, tout le monde quitte la maison. Cat va dormir chez Tristan, Hugo chez Lucas pour ne pas entendre le couple s'envoyer en l'air et Lucas reste ici. Deux mois que ce manège dure. Une idée me trotte dans la tête depuis un petit moment...

Enfin seuls, Lucas et moi nous posons sur le canapé, enlacés. Tripode en profite aussitôt pour se loger contre lui, le plus loin possible de moi. Les deux mâles s'adorent.

Avec un sourire en coin, Lucas tire un prospectus de sa poche et me le tend.

— Une course d'Halloween ? Tu plaisantes ?

Il hausse les épaules.

— Pourquoi pas ?

— Parce que la dernière course du genre à laquelle nous avons participé a fichu un bazar pas possible dans nos vies !

— J'adore quand tu me traites de bazar, mon lapin.

Je frappe son épaule, sans conviction.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu dois être masochiste, en fait. Tu veux te prendre une autre raclée, c'est ça ?

— On est arrivé ex aequo, rappelle-t-il.

— Je suis sûre que j'avais touché l'œuf avant toi.

Son sourire s'étire.

— Mais oui, c'est ça.

Je déchire le prospectus, le jette à la poubelle et reviens me lover contre lui.

— Lucas ?

— Océane ?

— Je me disais un truc... Tu dors ici chaque soir. Cat est chez Tristan et Hugo a quasiment récupéré ton appartement. On pourrait rendre ça officiel, non ?

Son regard se pose sur moi avec intensité. Plus de sourire, uniquement une expression concentrée.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Rhaaa ! Il est intelligent, il sait très bien. Seulement, il marche sur des œufs. Je lui ai dit que je voulais qu'on y aille doucement, pour que la confiance revienne. Alors, il me laisse guider notre relation tout en restant Lucas, le mec sans empathie et impulsif, qui ne se laisse pas marcher dessus.

— On pourrait vivre ensemble.

Soudain, il lève les bras au ciel et tend son visage vers le plafond.

— Alléluia ! Je commençais à en avoir marre de faire des allers-retours et d'avoir le cul entre deux chaises.

Pour le romantisme, on repassera.

— Il y a juste une condition : j'aimerais qu'on vive ici. La maison est déjà payée et j'adore cet endroit. On pourra refaire la déco à ton goût si tu veux. Pour que tu te sentes chez toi.

Ses lèvres s'étirent en un sourire doux. Ses yeux s'illuminent et j'y lis tout l'amour qu'il me porte.

— Je suis déjà chez moi quand je suis avec toi, Océane. Et j'aime cet endroit : il te ressemble.

Je fonds. Les phrases comme celles-ci sont rares, tout simplement parce que ce n'est pas le genre de Lucas de me faire des grandes déclarations shakespeariennes. Alors, je les conserve précieusement dans un tiroir de ma mémoire.

Il lève son petit doigt, que je crochète.

— Marché conclu, lance-t-il. Pour fêter ça, je t'invite au Pré aux Roses.

OceanofPDF.com

LUCAS - 3 ANS PLUS TARD

— Putain, je vais me le faire !

— Lucas ! Arrête ! On n'est pas dans un combat à mort. Et puis, c'est un poussin. Il est trop mignooooon !

Océane se relève du croche-pattes dont ledit poussin est l'auteur et époussette son costume.

— Mignon, mon cul ! Il fait deux fois ta taille et il vient de te faire tomber.

— Ouais, mais il était rose. Un mec qui se déguise en poussin rose... Rien que pour ça, je lui pardonne.

J'hésite entre le rire et le désespoir. Elle est irrécupérable.

Dans son costume de lapin, Océane s'avance vers moi en dandinant.

— C'était vraiment une idée pourrie, décrète-t-elle pendant que le poussin rose se carapate.

— Je pensais que tu trouverais ça romantique.

J'ai pris garde à conserver un ton neutre alors que je suis mort de rire à l'intérieur. Courir dans les bois, costumés, ça n'a vraiment rien d'une romance !

Elle hausse les épaules, secouant au passage ses grandes oreilles. J'imagine son air sarcastique derrière le masque.

— Pas du tout ! Je l'ai fait parce que tu as insisté.

Et aussi parce qu'on ne craignait rien. Pour cette édition de la Course aux Œufs de Pinson-Les-Flots, nous avons légitimement le droit de participer : ma banque n'est plus le sponsor et nous ne connaissons même pas le montant du prix à gagner. Seule la destination du voyage a été dévoilée.

— Allez, mon lapin, bouge-toi. Pour les Maldives !

Elle lance son poing en l'air.

— Pour les Maldives ! tonne-t-elle.

— Tu es en train de te foutre de moi ?

— Je n'oserais pas, mon canard.

C'est la toute première épreuve de la course, celle qu'Océane qualifie de *Hunger Games*. Tous les participants sont lâchés dans la forêt à la recherche des œufs de Pâques colorés qui ont été cachés un peu partout.

Elle trébuche sur une racine, manquant de se casser la figure. Une licorne nous dépasse en courant. Elle la regarde. Je suis sûr qu'elle la trouve trop mignooooonne.

— J'adore son costume. J'aurais dû prendre celui-là.

Qu'est-ce que je disais ?

— Les licornes de Pâques n'existent pas.

— Eh bien ça devrait. Tout comme les lamas ou flamants roses de Pâques. Ce serait drôlement plus cool que les cloches et les lapins.

J'aimerais vraiment passer une main sur mon visage mais je ne ferais que heurter le bec de canard de mon masque.

— Oh ! Un œuf ! s'exclame-t-elle en tendant le doigt vers les branches d'un arbre. Fais-moi la courte échelle.

Elle récupère l'œuf, le range dans sa poche ventrale avec le reste de notre butin, probablement avec un sourire fier sur le visage, et nous repartons. Autour de nous, les participants courent, cherchent, se bousculent alors qu'Océane est en mode "je cherche des champignons pendant ma balade champêtre."

— Je me demande bien comment tu as réussi à gagner la course il y a trois ans, maugréé-je.

Elle éclate de rire.

— Un entraînement militaire avec ton frère et la motivation d'ouvrir ma boutique. Je me suis promis de ne plus jamais recommencer. C'était épuisant, tout ce sport !

— C'est mort, on ne gagnera jamais ce foutu voyage.

Elle m'entraîne derrière un arbre et retire son masque, ce qui est formellement interdit par le règlement : l'anonymat reste de mise.

— Qu'est-ce que tu fous, Océane ?

Un grand sourire apparaît sur son visage.

— Enlève ton masque.

J'entends "enlève tes vêtements". Putain, je suis obsédé par cette nana. Je me découvre et elle plante un baiser furtif sur mes lèvres, puis remet sa tête de lapin.

Je râle en me couvrant de nouveau.

— C'est tout ?

— Oui, j'avais juste envie de t'embrasser. Parce que je t'aime, même quand tu es grincheux.

Je fonds. Putain, je fonds. Je suis une mauviette quand il s'agit d'elle.

Depuis plus de deux ans et demi, nous filons le parfait amour et je peux déclarer avec certitude que je suis l'homme le plus comblé de la planète. Chaque jour, je m'attelle à la rendre heureuse. Non pas à cause de la promesse que je lui ai faite, mais simplement parce que j'en ai envie et que je l'aime comme un dingue.

Après une période de reconquête, pendant laquelle elle a appris à me faire de nouveau confiance, elle m'a proposé de m'installer avec elle. Depuis, nous vivons dans sa maison, qui est devenue la nôtre. Notre quotidien est fait d'amour infini, de ping-pong verbal, de balades sur la plage, de gaufres, de brownies et de bracelets de perles. Elle porte toujours celui que je lui ai offert, avec celui de Clémence.

Grâce à tout le travail qu'elle a investi, son magasin connaît un immense succès. Elle a même pu embaucher Cat à mi-temps, qui garde un pied dans la maison de retraite, qu'elle ne voulait pas complètement quitter. Comme elle dit : elle ne peut pas lâcher ses petits vieux, sinon ils s'ennuieraient. Tristan et elle sont toujours ensemble. Ils ont déménagé et habitent près de chez nous. Pika, quant à lui, papillonne de femmes en femmes. La tenue de mécanicien les émoustille alors il en profite un max. Dernièrement, il semble que l'une de ses conquêtes lui ait mis le grappin dessus mais impossible de le savoir avec certitude. Cat et Océane ont beau le cuisiner lors des repas de famille chez ma mère, il ne lâche rien.

Avant de la connaître, j'étais un solitaire, pensant être très bien ainsi et me consacrant à ma carrière. Avec Océane, la vie est devenue un tourbillon sans fin d'amis qui passent à l'improviste, de soirées pizzas et enfilage de perles, et de repas de famille de nos deux côtés.

Le dimanche, nous allons soit chez mon père, soit chez ma mère, soit chez Noah, soit chez les Opheim.

Ses parents sont des cons, sa sœur, une garce, et Augustin, un idiot. Je ne peux pas les blairer mais pour elle, je ne pète pas un plomb. Et puis,

impossible d'oublier que c'est beau-papa qui a récupéré le bail. Sans bail, pas de plan génial hyper romantique de boutique. Pas de plan génial, pas d'Océane. Donc, je lui dois une fière chandelle. Même si Océane insiste sur le fait qu'elle serait revenue avec moi à cause de ce qu'elle appelle "mes circonstances atténuantes". De toute façon, dézinguer sa belle-famille n'est jamais une bonne idée. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manque, parfois.

Quant à moi, je suis à deux doigts d'obtenir une promotion. Océane a fait du bien à mon caractère impulsif et je réfléchis avant d'insulter mes collègues. Moins jouissif mais plus productif pour mon avenir.

— Oh, tiens, le poussin rose ! s'écrie-t-elle.

— Putain ! Cette fois, on ne le laisse pas filer.

Je m'élance derrière l'animal de ferme, Océane court en piaffant que mon esprit de compétition est une vraie plaie. Il zigzague à travers les arbres, nous le talonnons. Il tourne, je me rue à ses trousses. Soudain, nous débouchons dans une clairière.

— Oh merde ! Une embuscade, murmure Océane.

Positionnés en demi-cercle, la licorne, le poussin, un canard et un lapin nous attendent de pied ferme.

— Demi-tour ! crie Océane. On se tire !

— Parfait, mon lapin. Tu devrais le crier encore plus fort des fois qu'ils n'auraient pas entendu notre stratégie.

— Trop tard, ricane une voix derrière nous.

— Merde, une cloche nous bloque le passage, constate Océane. Touchez pas à nos œufs sinon le canard va vous défoncer ! Il fait de la boxe.

Il me faut toute ma volonté pour ne pas éclater de rire.

Merci pour la confiance, mon amour.

Je prends sa main et l'attire plus près des autres animaux.

— Qu'est-ce que tu fous, Lucas ? chuchote-t-elle. Je rigolais. On va juste leur donner nos œufs. Tu ne vas quand même pas les zigouiller ! On est en infériorité numérique.

— Personne ne touchera à nos œufs, ne t'inquiète pas.

Du menton, je donne le signal à la licorne. Elle ôte son masque.

— Amaya ?

À sa voix, je devine qu'elle est abasourdie. Puis c'est le tour du poussin rose.

— Tristan ?

L'autre canard n'est autre que Pika ; l'autre lapin, Cat. Et enfin, Noah se dévoile derrière la cloche. À mon tour, j'enlève mon masque. Océane, le sien. Elle ouvre de grands yeux surpris en découvrant tous nos amis. Le clan OcéLas.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demande-t-elle. Vous aviez tous un truc de prévu quand je vous ai parlé de la course.

— Ben ouais, on avait un truc de prévu : ça, lance Cat.

— Je ne comprends rien, marmonne Océane.

Je profite de la diversion pour dézipper mon costume et le retirer. Je vire aussi le t-shirt noir qui en cache un autre en-dessous. Quand elle se tourne vers moi, ses yeux s'écarquillent, sa bouche forme un O. Elle fixe mon t-shirt d'un air ébahi, un vêtement que j'ai spécialement fait fabriquer pour l'occasion. Un lama à l'expression grincheuse et une licorne souriante se tiennent la main. Et dessous, il y a écrit...

— Épouse-moi, lit-elle à voix haute.

Comme un prince charmant que je ne suis pas, je m'agenouille devant elle et tire un écrin de ma poche. La bague est simple : un anneau d'or rose serti d'une petite émeraude qui rappelle la couleur de ses iris.

Ses yeux brillent d'émotion.

— Océane Opheim... Je n'ai pas de blanc destrier. Je ne suis pas un prince charmant. Tu es une rêveuse et je suis un mec aigri. Tu vois le bon en chacun, alors que je ne vois que le verre à moitié vide. Tu es une irrécupérable optimiste alors que je suis pessimiste jusqu'au bout des ongles. Nous n'avons rien en commun et pourtant, nous nous complétons à merveille. Je ne te dis quasiment jamais que je t'aime, alors que je le pense chaque seconde de chaque journée. Tu es la femme de ma vie, tu me rends heureux et je veux passer le restant de mes jours à savourer ce bonheur avec toi. Océane... Veux-tu m'épouser ?

Elle hoquète, essuie une larme avec sa patte de lapin, renifle. Et là, parce que c'est Océane, elle se jette sur moi, nous faisant rouler dans l'herbe.

— Tu avais préparé ce discours ou tu as improvisé ? chuchote-t-elle, la voix étranglée par les émotions.

Euh... Elle veut me tuer ou quoi ?

— Préparé. Tu dis toujours que je suis nul en communication, alors il valait mieux si je voulais frapper un grand coup. Sinon, tu es censée répondre à la question, un de ces jours.

Elle m'offre un sourire éblouissant comme un soleil en même temps qu'une larme s'échappe de son œil.

— Oui ! Oui ! Oui ! clame-t-elle à la cantonade.

Je n'avais aucun doute quant à la réponse et pourtant, le poids invisible qui obstruait ma respiration vient de disparaître.

Ses lèvres plantent un baiser ardent sur les miennes. Dans l'herbe, sous les applaudissements et les sifflements de nos amis, je la serre contre mon cœur et murmure à son oreille :

— Mon lapin, tu dois virer le costume pour que je puisse te passer la bague au doigt.

Elle se relève en riant. Je glisse le bijou sur son annulaire gauche. Nos regards ne se quittent pas, empreints de la promesse solennelle de nous aimer pour la vie.

— Je t'aime, mon lapin. Pour le meilleur et pour le pire.

— Je t'aime, mon canard. Pour le meilleur et pour le pire.

Et voilà comment Lucas Varennes, un homme rongé par l'aigreur et la colère, détestant le monde entier, est devenu l'homme le plus heureux de cette planète et vit désormais dans un monde de licornes et d'arcs-en-ciel.

Putain, que je suis devenu mièvre !

TRIPODE - 2 ANS PLUS TARD

Vous avez cru que c'était terminé ! ?

Ils vécurent heureux et blablabla... À d'autres, oui !

Je vis un calvaire depuis très longtemps et personne ne proteste !

D'abord, le départ de mon esclave préférée : Cat. Elle et moi, nous étions faits l'un pour l'autre. Tu étais au courant que son nom voulait dire "chat" en anglais ? Non ? Ben je t'apprends un truc. Comment je le sais ? C'est Rosbeef qui me l'a dit. Un chat qui traînait dans le coin et que j'ai rencontré lors d'une de mes escapades nocturnes. Monsieur venait d'Outre-Manche (jamais su ce que c'était) et mangeait du rosbeef chaque semaine (chanceux). Comme je n'ai pas retenu son nom, je l'ai appelé Rosbeef. Je pouvais pas l'encadrer : il se payait tout le temps ma tête à cause de ma patte manquante.

Heureusement, un nouvel esclave est arrivé. Si j'avais dû me retrouver seul avec la psychopathe, je peux vous dire que j'aurais pris la poudre d'escampette plus vite que je n'arrive à dégommer les boules du sapin de Noël (et je suis un *king* en la matière). Elle, la première fois qu'elle m'a vu, elle a crié "Trop mignooooon ! Cââââlin". Et hop, elle a tenté de m'étouffer contre elle aussi sec. Autant dire que je préfère l'éviter ou lui envoyer des coups de patte à la moindre occasion, histoire de me venger. Oui, je suis un chat rancunier.

Au moins, mon esclave, lui, il m'obéit. À chaque fois que je miaule, il me prodigue des caresses, gratouille l'arrière de mes oreilles ou me sert ma pâtée au saumon. J'essaie de lui apprendre à me nourrir de poisson frais et de rosbeef (comme l'autre imbécile) mais c'est un échec jusqu'à présent. Bien qu'il soit un peu lent à la détente, j'adore mon esclave humain.

Et puis, il me rend bien service : il accapare toute l'attention de la folle. Apparemment, il a l'air de l'apprécier, vu comme il se colle tout le temps contre elle. Je me demande bien pourquoi...

D'ailleurs, à force de manger des machins qu'elle prépare, elle a fini par devenir énorme et se déplace comme le gros animal gris qui a un tube à la place du museau et que j'ai vu un soir avec Cat, sur le rectangle qui bouge dans le salon. Plus éloigné de ma grâce féline, tu meurs !

Une nuit, mon esclave et son humaine de compagnie ont quitté la maison en panique. J'ai miaulé pendant de longues heures, leur ordonnant de revenir. Ils ont fini par m'entendre. Quel soulagement lorsqu'ils ont franchi la porte ! Je commençais à avoir faim, moi ! Et là, j'ai démiaulé : ils avaient ramené un truc qui bougeait et criait dans son panier à chat hi-tech. J'ai attendu un peu qu'ils le dégagent mais ils ont décidé de le garder. Ils en sont même gagas.

La question se pose : comment cette chose qui hurle la nuit et dort toute la journée a-t-elle réussi à les soumettre en quelques secondes alors que je m'échine depuis si longtemps à les dresser sans aucun résultat ?

Favoritisme !

Une décision s'imposait : faire de la chose hurlante mon nouvel ami ou mon ennemi. Je suis un chat malin : j'ai fraternisé dans l'espoir de lui soutirer son secret de soumission. Peine perdue, il ne comprend rien. Il ne s'intéressait qu'à se lécher les pattes et manger.

Et puis, un jour, il a marché sur ses quatre pattes. Et là, révélation : la chose était un nouvel esclave pas encore opérationnel.

— Miaou !

Qui a osé tirer sur ma magnifique queue ? Je me retourne pour voir la miniature me sourire de toutes ses gencives en bavant. Voilà, à vous raconter mon histoire, je ne me suis pas méfié. Celui-ci, je n'arrive pas à le dresser. Il ne sert à rien, incapable de me ravitailler en pâtée ou en croquettes. Encore moins de gratouiller délicatement l'arrière de mes oreilles : c'est un bourrin.

Je m'éloigne prudemment de la source de danger.

À défaut d'être utile, il est divertissant. Nous avons un jeu : je me cache et il me cherche. Comme il ne pense jamais à regarder en l'air sur les étagères, je gagne à tous les coups.

— Arrête d'embêter Tripode, rit l'esclave grand format en prenant mon ami dans ses bras. Allez, au lit, terreur.

Et mes deux esclaves de s'éloigner.

C'est le signal : bientôt, la folle et le grand format s'assoient sur le canapé pour regarder le rectangle qui bouge. Comme chaque soir, je me blottirai sur les genoux de mon esclave pour le réchauffer (je ne suis pas un chat ingrat, j'en prends soin) tout en songeant à un nouveau plan visant à dresser la miniature pour qu'elle me serve du poisson frais et du rosbeef.

J'en ronronne d'allégresse rien qu'à l'idée d'atteindre mon but.

Finalement, c'est peut-être ça le bonheur...

OceanofPDF.com

AVANT DE NOUS QUITTER

Salut !

J'espère que tu as apprécié les aventures d'Océane, Lucas et Tripode. Bon, si tu lis ces lignes, cela veut dire que tu es arrivée au bout du livre, donc je vais supposer que oui.

Si tu en as le temps et l'envie, n'hésite pas à laisser un commentaire sur la plateforme sur laquelle tu t'es procuré ce livre, c'est toujours d'une aide précieuse ! ;)

Merci !

OceanofPDF.com

À PROPOS DE L'AUTEUR

Laurie Pyren est l'auteure de plusieurs romances. Sa marque de fabrique ? L'humour. Elle écrit des histoires faites pour rire et divertir.

Quand elle n'écrit pas, elle mange du chocolat (son obsession) ou a le nez plongé dans un livre. Laurie est française mais vit au Québec depuis plusieurs années, aux côtés de l'homme de sa vie.

Tu veux papoter ? N'hésite pas à m'écrire !

laurie.pyren@gmail.com

Je réponds à tous mes mails et surtout, ça me fera super plaisir de discuter avec toi !

Si tu veux jeter un coup d'oeil sur mes autres romances, clique sur le logo Amazon ci-dessous.



OceanofPDF.com

NOTES

OceanofPDF.com

3. LUCAS

1 Fais-le demain

2 Référence à Mortal Kombat lors de la mise à mort sanglante de l'ennemi.

OceanofPDF.com

8. OCÉANE

1 Du café. Parce que le meurtre, c'est mal.

OceanofPDF.com

9. LUCAS

1 Je crois que je peux voler

2 Alors, tu avais reconnu nos deux héros de *Impossible Golden Boy* ?

OceanofPDF.com

10. OCÉANE

1 Littéralement : les vacances de printemps. Période de vacances pour les universités des États-Unis où les étudiants se ruent par milliers au Mexique pour faire la fête dans une débauche d'alcool et de sexe.

OceanofPDF.com

11. LUCAS

1 Le Bonobo est un chimpanzé qui vit en groupe et qui passe son temps à copuler. Il veut dire bonjour : il copule. Il veut apaiser les tensions du groupe : il copule. Bref, tu as compris le principe : le Bonobo fait de la copulation sociale.

OceanofPDF.com

12. OCÉANE

1 Sois un flamant rose parmi les pigeons

OceanofPDF.com

13. LUCAS

1 Ça y est, tu l'as dans la tête ce petit air énervant ? De rien, c'était cadeau.

OceanofPDF.com

20. OCÉANE

1 Grand méchant du dessin animé Inspecteur Gadget. On ne voyait jamais son visage mais on voyait sa main caresser son chat à l'air maléfique.

2 Trio de déesses romaines qui tissent la toile du destin où chaque fil représente une vie humaine. Elles sont souvent représentées avec une pelote de laine (enfin, l'équivalent de la pelote de l'époque)

OceanofPDF.com

21. LUCAS

1 Je fais partie de ces gens qui adorent l'ananas sur la pizza. Merci de ne pas me juger.

OceanofPDF.com

25. LUCAS

1 Note pour les Québécois : je vous rassure, les Français n'attendent pas les enfants à la sortie de l'école pour les dévorer en plein trip cannibale. Les Petits Écoliers sont des biscuits, l'équivalent des Célébration.

OceanofPDF.com

28. OCÉANE

1 Hommage à ma grand-mère qui me sortait tout le temps cette phrase quand il fallait équeuter la montagne de haricots verts fraîchement récoltés du potager.

OceanofPDF.com

29. LUCAS

1 Reste calme et mange des cupcakes

OceanofPDF.com